

Les jeunes et l'itinérance à Ottawa-Gatineau : négociation quotidienne d'une géographie frontalière

Par Maxime Gaudet

Thèse soumise au

Professeure Anne Gilbert

Professeure Kenza Benali

Professeur Brian Ray

De la faculté des études supérieures et postdoctorales

pour la complétion partielle

des prés requis pour

Maîtrise es Arts

Département de géographie

Université d'Ottawa

Ottawa, Ontario

Résumé

Fondement de leur identité marginale, les jeunes itinérants développent fréquemment une relation forte avec l'espace de la rue en tant que lieu de socialisation et de survie. Si de nombreuses recherches s'intéressent à cette appropriation alternative de la géographie urbaine, le cadre unique d'Ottawa-Gatineau pose une question innovante : qu'advient-il lorsque l'espace investi par les jeunes de la rue est divisé par la présence d'une frontière provinciale riche de significations sociales et culturelles? La rivière des Outaouais sépare effectivement les centres-villes d'Ottawa et de Gatineau (lieux de concentration de l'itinérance dans la région) créant ainsi une géographie inégalitaire. Bien qu'elle n'implique pas de restrictions formelles de déplacements, cette limite reste tout à fait significative, car elle sépare deux systèmes de services sociaux, deux économies, mais aussi des populations aux identités, aux langues et aux normes sociales très différentes. Quotidiennement confrontés à la présence de cette frontière entre le Québec et l'Ontario, les jeunes de la rue adaptent leurs vies en fonction des opportunités, des limitations et des paradoxes qu'elle crée. À travers une série d'entrevues avec des jeunes des deux côtés de la rivière, cette recherche a pour objectif d'analyser l'impact de la frontière sur la vie quotidienne de cette population vulnérable. Une attention particulière sera accordée à la perspective des participants dont la vie est directement affectée par la frontière afin de comparer les différentes tactiques d'adaptation à cette géographie unique.

Mots clés : Itinérance, Jeunes, Ottawa-Gatineau, Frontière, Identités, Géographie culturelle

Abstract

Homeless youth often develop a strong relationship with the street as a social space and as a space of survival. It is through this relation that they sometimes develop an identity that is distinct from the rest of the homeless population. A considerable amount of research attention has been given to spatial appropriation in urban environments by the homeless in general and youth in particular. However, the unique geography of the Ottawa-Gatineau region raises new questions about the way in which spatial practices influence the experience of homelessness among youth: What happens when the space in which the vast majority of homeless youth live is divided by a provincial border that creates a range of institutional differences and is rich in social and cultural meaning? The Ottawa River indeed divides and separates the downtown area of both Ottawa and Gatineau, creating an uneven social geography for the homeless population. Even if this border does not involve any formal restrictions on movement, it nevertheless has contributed to the construction of two different social service systems, two economies, and two populations with different languages, cultural and political traditions, and identities. Faced on a daily basis with this separation between the province of Québec and Ontario, homeless youth build their lives around the opportunities, constraints and paradoxes that the border creates. Through a series of interviews with homeless youth from Ottawa and Gatineau, this research analyses the impact of the border on the daily lives of this vulnerable population. One of the principal aims of the study is to give voice to this group that lives the effects of the border in such a direct and daily manner, and thereby to better understand the tactics employed in adapting to this unique geography.

Key words: Homelessness, Youth, Ottawa-Gatineau, Border, Identities, Cultural Geography.

Remerciements

J'aimerais tout d'abord remercier Mike Bulthuis et Brian Ray pour leur travail avec les jeunes de la rue. En créant un compte-rendu de l'itinérance dans la région, en organisant un recensement de cette population vulnérable et en allant interviewer les jeunes, ces deux chercheurs ont mis en lumière le sujet auquel j'allais me consacrer. Anne Gilbert, Marc Brosseau et tous les membres du projet sur la frontière au quotidien sont également au centre de mon travail. C'est leur travail qui aura défriché la route pour ma recherche.

Sans l'aide précieuse de Sylvie Demaret et de tous les intervenants du Gîte Ami, cette thèse aurait été complètement impossible. Vous m'avez donné l'occasion de découvrir la réalité des jeunes de la rue même si je n'avais aucune expérience. Martin Chartrand et Alex Smith du Belvédère m'ont aussi ouvert leurs portes et m'ont fait confiance afin que je puisse rencontrer leurs résidents.

Merci à Èvelyne qui a su m'épauler et me ramener à la tâche tout au long de ces deux années. Ton aide et celle de Claudie dans les corrections de dernière minute ont probablement fait toute la différence. Merci à mes parents, Norbert et Micheline, qui écoutaient les comptes-rendus de mes avancées avec attention. Merci à Claudie, Vicki, Benoit, Nicolas, Kevin, Vladimir, Mireille et tous mes amis qui me changeaient les idées quand j'étais découragé.

Ce travail n'aurait jamais vu le jour sans le professeur Brian Ray qui m'offrait toujours une nouvelle perspective sur ma recherche et qui me faisait réaliser à quel point mon sujet était palpitant.

Finalement, un gros merci à tous les jeunes que j'ai rencontrés et qui m'ont laissé entrer, ne serait-ce que quelques heures, dans leur vie quotidienne.

Table des matières

Introduction: les jeunes et la frontière, altération des représentations	1
Chapitre 2: fondements théoriques et outils conceptuels.....	8
L'itinérance et les jeunes de la rue.....	8
Contexte régional d'Ottawa-Gatineau.....	21
La géographie de la frontière.....	26
Les concepts clés.....	27
Chapitre 3: la géographie quotidienne d'un groupe marginal, une méthodologie adaptée	34
Implications méthodologiques	35
Collecte des données.....	37
Analyse des données et codage.....	49
Résumé.....	50
Chapitre 4: quand l'itinérance devient la solution, contextualisation des parcours de vie	52
Chapitre 5: la frontière institutionnelle et les jeunes, une mise en contexte	64
Les jeunes itinérants et la frontière	64
La frontière institutionnelle.....	65
Aide financière gouvernementale	66
Services gouvernementaux	67
Logements abordables	70
Hébergement d'urgence	70
Autres services fréquentés par les jeunes.....	721

Chapitre 6: la frontière provinciale, un paradoxe au quotidien	75
Les jeunes francophones de Gatineau.....	76
Résumé de la perspective gatinoise	97
Une vision ontarienne de la frontière.....	99
Chapitre 7: la ville dans la ville, création de frontières informelles	109
Le point de vue des jeunes de Gatineau.....	111
Une perspective ottavienne	134
Résumé.....	142
Conclusion: la frontière imaginée, un paysage inégale des opportunités ...	144
Bibliographie	149
Annexe 1: guide d’entrevue	157
Annexe 2: arbre de codage	160

Liste des figures, cartes et tableaux

Carte 1 : Identification des quartiers de Gatineau les plus fréquemment mentionnés.....	4
Tableau 1 : Nombre de personnes ayant passé la nuit dans un refuge pour hommes, femmes, jeunes ou familles à un moment ou à un autre durant l'année.....	32
Tableau 2 : Nombre de jeunes seuls, âgés entre 16 et 25 ans, ayant séjourné dans un refuge à un moment ou à un autre durant l'année.....	32
Tableau 3 : Description des échantillons pour les entrevues à Gatineau et pour les groupes de discussion à Ottawa.....	40
Carte 2 : Secteurs d'Ottawa et de Gatineau fréquentés par les jeunes de la rue francophones de Gatineau.....	134
Carte 3 : Secteurs d'Ottawa-Gatineau fréquentés par les jeunes de la rue anglophones d'Ottawa.....	139
Image 1 : Nouvelles tours d'habitation de luxe à proximité du Youth Services Bureau d'Ottawa.....	141
Carte 4 : Comparaison des secteurs fréquentés par les jeunes de la rue francophones de Gatineau avec ceux d'Ottawa.....	142

Introduction

Les jeunes et la frontière, altération des représentations

La rivière, c'est une frontière visuelle. On voit la grosse rivière qui sépare. C'est comme un mur. Tu peux traverser, mais quand tu passes, tu te dis : « je ne suis plus à Hull ». Parce que quand tu traverses tu te dis que tu changes de monde. Moi, quand je passe de l'autre côté, je me dis : « chu pu à Hull, chu à Ottawa ». Tu vas dire à tes amis : « hey chu allé à Ottawa aujourd'hui ». Tandis que si t'es allé à Hull tu vas peut-être pas le dire. C'est comme un mini voyage (Ève, 22 ans).

Pour une jeune itinérante comme Ève, la frontière provinciale divisant les villes de Gatineau et d'Ottawa définit profondément son quotidien. Ottawa est un monde étrange et différent. C'est une ville à explorer, à exploiter, à craindre ou à éviter. Si les répercussions concrètes de cette division sont limitées pour la majorité de la population, certains groupes vulnérables comme les jeunes de la rue en ressentent plus directement les effets. À travers des expériences d'abus, de rejet ou d'abandon familial, ces individus se retrouvent à la rue (Parazelli, 2002). Sans repères, soutien ou expérience, ils développent des tactiques de survie en mettant à profit les maigres ressources à leur disposition. Comme le démontrent plusieurs spécialistes (Vant, 1986; Parazelli, 2002; Steck, 1998; Lucchini, 1993), c'est dans un effort de socialisation en marge des espaces conventionnels (dont ils ont été rejetés) que les jeunes itinérants développent une relation particulièrement significative avec l'espace investi qu'est la rue. Un sentiment d'appartenance puissant est créé avec leur espace de vie alternatif qui devient le fondement de leur construction identitaire. Dans la région d'Ottawa-Gatineau, cette mise en relation des jeunes et des espaces qu'ils investissent est teintée par la présence de la frontière qui vient directement affecter leur processus de socialisation marginal.

Autrement qu'à travers leur construction identitaire, la frontière a par ailleurs le potentiel d'affecter les jeunes de la rue via les institutions de santé, d'éducation, de transport et d'aide sociale qui sont toutes dédoublées par les gouvernements ontariens et québécois. Le poids des obligations administratives devient insupportable pour la plupart de ceux qui veulent profiter des services pourtant essentiels en cas de précarité résidentielle. Les systèmes administratifs, souvent incompatibles, complexifient ou interdisent les transferts de services entre les provinces (Emploi Québec, 2015).

Au-delà de ces facteurs structuraux, la région d'Ottawa-Gatineau, bien qu'elle ne soit physiquement divisée que par les quelques mètres de la rivière des Outaouais, reste un environnement social profondément défini par la séparation. S'opposant à cette situation, les deux villes se sont affublées du titre unificateur de région de la capitale nationale. C'est dans la même logique qu'Ottawa aura été sélectionné comme capitale dans le but de rapprocher le Haut-Canada anglophone et le Bas-Canada francophone. Le principe d'unification est donc central dans l'image que souhaite présenter la région. Comme le démontre le commentaire d'Ève, la réalité est pourtant toute autre. La frontière provinciale marque profondément les différences culturelles, politiques, institutionnelles, sociales et économiques existant, non seulement entre les deux villes, mais aussi entre les provinces de l'Ontario et du Québec.

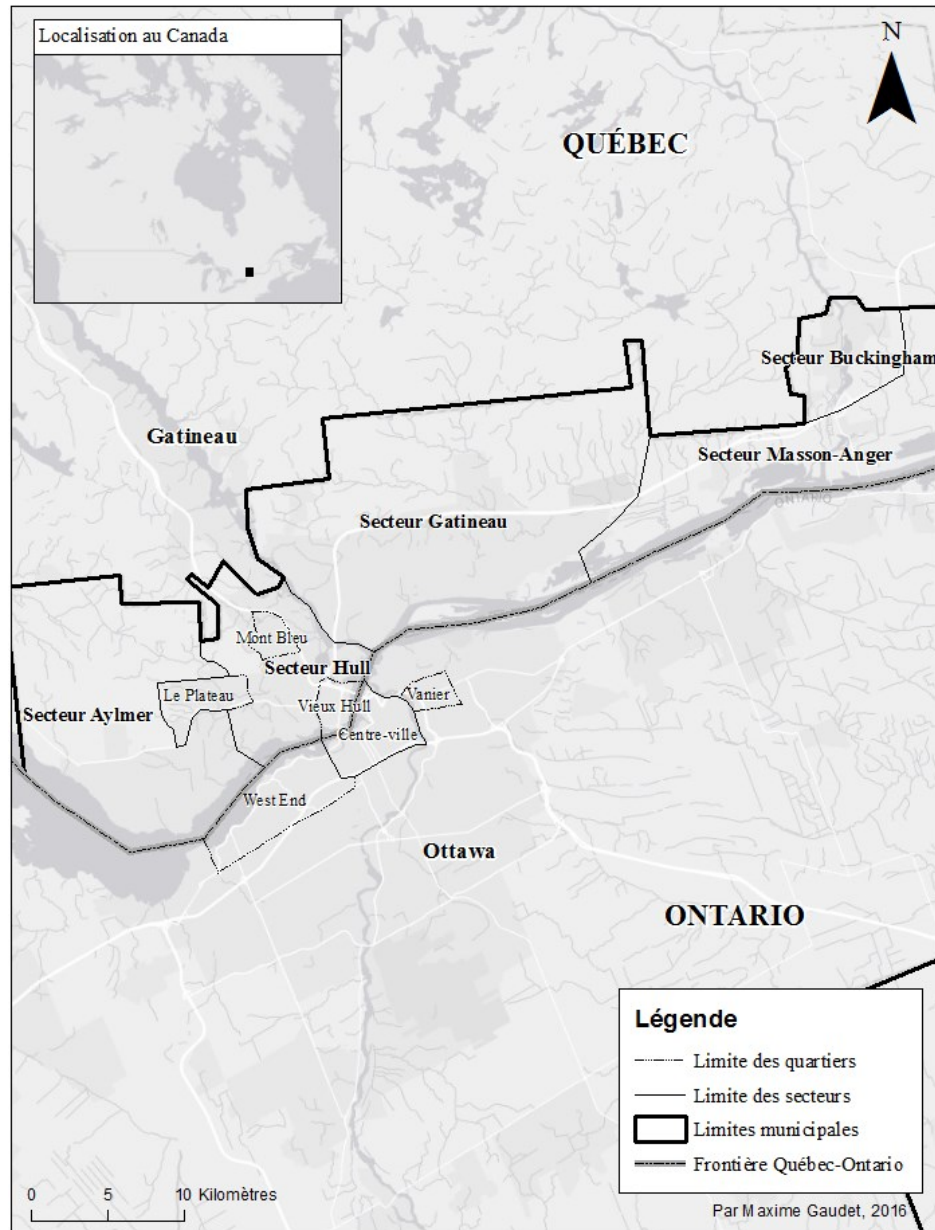
Alors que se dessine un lien fort et significatif entre le quotidien des jeunes de la rue et la présence d'une frontière divisant leur espace investi, cette interaction n'a pas fait l'objet de recherches approfondies. La réalité spatiale des jeunes de la rue dans les grandes villes d'Amérique du Nord a déjà été étudiée par plusieurs spécialistes (Wolch et Dear, 1987; Ruddick, 1996; Cloke, May et Johnsen, 2011; Klodawsky, Aubry et Farrell, 2006). Ils ont fait ressortir le caractère conflictuel, l'imposition structurelle ou la réalité marginale de leur appropriation spatiale. La situation particulière de la région d'Ottawa-Gatineau permet d'aborder plus en profondeur des aspects méconnus de la relation qu'entretiennent les jeunes de la rue avec leur environnement spatiale. Un effort particulier sera attribué à démontrer l'influence quotidienne que peut avoir une division spatiale dans la vie des jeunes. L'attention sera portée, non seulement sur l'imposition structurelle sous-jacente à l'existence de la frontière, mais aussi à l'agentivité dont font preuve ces individus vulnérables en interprétant de manière unique leur environnement et en adaptant par le fait même leurs pratiques spatiales des deux villes (Ruddick, 1996).

Ce travail est d'autant plus intéressant qu'il vient s'inscrire dans le cadre du projet de recherche sur *La frontière au quotidien* publié en 2014 (Gilbert *et al.*, 2014). L'objectif de ce livre était d'étudier les impacts quotidiens de la frontière provinciale sur la géographie sociale de groupes minoritaires dans la région d'Ottawa-Gatineau. Je prends ici la même perspective et propose donc d'approfondir les interactions entre la frontière et la vie

quotidienne des jeunes de la rue (Lefebvre, Gilbert et Ray, 2014). De plus, cette étude des jeunes de la rue est une continuation directe d'une portion de ce projet qui n'a finalement pas été intégrée au livre. Avec l'accord de Brian Ray, j'ai réutilisé certaines des données de son équipe accumulées et j'ai développé le sujet qu'ils avaient abordé.

Fondamentalement, le qualificatif d'itinérant est attribué sur la base d'une définition marginale de son chez soi. Des espaces alternatifs (la rue, une chambre d'ami, une voiture, etc.) voient leurs fonctions habituelles redéfinies afin de devenir un espace d'habitation (Parazelli, 2002). On comprend ici à quel point les lunettes de la géographie permettent d'approfondir notre compréhension de l'itinérance. C'est à travers cette discipline que j'arrive à trouver une réponse à des questions originales telles que : quelle importance l'espace de la rue a-t-elle pour les itinérants? Comment interprètent-ils leur environnement? De quelle manière leur image sociale est-elle affectée par leur utilisation alternative de l'espace? Cette approche devient d'autant plus importante dans un environnement unique et méconnu tel que la région frontalière d'Ottawa-Gatineau. La perspective géographique de l'itinérance permet également de mieux comprendre l'effet de la division des centres urbains que sont Hull et le centre-ville d'Ottawa. Les jeunes de la rue sont en effet des populations typiquement très centralisées à cause de l'offre de services qui est bien plus importante dans les centres-villes (Rowe et Wolch, 1990). Les impacts d'une fracture urbaine divisant un centre-ville sont exceptionnels et se doivent d'être approfondis. La carte 1 décrit efficacement cette séparation urbaine. Si les divisions sont bien plus nombreuses que sur cette carte, celle-ci rend seulement compte des séparations activement employées par les participants à cette étude. Plus qu'une simple analyse des interactions pratiques chamboulées par un espace divisé, la géographie sociale suggère d'approfondir les interprétations qu'ont les jeunes de la rue de leur environnement. Loin d'être fixe, indépendant et objectif, l'espace quotidien est en fait en constante construction par ceux qui y vivent, y attribuent un certain sens et y développent des relations uniques (André et Bailly, 1998).

Carte 1 : identification des quartiers de Gatineau les plus fréquemment mentionnés.



Source : Entrevues avec les jeunes d’Ottawa (2009) et de Gatineau (2015).

C’est en gardant en tête cette définition du territoire comme d’un espace en constante construction qu’a été privilégié une technique de collecte des données permettant aux participants d’offrir leur perspective individuelle et approfondie de leur réalité. J’ai eu recours à une série d’entrevues semi-dirigées complétées auprès de jeunes francophones de Gatineau vivant dans une certaine forme d’itinérance et étant âgés de 16 à 25 ans. Ces données ont été comparées aux résultats de groupes de discussion complétés en 2009 par

mon superviseur de thèse avec des jeunes itinérants anglophones d'Ottawa. Le même guide d'entrevue a été utilisé dans les deux cas. Celui-ci accorde une grande importance au contexte ayant mené les participants vers l'itinérance, à leurs pratiques des deux villes et à leur perception de leur environnement (le guide d'entrevue complet se trouve en annexe 1.)

M'inspirant des travaux les plus récents en géographie sociale, j'ai développé la question de recherche suivante : comment les jeunes de la rue d'Ottawa-Gatineau interagissent et interprètent-ils quotidiennement leur environnement divisé par la présence d'une frontière provinciale? De cette interrogation initiale et des recherches qu'elle a initiées, ont découlé certaines sous-questions plus spécifiques : de quelle manière le caractère profondément paradoxal de la frontière (entre unification et division) vient-il affecter leur représentation de la région? Comment les pratiques et perceptions de la frontière varient-elles en fonction des perspectives des jeunes itinérants d'Ottawa et de Gatineau? Comment les particularités linguistiques des deux groupes de jeunes influencent-elles leurs perspectives? Quel rôle pourraient avoir d'autres frontières perçues et imaginées (non officielles) dans leurs vies quotidiennes?

Le plan de la recherche

Suivant les objectifs de cette recherche, voici un résumé des étapes qui seront franchies afin d'organiser la réflexion :

Dans le second chapitre, je discuterai certains apports théoriques et conceptuels offerts par les différents spécialistes de l'itinérance et de la frontière. Ces deux champs de recherche n'ont que très rarement été couplés dans une seule et même recherche. En combinant le corpus théorique de l'itinérance avec celui de la frontière, un pont important est créé. Cette recherche est en ce sens un apport significatif pour ces deux disciplines. Il sera avant tout question des jeunes de la rue en tant que groupe social hétérogène devant être défini sans trop restreindre le caractère inclusif de la recherche. Certaines approches théoriques de l'explication de l'itinérance chez les jeunes seront ensuite proposées afin de contextualiser efficacement le quotidien des jeunes rencontrés. Il sera aussi question du rôle prépondérant de l'espace dans la construction identitaire et la socialisation de cette population vulnérable. Suivra une description de certaines approches préconisées par les gestionnaires urbains afin de gérer le problème de l'itinérance dans les grandes villes

occidentales. Dans une seconde grande section, ce sont les implications de la frontière en tant que limite à la fois fixe et immuable pouvant tout aussi bien devenir flexible, adaptée individuellement et incertaine qui seront abordées. Le facteur paradoxal de ce concept se doit d'être souligné. Cette revue de la littérature se terminera avec une description des implications particulières des villes d'Ottawa et de Gatineau en tant que région aux réalités économiques, sociales et institutionnelles particulières. Certaines recherches déjà accomplies à propos des jeunes de la rue dans la région de la capitale nationale seront décrites.

Avec le troisième chapitre, je développerai l'approche méthodologique employée afin de soutenir ma recherche. Les techniques de collecte de données (entrevues semi-dirigées) et les méthodes d'échantillonnage propres à une recherche qualitative seront présentées simultanément. Une place prédominante sera accordée à ma positionnalité face à mes participants avec qui j'avais des rapports directs. Il sera finalement question du long processus de transcription et de codage simplifié par l'utilisation du programme *Dedoose* d'analyse qualitative.

Dans un effort de contextualisation essentiel à l'étude de populations à la réalité si unique, le chapitre quatre aura pour objectif de tirer des entrevues certaines pistes de réponses à savoir pourquoi les jeunes de la rue deviennent itinérants. C'est la pluralité des réalités et la complexité de la population rencontrée qui sera ici soulignée. Il sera aussi possible de démonter certains préjugés généralement entretenus envers ces individus marginaux.

Dans un début d'analyse, le chapitre cinq s'efforcera de démontrer les implications institutionnelles de la frontière entre Ottawa et Gatineau. Bien qu'une part importante de cette recherche ait pour but de donner une voix à une population apte à se réaliser individuellement, il ne reste pas moins que certaines structures viennent influencer le quotidien des jeunes de la rue en limitant leurs options. La frontière a un rôle prédominant dans la distribution institutionnelle des services aux plus pauvres. C'est pourquoi il est ici primordial de souligner ses implications formelles.

À la fois présentation et analyse des résultats, les chapitres six et sept forment le fondement de cette recherche. Dans le chapitre six, les commentaires de plusieurs jeunes seront présentés afin de souligner l'importance de la frontière en tant que facteur d'influence des pratiques et perception de l'espace de vie des jeunes de la rue. Une grande place sera laissée à la comparaison entre les réalités des jeunes d'Ottawa et de Gatineau. Il sera ainsi démontré que le caractère paradoxal de la frontière vient profondément complexifier les perceptions qu'ont les jeunes de leur environnement. J'y démontrerai aussi comment, pour les jeunes d'Ottawa, la frontière est un espace d'opportunités à exploiter alors que pour ceux de Gatineau, c'est une barrière restrictive. La frontière viendrait ainsi renforcer certaines inégalités entre des populations vivant quasiment au même endroit. Le chapitre sept abordera quant à lui le rôle prépondérant d'autres formes de frontières que celle entre les deux villes. Dans la perspective ouverte par Brosseau (2014) et son analyse de l'interprétation des frontières, il sera plutôt question de frontières individuelles, imaginaires et changeantes découpant les deux villes en secteurs connus et inconnus, dangereux et familiers, fréquentés et évités. L'accent sera ici placé sur la notion de représentation de l'espace pouvant tout de même avoir des répercussions claires et significatives sur le quotidien d'une population marginale.

Dans un effort de rassemblement des acquis, cette recherche se terminera avec un chapitre de conclusion résumant l'ensemble du processus de réflexion. Certaines pistes de recherches seront finalement proposées en se basant sur les avancées concernant le rôle de la frontière sur le quotidien des jeunes de la rue à Ottawa et à Gatineau.

Chapitre 2

Fondements théoriques et outils conceptuels

Afin d'approfondir nos connaissances entourant la question de recherche, je me dois de discuter les principales avancées dans deux disciplines. Je m'intéresserai premièrement à l'itinérance afin de préciser ses causes, de contextualiser ses transformations récentes et de présenter les approches contemporaines de gestion de la pauvreté dans les grandes villes. Ce sont, par extension, les recherches concernant l'itinérance chez les jeunes de la rue que je vais présenter afin d'approfondir les dynamiques complexes influençant leurs vies quotidiennes, de souligner les caractéristiques particulières qui les différencient du reste des itinérants et de démontrer le lien d'appartenance identitaire puissant qu'ils peuvent développer avec leur environnement géographique. Je discuterai ensuite du contexte régional d'Ottawa-Gatineau soulignant les particularités propres à cet environnement. Cette revue de la littérature se terminera avec un survol des recherches entourant la géographie de la frontière, car elles décrivent le lien à créer entre les aspects géographiques (frontière) et sociologiques (jeunes de la rue) de la thèse. C'est également ce corpus de connaissances de la frontière qui forme le noyau central des outils conceptuels que j'utiliserai lors de mon analyse.

L'itinérance et les jeunes de la rue

Définition

Pour en arriver à un niveau d'exclusion sociale aussi élevé que celui des itinérants et plus particulièrement des jeunes de la rue, les individus concernés vivent « the culmination of a long process of economic hardship, isolation, and social dislocation » (Wolch, Dear et Akita, 1988 : 444). L'itinérance peut être comprise comme « the end state of a long and complex social and personal process » (Wolch, Dear et Akita, 1988 : 443). De surcroît, comme l'expliquent les jeunes rencontrés par Karabanow (2004), le manque d'expérience et de maturité maintient l'illusion de la rue comme d'un espace de liberté et d'indépendance qui, en somme, les démotive à chercher une alternative.

Malgré la complexité de ce processus, définir l'itinérance est une étape nécessaire à mon étude. Elle implique de prendre parti entre différentes perspectives analysant la situation. Dans une logique descriptive, deux options sont généralement proposées. Une vision populaire et restrictive décrit les itinérants comme des individus rejetés, sans refuge et qui vivent en permanence dans la rue. La définition alternative les présente comme des individus sans domicile fixe, obligés de se déplacer en permanence. Ils sont dans un état de précarité résidentielle sans nécessairement vivre dans la rue (Van Der Ploeg et Scholte, 1997).

Dans tous les cas, la notion de jeunes de la rue doit être utilisée avec précaution. L'étiquette qui lui est associée vient avec son lot de préjugés et d'idées préconçues à déconstruire : « By labeling specific individuals (homeless youth) as "delinquents," "criminals," "victims" or "clients," we fail to see them as human beings » (Karabanow, 2004, 1). Les qualifier ainsi revient à simplifier leurs réalités complexes et individuelles. En ce sens, il est primordial de comprendre les jeunes de la rue comme étant plus que des survivants passant tout leur temps à subvenir à leurs besoins primaires : « they express concerns about personal relationships, have opinions regarding daily political, social and cultural events, and make observations about daily life [...] many street youth, in fact, resemble non-street adolescents when they talk about non-work related aspects of their lives. » (Karabanow, 2004 : 55). Cette approche face à cette population cible est d'autant plus importante que c'est justement leur réalité quotidienne marquée non seulement par leur réalité d'itinérant, mais aussi de jeunes, d'étudiants, d'amis, de fils ou de filles qui m'intéresse réellement. Tous ces aspects peuvent et ont été discutés lors des entrevues semi-dirigées.

Parazelli (2002 : 13) explique comment, tout en les considérant, il est nécessaire de passer outre les représentations populaires « fondée sur une polarité morale classique de type binaire » pour en arriver à une définition explicative de l'itinérance et des jeunes de la rue. Une autre difficulté à surmonter vient de la nécessité de non seulement décrire factuellement la réalité des itinérants (définition descriptive), mais aussi de proposer une définition analytique expliquant les dynamiques sous-jacentes au lien créé entre les itinérants et la rue. Lucchini (1993 : 19) ajoute que le concept des jeunes de la rue ne sera

jamais totalement clair, car « la complexité du phénomène rend particulièrement difficile la distinction entre la définition et la description des conditions de vie. »

C'est tout de même en glanant certains aspects des explications de différents auteurs que j'en viens à quelques pistes de définition des jeunes de la rue. Ainsi, Lucchini (1993), Parazelli (2002) et Klodawsky, Aubry et Farrell (2006) rappellent toute l'importance de concevoir l'adolescent étudié comme un acteur actif prenant des décisions influencées par ses représentations subjectives de son environnement. Suivant cette logique, il est à la fois essentiel de comprendre le lien matériel (pratiques de survie) que ces acteurs entretiennent avec la rue, mais aussi le lien symbolique (représentation) influençant leurs actions (Lucchini, 1993). Cela souligne à quel point le lien au lieu de vie qu'est la rue est central pour ces jeunes sans-abris. D'un côté, leurs activités de survie sont intimement liées à cet espace (se prostituer, mendier, etc.) et de l'autre, leur identité est fondamentalement liée au monde de la rue et aux événements qui les y ont menés.

Ajoutons que le lien créé avec leur environnement quotidien « est ambivalent, car il recèle autant d'aspects positifs (lieu d'aventure, source de revenus, etc.) que de contraintes négatives (violence, exploitation, etc.) » (Parazelli, 2002 : 43). La relation des jeunes avec la rue est paradoxale. En créant une appartenance forte à cet espace, ils développent une tactique de socialisation marginale en dehors des institutions typiques (la famille, l'école, le travail). La rue est donc une forme d'émancipation face à un environnement familial et social souvent hostile, dangereux et insoutenable. Elle est par contre tout à la fois un environnement aliénant où les « daily routines of homeless people are used to meet their immediate survival needs. As a result, long-range life goals are of necessity relegated to a low priority » (Rowe et Wolch, 1990 : 190).

De plus, bien qu'ils soient avant tout compris comme des agents actifs dans leur quotidienneté, il ne faut néanmoins pas sous-estimer l'influence significative des structures imposant certaines restrictions sur leur choix de vie. Le fait de vivre dans une précarité constante, dans un environnement dangereux et d'être socialement rejeté restreint les options et, par le fait même, l'agentivité dont disposent ces jeunes itinérants. Ainsi, je reprends la définition descriptive et quelque peu simpliste de Karabanow (2004 : 3) qui parle de « young person who does not have a permanent place to call home, and who

instead spends a significant amount of time on the street, at youth shelters/ centers or with friends (couch surfers). » Cette définition a l'avantage d'être très inclusive en se concentrant sur la précarité résidentielle plutôt que sur la vie de rue systématique, de ne pas mettre l'accent sur les activités potentiellement illicites de ces jeunes et d'accorder une place significative aux influences structurelles imposant des restrictions sur leur choix de vie.

Parazelli (2002), lorsqu'il décrit les jeunes de la rue, explique comment ceux-ci ne se représentent pas comme faisant partie du même groupe que le reste des itinérants. Certaines particularités semblent en effet les différencier. De manière évidente, leur jeune âge est un facteur qui vient notamment affecter leur niveau de maturité et d'expérience face à la vie (Van Der Ploeg et Scholte, 1997). Toujours en recherche d'une identité propre, ces jeunes souvent délaissés développent une appartenance particulière à la rue qui devient un lieu constitutif de cette identité (Parazelli, 2002). L'importance que prend la représentation des jeunes face à l'espace géographique de la rue est bien plus significative et formatrice que pour la moyenne des itinérants.

Les causes

Dans une logique axée sur l'application immédiate de mesures servant à endiguer le problème de l'itinérance, bien des chercheurs se sont intéressés aux causes de l'itinérance chez les jeunes. Cette portion du chapitre est une version abrégée des différentes perspectives des causes de l'itinérance chez les jeunes qui seront de nouveau présentés au chapitre quatre les mettant à l'épreuve avec certains commentaires tirés des entrevues.

Les premières tendances ont été de comprendre les jeunes décidant d'aller vivre dans la rue comme des individus malades. Ces auteurs soulignent ainsi les problèmes de maladie mentale ou d'imaturité pour justifier certains retards de socialisation, un refus d'obtenir de l'aide ou une incapacité à s'autogérer augmentant leurs probabilités de se retrouver à la rue (Brandon *et al.*, 1980; Van Der Ploeg et Scholte, 1997). Ayant recours à des notions de psychologie, on parle ainsi de caractères dépressifs, antisociaux et immatures ayant pris de mauvaises décisions pour en arriver dans la rue (Karabanow, 2004). Délaissant généralement les facteurs structurels de pauvreté, de problèmes familiaux ou de manque de soutien, cette approche tend à blâmer les jeunes pour leurs propres malheurs. Ce sont

leurs agissements (criminalité, dépendance, fugues, etc.) en tant qu'agent actif qui les auront menés vers cette situation. Cette logique est fréquemment employée par les gestionnaires urbains et les forces policières pour expliquer la situation des jeunes de la rue et pour justifier leurs techniques de répression (Parazelli, 2002, 2004).

Une seconde tendance explicative s'est développée durant la même période. Selon Yablonsky (1968), les besoins de liberté, d'indépendance et d'aventure sont tout à fait normaux chez les adolescents devenant adultes. Ainsi, les fugues, le rejet de l'autorité et même parfois l'itinérance seraient des passages normaux durant l'adolescence. Cette théorie est de nos jours largement rejetée par les spécialistes comme Parazelli (2002) qui la considère simpliste et naïve.

De nos jours, une approche multifactorielle de l'explication de l'itinérance est généralement préconisée. De manière légèrement simplifiée, il est possible de diviser ces facteurs explicatifs en trois catégories : les facteurs économiques, personnels et sociaux.

La cause la plus évidente d'une perte de logement est définitivement économique. C'est à tout le moins ce qu'affirment les populations itinérantes lorsqu'elles sont questionnées à propos de ce qui les aura menées vers la rue (Parazelli, 2002; Karabanow, 2004). Souvent reliés aux fluctuations économiques très peu contrôlées dans un contexte de capitalisme néo-libéral, des pertes d'emplois ou le déclin de certaines industries peuvent fragiliser la situation financière de populations entières. Ce phénomène est d'autant plus marqué dans un contexte de désindustrialisation où des secteurs entiers de l'économie sont devenus instables (Wolch et Dear, 1987; Wolch, Dear et Akita, 1988).

S'il est vrai que les difficultés d'ordre structurel fragilisent le quotidien des jeunes de la rue, ce sont souvent des facteurs plus personnels qui sont la goutte qui fait déborder la vase. Des événements soudains et déstabilisants comme le divorce des parents, le décès de l'un d'entre eux ou un déménagement peuvent expliquer ce chavirement (Wolch, Dear et Akita, 1988). De la même manière, des catalyseurs tels la maladie mentale, une volonté d'émancipation ou tout simplement un besoin de sortir d'un milieu familial négatif sont autant d'explications personnelles de l'itinérance.

Souvent intimement reliés aux événements personnels, les facteurs familiaux pourraient être considérés comme une branche plus spécifique de cette catégorie. Profondément, ce sont des difficultés sociétales prenant racine dans l'individualisme dont il est ici question. Viendraient s'ajouter à cela des problèmes familiaux plus spécifiques qui rendent éventuellement la rue attirante (Kurtz *et al.*, 1991). La société contemporaine « tends à donner l'illusion que la réalisation de soi est un projet strictement personnel » et que « le sens donné à la vie et à la mort ainsi qu'aux règles du savoir-vivre en société ne sont plus absolu, mais deviennent "flexibles", "pluriels" ou "relatifs" » (Parazelli, 2002 : 128). Pour la première fois, le principe de socialisation (intégration des normes et des valeurs sociales) devient individuel, non systématique et non normalisé. S'il était auparavant tout tracé d'avance, le chemin menant vers la vie adulte n'est plus aussi évident. Les « normes culturelles » de ce qu'il faut pour devenir un adulte exemplaire ne sont plus aussi claires (Artaud, 1985 : 21). Bien que la famille reste généralement la meilleure institution de socialisation des jeunes, ceux qui y vivent des abus, de la violence ou qui y sont négligés, ont le potentiel de trouver une alternative afin d'en arriver à se socialiser, à trouver leur place dans l'environnement social (Robinson, 2005). Souvent représentative des préjugés sociaux, la famille peut rejeter, ignorer ou abuser d'un jeune pour son orientation sexuelle, pour son apparence physique ou pour son attitude (Parazelli, 2002). Les adolescents ainsi rejetés ou souhaitant s'évader d'une situation familiale abusive se retrouvent dans l'obligation de devenir adultes sans le soutien de cette institution de socialisation sans pareil.

Au final, il est maintenant généralement accepté qu'une combinaison de facteurs sociaux, économiques, familiaux et personnels, vient progressivement complexifier le quotidien de ces adolescents. C'est l'accumulation des difficultés qui rend invivable leur réalité et les poussent à devenir itinérants et à développer un sentiment d'appartenance puissant et irrépensible envers le monde de la rue et ses promesses d'indépendance, de liberté, de soutien et de relative sécurité (Barreyre, 1992).

La rue et les jeunes, un puissant sentiment d'appartenance

S'il est souvent le résultat combiné de contraintes économiques, sociales et personnelles fragilisant les jeunes jusqu'à les mener vers l'itinérance, le fait de se retrouver

à la rue reste un choix conscient et non une imposition sans alternatives. Il est excessivement important de ne jamais laisser pour compte la part importante d'agentivité dont font preuve ces individus malgré toutes les embûches placées sur leur chemin. Confrontés à l'obligation de trouver le chemin vers leur éventuelle vie d'adulte, les jeunes ayant vécu des difficultés n'ont fréquemment pas accès aux cadres de socialisation traditionnels (école, travail, famille, etc.). Devant tout de même trouver réponse aux grandes questions déterminantes pour leur avenir (qu'est-ce que je veux faire plus tard? quelles sont les valeurs qui guideront mes actes? comment dois-je agir en société?), les jeunes de la rue prennent leur destin dans leurs mains et trouvent eux-mêmes l'environnement dont ils ont besoin. Ce serait ainsi par un processus de « socialisation marginalisée » que se développerait une relation puissante entre les jeunes itinérants et le monde de la rue (Parazelli, 2002). En opposition à une socialisation dans un espace physique et social dit normal, les jeunes de la rue développent leur propre alternative (Vant, 1986). En d'autres mots, la rue devient une alternative à la famille en tant que lieu marginal d'intégration de règles sociales elles-mêmes différentes de la norme. La rue devient ainsi le centre de l'intégration d'une identité unique créant un sentiment d'appropriation profond (Lucchini, 1993).

Steck (1998) va même plus loin en associant directement la formation identitaire à une forme d'appropriation spatiale :

L'identité de chaque homme et de chaque groupe implique une inscription spatiale maîtrisée, un territoire bien repéré, délimité, un paysage connu et familier, des rencontres attendues et souhaitées, des activités balisées... L'identité implique des repères et leurs propres références qui bornent ainsi leur territoire. (Steck, 1998 : 69)

Le fondement de toute identité est l'appartenance à un lieu. L'espace est essentiel dans le développement social d'un individu. Rejetés ou ne souhaitant pas s'associer aux espaces typiques de création identitaire (maison, quartier, travail, etc.) devenue lieux de violence et d'exploitation, certains jeunes trouvent dans la rue tous les critères dont ils ont besoin pour développer une identité marginale. Espace sans règles préétablies, sans dictat d'une autorité, promettant une autonomie totale, permettant la rencontre d'autres jeunes

aux réalités semblables et s'opposant fondamentalement au foyer familial perçu négativement, la rue devient attirante (Barreyre, 1992).

Rappelons ici le caractère subjectif (variant en fonction des perspectives individuelles) caractérisant un espace tel que la rue. De manière plutôt évidente, la compréhension qu'ils ont de la rue comme d'une source d'émancipation est en opposition directe avec une perception plus commune de ces mêmes lieux compris comme des sources de danger, des espaces insalubres ou tout simplement des voies de transport servant uniquement de transition (Artaud, 1985). Espace public par excellence dans la ville moderne, la rue est investie par des groupes sociaux l'interprétant de manière unique et parfois conflictuelle.

Évolution et situation contemporaine

Le contexte de survie des jeunes de la rue dans les sociétés contemporaines est en évolution rapide. La ville et ses dynamiques sociales, bien que largement documentées, se transforment constamment et ont donc un impact difficile à préciser sur les itinérants (Wolch et Dear, 1987; DeVerteuil, 2003). Durant les années 50 et 60, une grande vague de démocratisation de la voiture et une augmentation progressive des revenus de la classe moyenne provoquent un étalement progressif des villes. Les banlieues se développent et les populations aisées abandonnent les centres-villes où la qualité de vie est médiocre. Les services aux populations vulnérables se concentrent donc dans les centres urbains, les seuls endroits où leur apparition n'est pas contestée (Wolch et Dear, 1987). Suivant le positionnement géographique des services assurant leur survie, les populations marginales, itinérantes et auparavant institutionnalisées se concentrent également dans les centres urbains augmentant, par le fait même, leur visibilité.

Cette forte présence des populations marginales dans les centres urbains, si elle menait parfois à certaines tensions avec les résidents et les forces policières, n'était pas contestée dans toutes les villes (Beauregard, 2003). Alors même que l'étalement urbain se poursuit, nous assistons aujourd'hui à une revalorisation des centres urbains des grandes villes aux économies axées sur les services. Les planificateurs urbains souhaitent inverser le déclin des villes et promouvoir le retour de la classe moyenne dans les centres en les dépeignant comme des espaces d'innovation, de diversité et de vitalité (Lees, 2003). La

diversité, à la fois économique, culturelle, sociale, fonctionnelle et spatiale est considérée comme « the necessary antidote to both the centripetal forces of commercialized homogeneity and centrifugal forces of anonymous urban sprawl, malling and alienation » (Lees, 2003 : 614). Le résultat le plus visible de cette campagne de promotion des centres est l'embourgeoisement. Les zones délaissées et paupérisées sont réinvesties par les populations riches qui les transforment progressivement à leur image (Ruddick, 1996). Si ce processus est initialisé par un discours faisant la promotion de la diversité sociale, les itinérants et les jeunes de la rue sont en pratique repoussés et harcelés par les forces policières (Wolch et Dear, 1987). La définition du terme « diversité » tel que défendu par les promoteurs de la rénovation urbaine n'inclut pas une mixité de population aux revenus aussi différents qu'un itinérant et une famille de classe moyenne. Ne cadrant pas avec l'image redéfinie des centres-villes redéfinis, les itinérants sont systématiquement rejetés (Lees, 2003).

En effet, si, par le passé, la rue était fortement associée à l'espace de la pauvreté et du rejet social, « gentrification of inner cities brought with it a transformation in the value of public space and street space- once the domain of the poor, now the purview of the sophisticated urban flâneur » (Ruddick, 1996 : 40). Une redéfinition progressive des espaces publics centraux vient confronter le fort sentiment d'appartenance des jeunes de la rue à celui d'une population plus aisée souhaitant profiter des mêmes espaces en les adaptant à leur mode de vie. C'est ainsi que s'est développé le concept de « prime spaces » versus « marginal spaces » développés par Duncan (1983). Les espaces centraux sont compris comme des zones attirantes des villes, les centres actifs stimulant l'activité économique en concentrant l'ensemble de ce que la ville a de mieux à offrir (Cloke, May et Johnsen, 2011). Les populations marginales pouvant affecter cette image si importante de la ville sont fermement relégué « in peripheral urban spaces that are of little value to mainstream society and where their performance of 'spoiled' identities is least in conflict with the experiences of ordinary, 'normal' people » (Cloke, May et Johnsen, 2011 : 63). Si les centres reconnus et appréciés ne sont pas systématiquement abandonnés par les populations marginales, l'embourgeoisement dans un quartier est quasi systématiquement associé à des confrontations et à un éventuel rejet.

Pire encore, suivant ce processus d'éviction, les populations marginales voient la localisation des services dont ils dépendent (refuges, soupes populaires, etc.) modifiée :

New urbanization processes (embourgeoisement) were essentially antagonistic to location of services in inner-city areas, and service dependant people became deterritorialized and dispersed throughout the city. Where marginal people of the postwar city had gravitated to a place "already prepared for them," the newly marginalized of the restructuring city had no place at all (Ruddick, 1996 : 40).

Les jeunes de la rue sont particulièrement affectés par cette progressive déterritorialisation des populations marginales, car un puissant sentiment d'appartenance lie leur identité au monde particulier de la rue dans les centres urbains. En ce sens :

L'accroissement des mesures de contrôle et de surveillance résultant du contexte de revitalisation du centre-ville, j'ai observé la disparition des lieux de socialisation marginalisée des jeunes de la rue. Une dispersion vers l'est et le nord de la ville ainsi que des déplacements périodiques en milieu rural font éclater les liens sociaux entre les jeunes et affaiblissent la reconnaissance de leurs efforts de socialisation marginalisée essentielle à la réalisation de soi (Parazelli, 2004 : 200).

La réalité contemporaine des jeunes de la rue est donc excessivement précaire. Alors que les services dont ils dépendent se dispersent ou disparaissent au profit de l'embourgeoisement, ces populations marginales sont repoussées parfois violemment hors de leurs espaces significatifs de socialisation (Wolch, Dear et Akita, 1988; Parazelli, 2002; Lees, 2003). Leur présence est perpétuellement contestée, car elle s'oppose à la représentation qu'ont les nouveaux acteurs de l'embourgeoisement d'un espace de vie agréable. La situation des jeunes de la rue est en changement rapide et ils deviennent de plus en plus vulnérables.

Si ma recherche et une portion significative de la littérature préfèrent étudier ces phénomènes de rejet et de confrontations entre les jeunes de la rue et le reste de la population en adoptant un point de vue axé sur la perspective des individus marginalisés, il ne faut absolument pas laisser pour compte l'alternative bien plus commune. En effet, de nombreuses recherches ont été développées en considérant avant tout la réalité des gestionnaires urbains ou des pourvoyeurs de services qui doivent gérer d'une manière ou d'une autre la présence des jeunes de la rue dans leur ville. Dans la section qui suit, cette approche généralement préconisée dans la gestion des populations marginales sera décrite.

De la perspective des gestionnaires urbains

Fondée avant tout sur le développement de la logique entrepreneuriale et néo-libérale dans toutes les sphères de la société, une nouvelle approche de la gestion des populations marginales semble être développée par les urbanistes nord-américains. Ancrée avant tout dans une logique punitive de gestion des individus les plus vulnérables, l'application de l'approche « revanchiste » est d'autant plus essentielle à étudier qu'elle semble s'être normalisée dans la plupart des grandes villes (Smith, 1996; DeVerteuil, 2006).

Fondamentalement, la ville punitive peut être comprise à travers trois grands facteurs profondément reliés et ici teintés par une approche marxiste de l'urbanisme. Premièrement, on parle d'un désintérêt et d'une diminution des budgets accordés à la gestion de la pauvreté et au financement des logements abordables et ce, autant à une échelle locale qu'au niveau des programmes nationaux (ce premier élément s'applique mieux au contexte américain) (Hackworth, 2003). Il est deuxièmement question du « hardening of extreme social and economic inequalities, producing concentrated zones of affluence and poverty » (DeVerteuil, 2006 : 109). Finalement, avec l'impact le plus direct sur la population qui nous intéresse, l'approche « revanchiste » prônée par certains développeurs urbains se caractérise par une forte volonté d'extraire des centres urbains et des espaces considérés attirants (« prime space ») tout signe de la présence des itinérants (Smith, 1996). Ceux-ci sont repoussés avec violence de zones spécifiques créant des îlots de richesse appréciés et des espaces de pauvreté ignorés (Cloke, May et Johnsen, 2011). Par violence, on entend ici bien plus que des agressions physiques. Les populations marginales sont ainsi surveillées, discriminées et jugées par les nouvelles classes aisées qui les évacuent progressivement (Smith, 1996). Cet effacement des signes de vie d'une portion de la population d'une ville vient affecter les services s'adressant à ces individus vulnérables. Eux aussi sont progressivement incités à se déplacer hors des zones attirantes ou doivent simplement suivre la clientèle qu'ils tentent de desservir.

Le développement de la ville punitive est fondé sur certaines transformations contemporaines redéfinissant le rôle de l'État en tant que pourvoyeur de services à la population. Stimulées par une logique néo-libérale de laisser-aller et de désinvestissement

dans le filet social, plusieurs des tâches (aide sociale, retour à l'emploi, logement abordable, etc.) coûteuses et n'ayant des retombées qu'à long terme ont été laissées pour compte (Joassart-Marcelli, Musso et Wolch, 2005). En effet, à travers la mondialisation, tous les paliers gouvernementaux, et particulièrement les plus grandes municipalités, entrent en compétition avec le reste du monde. Leur image doit être positive et attrayante de manière à attirer les grandes fortunes, des investissements étrangers et le tourisme. Devant cette demande immédiate d'une ville parfaite, les municipalités n'ont d'autres choix que de masquer leurs inégalités en extrayant les populations pauvres des zones centrales perçues comme les « vitrines » de chaque ville voulant se vendre à l'étranger. Un contrôle constant des espaces centraux est donc effectué afin de conserver l'image positive de la ville et de masquer les classes moins aisées de la société (DeVerteuil, 2006). Ce contrôle injuste de l'accès à certains secteurs de la ville est justifié par une judiciarisation des activités de survie des populations itinérantes, les marginaux les plus visibles et considérés comme les plus dommageables pour l'image d'une ville. Tous les agissements nécessaires pour les itinérants (ériger une tente, uriner, dormir, manger, mendier, etc.) deviennent criminels et répréhensibles.

C'est ainsi que Mitchell (2001 : 61) en vient à affirmer que, distincte d'une approche fondée sur la négligence (Wolch et Dear, 1993), la vision « revanchiste » intensifie les actions punitives à un tel point que « [it is] impossible for homeless people and other street people simply to live (at least without breaking any laws). » Par toutes ces régulations, répressions et contraintes, le droit à la ville est retiré aux populations marginales.

Ajoutons ici que selon cette perspective, les populations marginales ne sont pas comprises comme des êtres dotés d'une agentivité. Ils se contentent de subir et d'endurer. Il a pourtant été démontré que les jeunes de la rue sont en fait des sujets sociaux « who both create themselves, and are created, in and through the evolving spaces and politics of the city – and contrasts the apparent victimization and annihilation of homeless peoples with their tenacity and ability to cope with the change going on around them » (Cloke, May et Johnsen, 2011 : 8). En d'autres mots, les itinérants savent réagir aux actions punitives appliquées contre eux dans une logique « revanchiste » et ne font pas que subir la

géographie restreinte qui leur est imposée. Ils répondent aux stratégies d'éviction des représentants de la ville par des tactiques de résistance (intrusions dans les zones interdites pour se faire visibles, manifestations à grande échelle, etc.). Les notions de tactiques et de stratégies doivent ici être distinguées, car elles permettent de comprendre une différence profonde entre les deux groupes en opposition. Par stratégie, on entend la création réfléchie et concertée des espaces des villes et de ses fonctions spécifiques « by which power is imposed through this organisation and disciplining of space » (Cloke, May et Johnsen, 2011 : 63). Au contraire, les tactiques pourraient plutôt être comprises comme des négociations quotidiennes remettant en question ces espaces encadrés. C'est une tentative d'utilisation des espaces de la ville pour d'autres intentions que ce pour quoi elles ont été créées (Ruddick, 1996). Par l'utilisation de tactiques et de stratégies, une forme de négociation s'enclenche. Par cela, il devient évident qu'autant les populations marginales que les gestionnaires urbains font preuve d'agentivité dans leur revendication de la ville.

Au final, il devient clair que même les perceptions extérieures des itinérants et des populations marginales sont variables et changeantes selon les perspectives. Parfois compris, à travers les lunettes de l'approche « revanchiste » comme de la mauvaise herbe dont il faut se débarrasser afin de préserver l'image d'une ville, ils peuvent tout à la fois devenir une sorte de clientèle à besoins spécifiques qui doit être soutenue par des pourvoyeurs de services. J'ai démontré qu'ils étaient en même temps des sujets sociaux aptes à prendre des décisions sur leur vie. L'objectif de cette revue de littérature sur les jeunes de la rue et l'itinérance plus en générale était de démontrer qu'à plusieurs échelles, les perspectives sont multiples, permettent de comprendre différemment une situation semblable et qu'ultimement, aucuns des phénomènes ici à l'étude ne sont stagnants. La définition de la population étudiée, la compréhension de l'espace environnant et la relation entre géographie et population sont autant de facteurs changeants et en constante évolution.

Le lien puissant et profond unissant les jeunes et la rue à leur espace physique devenu fondement de leur identité particulière a également été démontré. Suivant cette logique, il devient d'autant plus important d'approfondir notre compréhension de la géographie particulière caractérisant la région d'étude d'Ottawa-Gatineau. En effet, la frontière provinciale divise cette région et vient potentiellement affecter le quotidien des

jeunes de la rue via leurs perceptions de leur environnement et leurs pratiques spatiales. L'étude de la réalité des jeunes de la rue en rapport à la frontière entre Ottawa et Gatineau devient d'autant plus pertinente qu'ils sont concentrés dans les centres urbains acculés des deux côtés de la frontière (le « Vieux-Hull » et le centre-ville d'Ottawa) (Klodawsky, Aubry et Farrell, 2006). Les jeunes, dans mon cas d'étude, ont donc une expérience beaucoup plus significative de la frontière que la moyenne de la population. En côtoyant quotidiennement la frontière, ils perçoivent les opportunités que présentent les deux régions (ex. : plus de services à Ottawa et des loyers moins chers à Gatineau) et les contraintes qu'elle impose. La carte 1 placée en introduction contextualise l'importance de la frontière dans le quotidien des jeunes de la rue. Dans la section qui suit, il sera question de préciser la situation particulière d'Ottawa-Gatineau et ses implications pour les jeunes de la rue.

Contexte régional d'Ottawa-Gatineau

La situation d'Ottawa-Gatineau est particulière à plusieurs points de vue. La frontière marque des différences significatives entre les deux villes. Ottawa est par exemple beaucoup plus développée que Gatineau avec sa population de 870 250 personnes comparée à 265 350 pour Gatineau (Ville d'Ottawa, 2015; Ville de Gatineau, 2015). L'objectif sera ici de décrire certains des facteurs clés de ressemblances et de différences entre les deux villes. L'économie, l'emploi, les paysages linguistiques et l'immigration sont autant d'éléments d'intérêts que je dois décrire afin de contextualiser efficacement le cadre d'étude. La carte 1 (à la page 4) est également utile à cet exercice, car elle décrit la géographie générale de la région.

Économie et emploi

Sélectionnée en 1857 pour devenir la capitale du Canada, la région est progressivement passée d'une économie basée sur l'exploitation forestière vers le haut centre de l'administration fédérale canadienne. En 2006, plus de 25 % des Gatinois travaillaient au sein de la fonction publique canadienne tandis que 20 % des Ottavians faisaient de même (Statistique Canada, 2006). La région s'est donc développée une économie post-industrielle (75 % des emplois dans le domaine des services) bien plus

rapidement que la plupart des autres villes canadiennes. Ces particularités touchent à la fois Gatineau et Ottawa et sont les facteurs les plus importants dans la création d'une région interdépendante (Andrew *et al.*, 2014). Bien que les types d'emplois soient similaires, les revenus entre Ottawa et Gatineau diffèrent grandement. En 2011, si le taux de faible revenu, un indicateur relatif de pauvreté, était de 13,2 % à Gatineau, celui-ci était de 11,7 % à Ottawa (Statistique Canada, 2011). Ce taux correspond au pourcentage de la population ayant un revenu faible (variant en fonction de la région d'étude). De plus, le revenu annuel médian des ménages ottaviens était de 98 110 \$, alors qu'il était de 84 500 \$ pour les ménages gatinois en 2012 (Statistique Canada, 2014). Cette différence tout à fait significative est toutefois amenuisée par un coût de la vie bien plus élevé à Ottawa qu'à Gatineau. La société canadienne de l'hypothèque et du logement (SCHL, 2015) recense par exemple que le prix moyen d'une maison était de 241 378 \$ à Gatineau en 2012 alors qu'il était de 352 610 \$ à Ottawa.

Suivant la logique du plan Gréber présenté dans les années 50, les emplois administratifs ne sont pas exclusivement concentrés dans le centre-ville. Seulement 12 % des emplois s'y trouvaient en 2006 (Statistique Canada, 2006). Le reste est étalé dans les banlieues. Cette situation oblige les travailleurs à se déplacer quotidiennement, non seulement entre la banlieue et le centre, mais aussi entre les deux villes. En effet, seulement 48 % des Gatinois ont leur emploi dans leur ville. La proportion est par contre moins grande chez les Ottaviens qui se dirigent rarement vers Gatineau pour travailler (s'ils le font, c'est majoritairement pour travailler dans les bâtiments administratifs de l'île de Hull) (Statistique Canada, 2006). C'est souvent à travers le travail que les citoyens des deux villes se rencontrent et interagissent. Bien qu'on remarque quelques distinctions entre Ottawa et Gatineau quant à la mobilité transfrontalière et au niveau des revenus, il faut bien dire que les différences les plus significatives se retrouvent dans les particularités culturelles et linguistiques des deux rives.

Situation linguistique et culturelle

La frontière provinciale entre le Québec et l'Ontario marque des différences culturelles importantes. En étant la seule région urbaine à la frontière de ces deux provinces, Ottawa-Gatineau est la seule à vivre quotidiennement la rencontre de ces

cultures. D'un côté, le Québec est la seule province canadienne dont la langue officielle est uniquement le français. À Gatineau, 82 % de la population a le français comme langue maternelle (Statistique Canada, 2011). Au contraire, bien qu'elle ait adopté certaines lois concernant les droits des francophones aux services en français et que la présence de francophones est significative, Ottawa reste une ville au paysage linguistique avant tout marquée par l'anglais. Ce portait d'une région culturellement divisée par la frontière est toutefois simpliste. En effet, la présence de minorités de langue officielle dans les deux villes et l'arrivée importante d'immigrants allophones vient brouiller les cartes (Lefebvre, Gilbert et Ray, 2014).

Souvent établis depuis des générations dans un environnement où ils sont minoritaires, les Franco-Ontariens et les Anglo-Québécois ont développé une identité distincte des groupes culturels majoritaires québécois et ontariens. Particulièrement dans le cas des Franco-Ontariens, ils ont leurs propres institutions culturelles, scolaires et de santé. Les immigrants de différentes régions du monde s'établissent également dans la région. Bien plus souvent attirés par Ottawa, ils forment 22 % de la population du côté ontarien alors qu'ils ne sont que 9.2 % de la population gatinoise (Statistique Canada, 2006).

Ces quelques différences sont autant de facteurs qui viennent renforcer la significativité de la frontière soit comme une limite séparant des réalités divergentes (culture différente, espace publique plus homogène à Gatineau, revenu plus élevé à Ottawa, etc.) ou comme un espace de rapprochement ou d'opportunités (coût de la vie plus faible à Gatineau, emplois plus nombreux à Ottawa). Bien que la situation personnelle d'un individu (comme l'itinérance) puisse affecter sa représentation de l'espace, ces particularités régionales sont des facteurs d'influence significative.

Recherches sur les jeunes de la rue d'Ottawa-Gatineau.

La réalité des jeunes de la rue a déjà été étudiée à quelques reprises dans la région d'Ottawa (Votta et Manion, 2004; Klowdowsky, Aubry et Farrell, 2006; Roebuck, 2014; Gaetz, 2014). Aucune recherche ne semble s'être intéressée à la situation de Gatineau ou à une comparaison entre les deux rives. De plus, la plupart des recherches prennent un point de vue quantitatif et distant face aux jeunes pour décrire leurs conditions de vie (Gaetz,

2014), leur état de santé ou les services mis à leur disposition (Klowdawsky, Aubry et Farrell, 2006). La relation de l'individu à l'espace de la rue et son propre point de vue face à sa situation ne sont pas des perspectives fréquemment préconisées dans la région.

Les travaux de l'Alliance pour mettre fin à l'itinérance à Ottawa (2016) offrent un ensemble de données statistiques sur la réalité de la population sans-abri d'Ottawa. Les tableaux 1 et 2 qui suivent font la description de certaines de ces informations. On fait ainsi état de 6 825 personnes ayant eu recours aux services de logement d'urgence (en comparaison avec 6508 en 2014). Si le nombre absolu d'individus ayant des difficultés de logement semble être en hausse, ces mêmes personnes tendent à recourir moins longtemps aux services de logement d'urgence (en moyenne 73 jours versus 78 en 2014). De la même manière, ce projet souligne bien comment l'itinérance n'affecte pas de la même manière les hommes (trois fois plus nombreux à être itinérant avec 2972 en 2015) et les femmes (915 en 2015). Le nombre de familles avec enfants était aussi en hausse en 2015, passant de 706 à 782.

Tableau 1 : nombre de personnes ayant passé la nuit dans un refuge pour hommes, femmes, jeunes ou familles à un moment ou à un autre durant l'année

	2014	2015	Changement
Total	6508	6825	+317
Hommes seuls	3046	2972	-74
Femmes seules	913	915	+2
Jeunes seuls (refuges pour jeunes)	379	387	+8
Familles	706	782	+76
À charge (17 ans et moins)	1322	1479	+157
Individus dans les familles	2278	2635	+357
Total de nuitées	504546	500191	-4355

Source : Système d'information sur les personnes et les familles sans-abri, Ville d'Ottawa

Plus spécifiquement, ce rapport note tout à la fois une baisse de 2,3 % du nombre de jeunes sans-abris dans la capitale (de 924 individus ayant séjourné dans un refuge en 2014 à 903 en 2015).

Tableau 2 : nombre de jeunes seuls, âgés entre 16 et 25 ans, ayant séjourné dans un refuge à un moment ou à un autre durant l'année

	2014	2015	Changement
Total	924	903	-21
Jeunes hommes	577	552	-25
Jeunes femmes	347	351	+4

Source : Système d'information sur les personnes et les familles sans-abris, Ville d'Ottawa

Si cette forme de recensement de l'itinérance à Ottawa donne un portrait d'ensemble, elle ne peut systématiquement dénombrer toute cette population marginale. Ainsi, les gens vivant chez des amis, dans leur voiture ou systématiquement dans la rue peuvent être oubliés par ce genre de recherche. Par ailleurs, cette recherche n'a pas pour objectif de comprendre leur réalité.

Dans une approche qualitative et longitudinale, les travaux de Klowdowsky, Aubry et Farrell (2006) proposent une perspective innovante concernant les jeunes itinérants d'Ottawa-Gatineau. Ils démontrent la nécessité d'inclure la notion de soins à long terme dans l'aide procurée à cette population vulnérable. Leur objectif est également de démentir les préjugés concernant le manque de volonté des jeunes de la rue en établissant un portrait

général de leurs aspirations. Ainsi, 70 % des jeunes itinérants qui n'allaient pas à l'école souhaitent y retourner et la grande majorité d'entre eux avaient espoir d'éventuellement trouver un emploi. Ce ne sont donc pas seulement des facteurs individuels qui déterminent leur situation, mais tout à la fois des influences structurelles hors de leur contrôle.

De nouveau dans une approche longitudinale de la réalité des itinérants à Ottawa, Aubry *et al.* (2007) se sont penchés sur l'historique résidentiel de leurs répondants en les rencontrant à deux années d'intervalle. Ces chercheurs ont ainsi identifié certains facteurs perçus comme des éléments affectant la capacité des itinérants à sortir de la rue. Dans un laps de temps de plus de deux ans, ce sont 76 % des répondants qui ont réussi à sortir de l'itinérance. Certains des facteurs considérés significatifs dans la probabilité qu'un individu se soit trouvé un logement avant la seconde entrevue incluent le sexe (les femmes étaient plus souvent logées), l'âge (les jeunes avaient plus de logements) et le revenu. Les analyses qualitatives complétées suite aux entrevues démontrent aussi que les participants perçoivent les problèmes de dépendance, de santé mentale, les difficultés financières et le manque d'accès aux logements abordables comme des éléments les maintenant dans l'itinérance. Il est ainsi maintenu que les services de soutien offerts aux itinérants pour les aider à gérer ce genre de problèmes doivent être promus et développés.

Avant eux, Votta et Manion (2004) ont développé une recherche ayant pour objectif de déterminer les impacts psychologiques de l'itinérance chez les adolescents. Ils ont comparé les habitudes de vie et l'état mental des jeunes itinérants d'Ottawa avec des adolescents ayant un logis. Les chercheurs en viennent à souligner que les itinérants ont beaucoup plus de probabilités d'avoir des habitudes de vie problématiques (consommation de drogue, problèmes légaux, difficultés académiques). Ils sont par ailleurs très nombreux à développer des problèmes de santé mentale (dépression, tentatives de suicide, internalisation des émotions, méfiance, etc.)

Bien qu'à certains égards, ma recherche démontre des intérêts semblables aux spécialistes ici mentionnés, je souhaite plutôt étudier en profondeur la réalité vécue des jeunes en soulignant le rôle joué par la frontière. De manière unique, l'accent est ici placé sur les résidents de Gatineau qui semblent systématiquement être oubliés par les recherches

sur les itinérants dans la région. Cette perspective géographique, profondément qualitative et axée sur une mise en relation de deux domaines d'études sans lien évident (la frontière et les jeunes de la rue) positionne ma recherche dans une classe à part. Je viens donc bel et bien combler certaines lacunes quant aux connaissances scientifiques en combinant la réalité des jeunes de la rue à l'influence de la frontière.

La géographie de la frontière

Ainsi, s'intéresser à la notion de frontière est essentiel dans le contexte géographique particulier d'Ottawa-Gatineau. Si la plupart des recherches spécialisées dans ce domaine se sont concentrées sur les frontières internationales, Brosseau (2014) affirme que les limites provinciales font, dans une moindre mesure, appel aux mêmes dynamiques. Étudier la frontière implique d'en comprendre le caractère profondément ambigu. C'est en effet un concept se définissant « par une chose (délimiter, séparer, exclure...) et son contraire en même temps (réunir, mettre en contact, etc.) » (Brosseau, 2014 : 26). Bien qu'elles soient souvent présentées comme deux définitions en opposition, la frontière perçue comme une ligne fixe qui sépare et celle comprise comme une zone incertaine qui réunit sont en fait deux facettes d'une même géographie. Chacune affecte directement la vie des jeunes itinérants d'Ottawa-Gatineau.

Frontière fixe

Dans une vision classique, la frontière est comprise de manière physique et politique. Taylor (1994) la représente comme une ligne fixe et immuable divisant l'espace en territoires ayant chacun une identité propre et homogène, des lois et des normes différentes, des systèmes étatiques différents, etc. On parle ainsi de «compartmentalisation and classification by area (territories) [...] where people and things are categorised by location in space» (Novak, 2011: 743).

La frontière est la concrétisation physique de la territorialité définie par Sack comme étant « [the] attempt by an individual or social group to affect, influence, and control people, phenomena and relationships by delimiting and asserting control over a geographical area » (1986 : 20). Cette division formelle en territoires serait donc une stratégie de gestion de l'espace et des populations par les États. (Newman, 2010).

Territorialiser l'espace à travers les frontières est la justification principale de l'existence d'un État et un moyen d'assurer sa souveraineté. L'organisation de l'espace s'impose du haut (l'État) vers le bas (populations) (Paasi, 2007).

Frontière fluide

La perspective alternative s'est édifiée à travers la critique de ce que les tenants de la déterritorialisation présentent comme la « territorial trap ». Ce piège aurait pour origine la tendance à diviser l'espace et les populations en territoires fixes et immuables classifiant de manière simpliste des réalités multiples dans un monde interconnecté (Newman, 2010). Si les tenants de la déterritorialisation parlaient de la fin éventuelle des pouvoirs étatiques et des divisions spatiales par territoires, plusieurs spécialistes contemporains présentent plutôt une redéfinition des frontières qui doivent être comprises de manière plus fluide, changeante et comme une production sociale toujours inachevée (Paasi, 2007; Newman, 2010; Novak, 2011; Brosseau, 2014).

Dans cette logique post-moderne, la frontière est présentée comme une institution constamment remise en question par différents acteurs sociaux cherchant à redéfinir à leur avantage l'équilibre des pouvoirs régissant l'espace (Paasi, 2003). Les frontières ne sont pas le résultat exclusif des volontés étatiques :

The nested hierarchy they [the State centred territories] define is both resisted at different points on the scale and constantly challenged by forms of social action unfolding across non-state centred scales cutting across them; their territoriality must be constantly re-produced. The attempt of boundaries to contain or mould the spatial properties of events cannot be taken for granted, in other words, but needs to be considered, in contextually specific ways, as a dynamic b/ordering process. (Novak, 2011 : 743)

Cette logique s'inspire grandement des travaux de Foucault sur la production sociale du pouvoir et sous-entend un équilibre précaire de pouvoirs pouvant à tout moment être modifié : « Boundaries are therefore not merely lines on the ground but, above all, manifestations of social practice and discourse » (Paasi, 2007 : 75). On comprend ici que les groupes sociaux en opposition agissent à différentes échelles et à travers différentes pratiques. Les territoires et les frontières qui en résultent varient donc d'un environnement social à l'autre. En résumé, l'approche post-moderne de la frontière la comprend comme

une réalité informelle, en production constante, qui se doit d'être perçue à différentes échelles et qui résulte de l'équilibre entre les intérêts de plusieurs groupes sociaux et étatiques (Paasi, 2007; Novak, 2011; Brosseau, 2014). À une échelle encore plus limitée et pertinente pour cette recherche, il est finalement à considérer que l'espace est en soi une construction sociale profondément modulée en fonction des interprétations et imaginations individuelles. Il en va de même pour la notion de frontière dont la signification, mais aussi le positionnement spatial, varie en fonction des perspectives.

Le paradoxe de la frontière

Si ces deux définitions de la frontière peuvent sembler s'opposer totalement, Newman (2010) présente comment le caractère profondément paradoxal de la frontière se manifeste par l'application simultanée des deux perspectives :

Either borders have been understood in their traditional geographical sense as constituting the finite ends of fixed and absolute territories in a world of territorial fixation [...] Or they have been understood as passing phenomena in a globalised world of flows and networks where notions of borderless and deterritorialised worlds have come into play. But this is too simplistic and binary. In reality, we have a world where the constant power and reconfiguration of fixed territories, through a system of ordering, takes place at one and the same time as the dynamics of cross-border flows and networks. (Newman, 2010 : 775).

La frontière est à la fois une limite concrète divisant des populations et des territoires à première vue homogènes, mais elle permet aussi la rencontre de l'autre en les rapprochant et en créant une zone où les particularités régionales semblent se mélanger. La frontière « peut servir de levier permettant de tirer avantage de ces différences (opportunités), ou au contraire limitant l'accès à ces avantages (contraintes) » (Brosseau, 2014 : 30).

Dans la recherche proposée, il est question d'étudier les perceptions qu'ont les jeunes de la rue de l'espace frontalier vécu quotidiennement. Les deux définitions générales de la frontière influencent, chacune à leur manière, comment l'environnement (spatial et social) est perçu. Dans une vision classique de la frontière fixe et concrète, les populations divisées développent des cultures et des identités régionales distinctes qui les poussent à se percevoir comme des groupes aux intérêts divergents : « we continue to perceive borders as the places where "our" territory begins and ends [...] which one does not always cross

without a sense of fear or of entering into the territory of the neighbouring “other” » (Newman, 2010 : 776). En accord avec la logique d’Huntington (1993), la frontière exacerbe les perceptions des différences et des divisions entre groupes sociaux.

D’un autre côté, la frontière rapproche et pousse à la rencontre de « l’Autre » par sa proximité physique. Konrad (2012) explore par exemple le développement d’une culture transfrontalière entre le Canada et les États-Unis. Pour lui, la frontière, à l’heure de la mondialisation, ressemble plus à une zone poussant à la mixité des cultures et des modes de vie qu’à une simple ligne physique. La culture dans cet environnement particulier devient un mélange des réalités des deux territoires. En ce sens, Konrad (2012 : 538) « draws on Foucault’s reimagination of culture as a heterogeneous rather than a homogeneous concept, and the conceptualization of heterotopias, as well as borderlands culture viewed as more central rather than transitional. » Le concept de zone frontalière (borderland) sous-entend l’invention de nouvelles identités hybrides créant une zone culturelle unique. Dans le cas d’Ottawa-Gatineau, ce concept s’applique bien aux citoyens ayant suffisamment de moyens pour se déplacer entre les régions et qui sont ainsi confrontés à ce mélange culturel (Gilbert et al., 2014). Alors que les itinérants ont des options de transport plus limitées, y a-t-il mélange des cultures québécoise et ontarienne au sein de ce groupe ou perçoivent-ils la frontière comme une barrière sociale? C’est là une question sans réponse qui justifie l’importance de ma recherche et qui démontre toute la complexité de la situation à l’étude.

De la même manière, la frontière s’établit comme structure institutionnelle s’imposant aux individus qui doivent simplement la subir. Les effets de sa présence sont multiples et impliquent la concrétisation des territoires régis par telle ou telle institution ou État. À titre d’exemple, la présence de la frontière entre Ottawa et Gatineau oblige les résidents de chaque ville à faire affaire avec différents corps policiers, systèmes d’aide à la pauvreté et systèmes de santé. L’individu n’a aucun choix quant au pourvoyeur de services rencontré. Son lieu de résidence détermine quelles institutions peuvent l’aider (Emploi Québec, 2015). Dans le contexte d’une étude sur les jeunes de la rue, cette composante institutionnelle devient essentielle, car ces populations vulnérables sont fréquemment dépendantes d’une forme de soutien étatique afin de s’en sortir au quotidien. Ce qui est ici

à retenir est que, dans une certaine perspective de la frontière, celle-ci impose un cadre structurel restreignant qui se doit d'être respecté.

Par contre, la frontière est tout à la fois une structure fluide et adaptée par les perspectives individuelles : « qu'elles soient réelles ou virtuelles, vécues ou imaginaires, fixes ou mouvantes, respectées ou transgressées, les frontières sont partout, en tous lieux, en tout temps, sous toutes les formes et toutes les dimensions » (Dorion, 2006; 14). Bien entendu, la limite officielle entre le Québec et l'Ontario reste fixe et n'est pas concernée directement par ces affirmations. Il n'en reste pas moins que des lignes de séparation, qui sont dans ce cas-ci fluides, informelles, individuelles et imaginaires, marquent le territoire et l'ordonne en fonction des besoins de chacun.

Suivant la logique de la frontière fluide et mobile, Brosseau (2014 : 168) souligne comment les perceptions de la frontière peuvent varier : « les individus ont le pouvoir de déplacer symboliquement [les frontières] dans le processus de constitution imaginaire de leur espace quotidien. » Deux raisons poussent les individus à adapter leur définition de la frontière. Brosseau (2014) parle de « frontière mobile » lorsqu'on les modifie en fonction d'espaces fréquentés et appréciés et d'endroits où on ne se sent pas à sa place. La frontière est également modifiée individuellement de manière à incorporer des parties de territoires désignés comme étrangers de manière à les vivre comme si on était « chez soi ». C'est ce qu'il qualifie de « frontière portative ».

Ces variations individuelles des définitions de la frontière changent surtout en fonction des expériences vécues et des parcours de vie. Il faut donc avoir une idée précise de la réalité vécue par les itinérants et les jeunes de la rue pour comprendre les manières par lesquelles ils perçoivent la frontière entre Ottawa et Gatineau.

Par ces quelques exemples d'opposition dans la définition même de ce qu'est la frontière, il devient plutôt clair qu'elle a la particularité d'être profondément paradoxale. La frontière a le potentiel d'être à la fois une chose et son contraire et cette caractéristique influence profondément les pratiques et interprétations qu'en ont les jeunes. Lors des entrevues, une attention particulière sera offerte à noter l'influence du paradoxe de la frontière dans les discours que tiennent les jeunes à propos de celle-ci.

Les concepts clés

Tout au long de ce chapitre, les nombreux outils qui seront employés afin d'analyser efficacement les entrevues complétées avec les jeunes de la rue ont été identifiés. Afin de mieux comprendre la population à l'étude, le concept de jeune de la rue a été défini comme étant : « young person who does not have a permanent place to call home, and who instead spends a significant amount of time on the street, at youth shelters/ centers or with friends (couch surfers) » (Karabanow, 2004 : 3). À cela s'ajoute l'idée des jeunes de la rue en tant qu'agents actifs dans leurs prises de décisions (Klodawsky, Aubry et Farrell, 2006). Le fait de vivre dans la rue est un choix individuel avant tout motivé par des expériences d'abus ou de négligence dans le milieu familial (Parazelli, 2004). Plus qu'un simple environnement de survie, la rue devient le fondement du développement social des jeunes itinérants. C'est à travers cette expérience marginale de la ville que cette population crée une identité qui lui est propre (Steck, 1998).

Avec le concept d'embourgeoisement et les approches propres à l'urbanisme, j'ai approfondi la relation particulière qu'entretiennent les jeunes itinérants avec la rue. Suivant une redéfinition progressive des centres urbains typiquement appropriés par les populations marginales, des gestionnaires urbains ont développé une approche punitive afin d'exclure l'itinérance de ces espaces devenus attirants (Smith, 1996). S'en suit une tendance au rejet des jeunes de la rue qui se retrouvent dépouillés et fragilisés hors des espaces auxquels ils accordent une si grande importance.

Alors même que cette transformation urbaine s'opère dans la région d'Ottawa-Gatineau, la présence de la frontière vient profondément redéfinir ses modalités. C'est particulièrement le caractère paradoxal de la frontière qui a ici attiré mon attention, car il souligne efficacement l'unicité de la région étudiée (Brosseau, 2014). Il aura ainsi été démontré que la frontière peut à la fois séparer et différencier des territoires ou des populations alors qu'elle est tout à la fois l'espace de prédilection pour créer des liens et des mélanges (Newman, 2010).

Finalement, le concept de la frontière portative comprise comme une division individuelle de l'espace en fonction des espaces connus et évités est un autre des outils essentiels à l'analyse des entrevues (Brosseau, 2014). Celui-ci a un rôle primordial à jouer

dans l'adaptation quotidienne des jeunes de la rue à leur espace divisé par la frontière. Dans le chapitre qui suit, je décris de manière approfondie les méthodes employées afin d'accumuler les données qui seront par la suite analysées à l'aide de ces différents concepts.

Chapitre 3

La géographie quotidienne d'un groupe marginal, une méthodologie adaptée

En faisant avant tout appel aux notions de frontière fluide, d'interprétation, d'appartenance et d'identité, certaines approches méthodologiques sont à préconiser. Étudier la manière par laquelle les jeunes de la rue interprètent l'environnement unique affectant leurs pratiques quotidiennes, leur identité et leur sentiment d'appartenance implique nécessairement de s'éloigner des approches plus rigides et universalistes plus ou moins approprié aux sciences humaines. En effet, « les pratiques du quotidien ne figurent pas dans les statistiques »; il est nécessaire d'avoir recours à des sources alternatives d'information afin d'approfondir leur compréhension (Gilbert et Ray, 2014 : 92). C'est souvent à cette échelle individuelle que les implications sociales de l'espace sont les plus visibles (Highmore, 2011).

Dans le cadre de cette recherche, j'explorerai comment la quotidienneté des jeunes de la rue d'Ottawa-Gatineau est influencée par la présence de la frontière provinciale divisant de manière institutionnelle, culturelle, pratique et identitaire leur espace de vie. Ce genre de questionnement ancré dans l'interprétation ne saurait être examiné autrement qu'à travers une approche profondément qualitative mettant l'accent sur la compréhension qu'ont les jeunes de leur propre situation. Je souhaite ainsi donner une voix à cette population vulnérable trop souvent ignorée. En offrant à la fois l'opportunité aux jeunes itinérants de Gatineau et d'Ottawa de s'exprimer, cette recherche tentera de mieux comprendre comment ce facteur de localisation vient moduler les perceptions et les pratiques quotidiennes d'individus à la réalité quotidienne parfois semblable. La présence de la frontière qui divise le centre-ville de la région métropolitaine étudiée implique une relation directe avec les jeunes de la rue qui se concentrent généralement dans cette zone. La proximité entretenue avec cette division spatiale exacerbe ses complexes implications chez cette population particulière et tend à créer une géographie étrange faite d'opportunités et de contraintes. Je souhaite donc, entre autres, mieux comprendre les implications de la frontière, non seulement au niveau politique et institutionnel, mais aussi en ce qui a trait aux identités, aux appartenances et aux confrontations qui s'y déroulent

(Brousseau, 2014). À la lumière de ces différents objectifs, il devient évident que ma recherche doit s'appuyer sur une méthodologie fondamentalement qualitative. C'est ainsi que j'ai eu recours à une série d'entrevues semi-dirigées et à l'observation participante afin de mieux comprendre ces enjeux.

Implications méthodologiques

Dans une approche qualitative, « dissident or marginalized stories may be "given voice" through diaries, oral histories, recording of interviews and conversations, or the use of "alternative" [...] media » (Winchester et Rofe, 2010 : 7). C'est en donnant la possibilité de s'exprimer aux jeunes de la rue que je compte mieux comprendre leur situation. Loin d'une logique extensive souhaitant aborder un sujet affectant toute une population pour ainsi en arriver à généraliser les connaissances développées, l'objectif est plutôt d'étudier intensivement le quotidien de certains de ses membres. J'explorerai en détail la réalité complexe et unique d'un échantillon de douze jeunes de la rue de Gatineau et d'une vingtaine de jeunes d'Ottawa. Plutôt qu'en terme de généraliser mes conclusions, la validité de ma recherche qualitative repose sur son niveau de transférabilité. C'est, en d'autres mots, la capacité à décrire en profondeur un phénomène social précis « [which] provides others with [...] a database for making judgements about the possible transferability of findings to other milieux » (Bryman, 2004 : 275) qui déterminera la validité de mon travail.

De plus, mon approche de la relation entretenue entre les jeunes de la rue et la zone frontalière d'Ottawa-Gatineau s'inspirera des méthodologies développées par la géographie féministe. Elle a été la première à mettre de l'avant l'idée que les particularités individuelles rendent uniques et impossible à généraliser les expériences vécues par un participant. Loin de devoir découvrir des « vérités implacables » et systématiques, la géographie devrait ainsi développer, selon le point de vue féministe, une « critique of how unequal gender relations shape countless sociospatial structures endemic to a diversity of 'patriachal' human societies » (McDowell, 1983 : 16). S'il n'est pas question d'injustices basées sur le genre, mais plutôt sur l'âge et la réalité socio-économique dans le cas des

jeunes de la rue, il n'en reste pas moins que la géographie féministe offre une perspective tout à fait applicable à mon travail.

Ce sont les individus, leur vécu et les particularités de leur situation qui sont les sources d'explication d'une recherche à tendance féministe. L'unicité des parcours de vie implique nécessairement d'éviter à tout prix les amalgames et les généralisations, et ce, même dans la simple désignation des individus. Ainsi, s'il a jusqu'à présent été question de la réalité des jeunes de la rue en tant que groupe social ou que communauté relativement solidaire et partageant certaines caractéristiques, lors de l'analyse, je vais fondamentalement mettre l'accent sur des individus. Les jeunes de la rue peuvent difficilement être considérés comme un groupe social cohésif. Les chemins les menant vers l'itinérance diffèrent grandement et leur vécu de la rue est également variable. Être itinérant ne signifie pas exclusivement de vivre en permanence dans la rue. Une définition plus large et inclusive que je souhaite inclure dans ma recherche stipule que c'est avant tout l'instabilité résidentielle d'une personne qui détermine son niveau d'itinérance. Un individu dormant dans un refuge, ayant un logis temporaire chez des amis ou dormant dans sa voiture peut, en ce sens, être considéré comme un itinérant.

En vertu de cette définition inclusive de la population étudiée, il devient évident que son hétérogénéité la rend difficile à étudier en tant que groupe cohésif. C'est pourquoi, dans la même veine que Geertz (1973), je sélectionnerai une approche en mettant l'accent sur les interprétations des sujets (les individus rencontrés) plutôt que sur les groupes (les jeunes de la rue en général). Plutôt que de comprendre la culture « purely as a symbolic system characterized in some general way – according to the core symbols around which it is organised », il est essentiel de mettre en ligne de compte ses interprétations individuelles, car « it is through the flow of behavior (or social action) that cultural form finds articulation » (Geertz, 1973 : 17). La notion d'interprétation est intrinsèquement associée à l'individu et à sa compréhension personnelle de son environnement. Le danger d'une telle approche axée sur l'individu est par contre de tomber dans un relativisme pur et de ne rien pouvoir ressortir de commun entre les expériences que j'aurai examinées. Sans prétendre à la création de lois universalisables, je me dois donc de spécifier que je comparerai les interprétations individuelles de la frontière afin d'en extraire certaines

tendances pouvant affecter certains jeunes de la rue (malgré le caractère hétéroclite des individus que composent ce groupe social) de manière similaire.

Outil d'analyse : pratiques et perceptions au quotidien

Dans une double approche des pratiques concrètes et des perceptions émotives de cet environnement, il est question de proposer une analyse holistique de la relation qu'entretiennent les jeunes de la rue avec leur monde fracturé par la frontière entre Ottawa et Gatineau.

D'un côté, par pratiques de l'espace, il faut comprendre les activités quotidiennes entretenues par les jeunes et qui les mettent en relation à leur environnement (André et Bailly, 1998). Celles-ci impliquent, mais ne sont pas limitées aux activités typiquement associées aux itinérants. En effet, trouver un logement, un revenu, de la nourriture ou de la drogue ne sont pas les seules pratiques qu'ont les jeunes de la rue dans leur environnement. Plus que de simples « survivants de la rue », les multiples facettes de ces individus complexes teignent également leurs habitudes à travers leur caractère de jeunes, d'amis, de frères, de sœurs, et en somme, de personnes uniques ayant des aspirations qui leur sont propres (Klodawsky, Aubry et Farrell, 2006).

D'un autre côté, l'objectif est de considérer non seulement le cadre structurel de vie des jeunes de la rue comme un environnement objectif et objectivé par ses utilisateurs, mais tout à la fois comme une réalité multiple, changeante et adaptée en fonction des perceptions qu'ont les individus de celui-ci. C'est ici qu'entre en ligne de compte la notion de perception et d'interprétation. Très éloignée de la vision de Lynch (1976) et de la perception comme une appréciation sensorielle modulée, il est plutôt ici question de la perception identitaire, émotionnelle et profondément individuelle d'un territoire. « It is at this level that the concepts of 'place' and 'territory' take on their meaning--more than the material form of the social organization of space, a territory is a vector of ideologies, symbolic representations and also the unconscious » (Bailly *et al.*, 1991 : 21). Alors que l'approche de Lynch fait appel à une compréhension structuraliste et économique de l'espace, c'est plutôt de territoire ou « Place » dont il est plutôt question avec la notion de perception/représentation. C'est l'attribution d'une signification particulière et profondément individuelle qui caractérise fondamentalement le territoire. En d'autres

mots, le territoire est le résultat d'une application individuelle d'un système de représentation modulé par les habitudes, caractéristiques, croyances et identités de chaque personne. L'espace est en constante construction et varie en fonction des perspectives (André et Bailly, 1998). Même lorsque l'on ne fait que décrire les pratiques concrètes des individus dans leur environnement, il n'est jamais à oublier qu'au final, « spatial practices are only very rarely the expression of perfect economic rationality [...], because knowledge of space is fundamentally subjective--the mediation of cognitive processes intervenes between individuals and their surroundings » (André et Bailly, 1998 : 280).

Le choix d'une définition aussi individuelle de la géographie se prête très facilement à une approche quotidienne de l'espace. En adoptant une analyse quotidienne de la vie des jeunes de la rue, j'en reviens à concentrer ma réflexion sur « l'impact de la journée ordinaire d'une personne ordinaire sur l'organisation globale des systèmes sociaux » (Hägerstrand, 1970 : 8). Leur expérience du territoire particulier qu'est Ottawa-Gatineau est fondée sur les exigences du quotidien et sur la répétition d'habitudes bien ancrées. Suivant cette logique, on comprend bien comment le territoire est interprété/constitué individuellement à une très petite échelle et non objectivement imposé. Je souligne ici le caractère situé spatialement et temporellement de la relation entre les jeunes de la rue et leur environnement. Cette réalité spatio-temporelle se concrétise dans les pratiques quotidiennes de l'espace par « des contraintes qu'oppose à l'activité humaine la nature même du corps [...]. Ces contraintes fonctionnent comme des 'frontières' qui limitent les conduites de chacun dans l'espace et dans le temps. La 'corporalité' de l'être humain réduit ses capacités de mouvement et de perception » (Di Méo, 1999 : 79). En d'autres mots, c'est dans la quotidienneté que l'individu entre réellement en interaction concrète et significative avec son environnement. Si cette approche peut sembler quelque peu insignifiante, car spatialement et socialement limitée, « les itinéraires qu'elle dévoile nous instruisent sur la façon qu'ont les individus de se construire un espace où ils se sentent à l'aise » (Lefebvre, Gilbert et Ray, 2014 : 89).

Afin d'efficacement explorer la réalité des jeunes de la rue en relation avec la frontière divisant le territoire de Gatineau et d'Ottawa, j'ai donc recours à une analyse approfondie des pratiques et perceptions qu'ont ces individus sur une base quotidienne.

J'espère entre autres qu'à travers une approche aussi individuelle de la réalité des jeunes de la rue, j'arrive à démystifier les préjugés entourant cette population marginale. Dans le but d'immédiatement désamorcer certaines de ces idées préconçues, il est primordial de souligner certaines explications théoriques des causes pouvant mener des jeunes à se retrouver dans la rue.

Collecte des données

Échantillonnage

S'il est maintenant clair que la généralisation de mes conclusions à l'ensemble des jeunes de la rue de la région n'est pas envisageable dans le cadre de ma recherche, il n'en reste pas moins que certains critères ont guidé la sélection des participants à ma recherche. Ainsi, quatre critères devaient être remplis afin d'être admissibles à mon échantillonnage : vivre principalement à Gatineau, parler français, être ou avoir déjà vécu dans une situation de précarité résidentielle (vivre dans des refuges, dormir chez des amis, vivre dans la rue, ne pas avoir de domicile fixe) et être âgé entre seize et vingt-cinq ans.

L'obligation pour mes participants de vivre à Gatineau avait pour objectif de créer un échantillon de témoignages pouvant être comparés à ceux des jeunes de la rue d'Ottawa rassemblé en 2009 par mon superviseur de thèse, Brian Ray. Il serait ainsi possible de témoigner de l'importance respective qu'à la frontière pour les jeunes itinérants de part et d'autre de la rivière des Outaouais. Suivant la même logique, l'obligation des jeunes que j'ai rencontrés de parler français me permet d'analyser si la composante linguistique fait varier l'importance de la frontière. Les deux derniers critères servent à certifier que cette recherche n'inclut que des jeunes de la rue, la population ici étudiée. Encore une fois, la définition de l'itinérance ici employée est très flexible et n'inclut pas seulement les jeunes qui vivent systématiquement dans la rue. En effet, ceux-ci sont très rares à Gatineau. Il aurait été très difficile de trouver des répondants remplissant ces conditions extrêmes d'itinérance. Finalement, selon Van Der Ploeg et Scholte (1997), il est généralement entendu que c'est à partir de l'âge de vingt-cinq ans que le qualificatif de jeune ne s'applique plus à un individu dans le cadre d'études en service social. C'est pour cette raison que je n'ai pas rencontré d'itinérants plus âgés. Normalement, un jeune sous la

tutelle du gouvernement du Québec est pris en charge jusqu'à ses dix-huit ans. Par contre, certaines circonstances exceptionnelles (difficultés avec la famille d'accueil, distance par rapport à l'école, demande expresse de l'enfant, etc.) font que quelques jeunes se retrouvent dans des refuges temporaires même s'ils ne sont pas majeurs (Gouvernement du Québec, 2014). C'est un des jeunes rencontrés qui m'a ainsi incité à placer l'âge minimum pour participer à mon travail à seize ans plutôt que dix-huit. Suivant l'application de ces différents critères de sélection, j'ai pu rassembler l'échantillon représenté dans le tableau 3.

Tableau 3: Description des échantillons pour les entrevues à Gatineau et pour les groupes de discussion à Ottawa

Description de l'échantillon	Jeunes de Gatineau	Jeunes d'Ottawa
Échantillon total	12	16
Sexe		
Hommes	10	5
Femmes	2	11
Âge		
Âgés entre 16 et 18 ans	6	Pas de données
Âgés entre 19 et 21 ans	3	Pas de données
Âgés entre 22 et 25 ans	3	Pas de données
Langue		
Francophones	9	-
Anglophones	-	12
Bilingues	3	4
Lieu de rencontre		
Rencontrés au Gîte-Ami	4	-
Rencontrés au Belvédère	8	-
Rencontrés au Youth services Bureau	-	7
Rencontrés à Operation Come Home	-	9

Source : Maxime Gaudet, 2015; Brian Ray et Mike Bulthuis, 2009

Initialement, l'objectif était de créer une relation de confiance avec les jeunes à rencontrer en m'incluant dans leur quotidien avant de leur proposer de participer à ma recherche. J'aurai ainsi combiné l'observation participante (dont il sera question dans la

prochaine section du chapitre) et la technique de recrutement non probabiliste par convenance. Cette technique d'échantillonnage consiste simplement à recruter au hasard des rencontres dans des environnements propices (Bryman, 2004). C'est ainsi que je suis devenu bénévole au Gîte-Ami, le seul refuge d'urgence de Gatineau. Pendant plus de six mois, j'ai participé une fois par semaine au quotidien des intervenants du Gîte. J'ai par contre rapidement découvert que très peu de jeunes ont recours à ce refuge s'adressant à l'ensemble de la population des itinérants de Gatineau. La plupart d'entre eux profitent plutôt des services spécialisés de maisons de jeunesse comme Vallée Jeunesse située juste à côté du Gîte-Ami et ayant une vocation légèrement différente de logement à plus long terme.

C'est à travers le soutien de la gestionnaire du Gîte-Ami que j'ai été mis en contact avec le responsable de Vallée Jeunesse et de son programme Belvédère, la portion de soutien au logement de son mandat. Pendant quelques semaines, j'ai participé aux rencontres hebdomadaires des résidents du Belvédère en tant que bénévole au soutien des intervenants. J'ai également été souper avec les jeunes à quelques reprises. Comme je le soulignerai dans la section concernant l'approche particulière à adopter lorsqu'on travaille avec les jeunes de la rue, la population étudiée n'est pas du tout facile à amadouer. Très méfiants des étrangers, les jeunes de la rue ont souvent vécu des traumatismes et des abandons dans leur jeunesse (Parazeli, 2002). Il est donc nécessaire d'entrer progressivement dans leur vie avant de leur proposer une participation à une recherche comme la mienne. C'est pourquoi Au Gîte-Ami tout comme au Belvédère, j'ai pris plusieurs semaines avant d'inviter les jeunes à devenir des participants.

Bien que cette pratique ne soit pas toujours recommandée, j'ai offert une compensation monétaire aux participants. La carte cadeau de vingt dollars n'avait pas pour objectif de les motiver à participer en les payant, mais plutôt de compenser le temps de l'entrevue qu'ils n'ont pas pu utiliser pour subvenir à leurs besoins. Pour éviter que cet argent soit utilisé à mauvais escient, j'ai préféré offrir des cartes cadeaux plutôt que de l'argent comptant.

À travers le recrutement par convenance effectué au Gîte-Ami et au Belvédère, j'aurai accumulé douze entrevues semi-dirigées de jeunes itinérants. Quatre d'entre eux ont

été rencontrés dans une des salles privées du Gîte-Ami et huit entrevues ont eu lieu au Belvédère. Le choix de m'arrêter à douze entrevues est avant tout déterminé en fonction de la répétition des types de relation entretenue entre les différents participants et la frontière provinciale. S'il est indéniable que les jeunes de la rue ont tous un parcours de vie unique et donc que les entrevues avaient toutes leur part de nouveauté, certaines tendances de relation avec la frontière étaient discernables et se répétaient d'un individu à l'autre.

Je dois ajouter qu'il n'existe qu'un nombre très restreint de jeunes itinérants dans une ville de grosseur moyenne comme Gatineau. S'il est évident que je n'ai pas pu proposer la participation à ma recherche à tous les jeunes itinérants de Gatineau, il n'en reste pas moins que, plus le nombre de participants grossissait, plus il devenait difficile de contacter de nouveaux jeunes qui n'en avaient pas entendu parler. La population réduite limitait les opportunités de rencontre.

Finalement, l'approche méthodologique préconisée suppose un approfondissement significatif de la réalité de quelques individus rencontrés durant de longues entrevues plutôt que des questionnaires superficiels passés à un échantillonnage plus grand. La grosseur limitée de mon échantillonnage va en accord avec ma méthodologie.

Entrevues semi-dirigées

Lorsqu'il est question d'interprétations individuelles et d'une étude géographique à une échelle aussi réduite et personnelle que celle du quotidien, l'entrevue semi-dirigée est la méthode toute désignée afin de rassembler l'information nécessaire à l'approfondissement de la question de recherche. De manière simplifiée, l'entrevue semi-dirigée peut être comprise comme une discussion plutôt informelle où le chercheur ne fait que rediriger le fil de la conversation vers les sujets qui l'intéressent (Bryman, 2004). L'accent est ainsi mis sur l'interprétation qu'a le participant par rapport à sa propre situation. La flexibilité offerte par le format d'entrevue permet d'adapter la rencontre aux particularités du vécu de chaque individu. Armé d'une liste de thèmes à aborder, de questions pour les soulever et de relances pour approfondir un sujet particulièrement intéressant, j'ai ainsi dirigé douze entrevues semi-dirigées. L'annexe 1 de la thèse inclut le guide d'entrevue que j'ai utilisé lors de la rencontre. Celui-ci a été développé par les

chercheurs Mike Bulthuis et Brian Ray qui ont initié une recherche sur le même sujet en 2009. Avec leur accord et certaines de leurs recommandations j'ai légèrement adapté le guide d'entrevue à ma question de recherche. En accord avec les propos de Charmaz (2002), les thématiques abordées ont évolué du général vers le particulier tout au long des entrevues. D'une durée d'environ une heure et demie, chaque rencontre commençait par des questions concernant l'historique résidentiel des jeunes et des questions plus factuelles concernant leur situation présente et ce qui les avaient emmenés là. J'ai ensuite fait bifurquer la discussion autour des pratiques et des habitudes de vie entourant la frontière entre Ottawa et Gatineau. Puis j'ai culminé avec les interprétations qu'ont les jeunes de leur environnement urbain divisé pour terminer avec l'influence de cette séparation physique sur leurs relations sociales. Ainsi, j'ai fait évoluer la rencontre du général vers le particulier et du pratique et concret vers le théorique et l'interprétatif. Tout au long de ces discussions, un accent particulier a été mis sur les émotions et les perceptions en rapport avec la frontière. En fonction des réponses aux premières questions, j'avais une meilleure idée du vécu du répondant et donc des aspects du reste de la discussion que je pourrais aborder plus en profondeur. En accord avec les critères de vérification du comité d'éthique de l'Université d'Ottawa, cet outil de collecte de données a été approuvé et les répondants ont tous dû signer une lettre formelle stipulant leurs droits et la confidentialité de leurs propos. Selon cette logique, le nom de tous les participants a été changé pour des pseudonymes.

Observation participante

Afin de m'acclimater à leur réalité totalement différente de la mienne et dans le but de créer un lien de confiance avec les jeunes de la rue, je suis devenu bénévole au Gîte-Ami pendant plus de six mois. Un jour par semaine, j'aidais activement les intervenants du centre avec leurs tâches quotidiennes d'animation des résidents, de lavage des vêtements, de gestion des stocks de vêtements à donner et plusieurs autres activités quotidiennes. À travers cette observation participante de la vie dans un refuge pour itinérants, j'aurai appris à mieux comprendre les difficultés de la vie de rue. Comme le mentionne Bryman (2004) :

Much of what we know about criminal and deviant subcultures has been gleaned from participant observation ... Ethnographers conducting participant observation are more likely to place themselves in situations in which their continued

involvement allows them gradually to infiltrate such social worlds and to insinuate themselves into the lives of people who might be sensitive to outsiders. (339)

L'observation participante est quasiment un prérequis à la complétion d'entrevues avec les jeunes de la rue souvent si méfiants des étrangers.

En combinant observation et discussions, j'aurai pu plus facilement contextualiser les propos de mes participants et ainsi analyser avec plus de précision le pourquoi de leurs interprétations. L'évidente différence de réalité entre ma réalité de jeune étudiant universitaire et leur quotidien difficile de jeunes itinérants semble m'avoir donné le statut particulier d'« outsider within » (Collins, 1991 : 36). C'est en décrivant l'unicité et la pertinence des écrits des femmes féministes noires des États-Unis qui travaillaient souvent dans des familles blanches dont elles ne faisaient pas réellement partie qu'Addelson en est venu à démontrer les avantages du statut d'« outsider within ». C'est avec une telle perspective sur les individus étudiés que se développe une forme d'objectivité dans le paradoxe « of a peculiar composition of nearness and remoteness, concern and indifference » (Simmel, 1928 cité dans Collins, 1991 : 36). En d'autres mots, ma réalité si différente des jeunes de la rue combinée à mon observation participante prolongée dans leur quotidien m'a permis d'être à la fois proche et éloigné de mes participants. L'objectivité et la distanciation émotionnelle ont ainsi été plus faciles à atteindre. Ce statut particulier facilite également la confiance qui vient plus facilement face à un étranger qu'à un membre du groupe (Collins, 1991). Finalement, en créant ce statut d'« outsider within » à travers mon observation participante du Gîte-Ami, je peux plus facilement remarquer certaines tendances que les individus à l'intérieur du monde de l'itinérance ne discerneraient pas tout simplement par une trop grande proximité du sujet (Collins, 1991).

En résumé, sans l'observation participante, il aurait été très difficile de rassembler des participants prêts à mener à bien une entrevue. Une fois les données rassemblées, leur analyse aurait été complexifiée par l'absence de contextualisation. Je n'aurais finalement pas eu cette perspective unique qu'est celle de l'étranger dans un monde qui ne lui ressemble pas. C'est ce statut particulier qui teinte l'ensemble de ma thèse.

Données secondaires

La troisième et dernière méthode de collecte de données consistait à recourir à une série de données secondaires déjà emmagasinées. En 2009, mon superviseur de thèse, Brian Ray et Mike Bulthuis ont organisé une série de groupes de discussions avec des jeunes de la rue anglophones d'Ottawa. Ce travail s'inscrivait dans le cadre de l'écriture d'un livre paru en 2014 intitulé *La frontière au quotidien, expérience des minorités à Ottawa-Gatineau* (Gilbert *et al.*, 2014). C'est l'existence de telles données et l'aval donné par mon superviseur qui m'ont inspiré le sujet de cette thèse. La question de recherche s'est donc édifiée dans l'optique d'incorporer ces données.

Mon processus de collecte de données auprès des jeunes francophones de Gatineau a été réfléchi à tous les niveaux de manière à assurer sa compatibilité et sa complémentarité par rapport aux données de 2009. Premièrement, l'objectif et la perspective face au sujet sont les mêmes dans les deux travaux. Dans les deux cas, une perspective qualitative axée sur le quotidien des jeunes et leur perspective individuelle face à leur réalité vient complexifier l'approche à préconiser. En effet, plusieurs méthodes peuvent être employées afin d'obtenir l'information nécessaire à ce genre de recherche. Chaque méthode a ses forces et ses faiblesses. Dans le cas de la recherche menée en 2009, l'utilisation de groupes de discussions a permis des interactions dynamiques dans lesquelles les participants se relançaient mutuellement pour faire avancer le discours. D'un autre côté, les expériences individuelles de chacun n'étaient pas explorées en profondeur. Au contraire, avec mes entrevues individuelles, la discussion peut approfondir des sujets très personnels mais ne possède pas tous le dynamisme des groupes de discussion. En choisissant une méthode différente, je viens ainsi compléter les données et aller chercher les forces de chaque approche. Deuxièmement, le même guide d'entrevue a été utilisé dans les deux travaux. Les questions posées étaient les mêmes et les intervieweurs dirigeaient toutes les discussions dans la même direction. Pour toutes ces raisons, je peux affirmer que les données secondaires collectées auprès des jeunes de la rue d'Ottawa sont tout à fait comparable aux miennes.

Malgré cela, il est tout de même nécessaire de souligner certaines différences existant entre les deux ensembles de données. Inclure des données compilées à une autre

période, par un autre chercheur et selon différentes méthodes soulève nécessairement des questions d'ordre méthodologique.

En ce qui a trait aux périodes différentes de collecte de données, je ferai remarquer qu'entre 2009 et 2015, les habitudes de vie et les implications de la frontière ont très peu évolué. Les objectifs gouvernementaux restent semblables et les institutions n'ont pas changé (Gouvernement du Québec, 2014). Il est donc peu probable que cela ait une incidence profonde sur l'interprétation que font les jeunes de la rue de la zone frontalière qu'est Ottawa-Gatineau.

Parce que l'entrevue semi-dirigée et le groupe de discussion sont des méthodes impliquant le chercheur dans la production de connaissances, il est évident que mon absence des rencontres avec les jeunes d'Ottawa rend problématique la comparaison entre les deux ensembles de données. Même si mon superviseur a pu influencer l'évolution des rencontres en fonction des intérêts des participants ou des sujets qui les touchaient plus, il reste qu'au final, nous avons tous les deux travaillé avec le même guide d'entrevue. Si quelques questions ont légèrement changé, tous les thèmes principaux ont été conservés. Même si le facteur humain influence définitivement les résultats obtenus, ceux-ci ne sont pas pour autant incomparables, car ils abordent en détail les mêmes sujets.

Finalement, le dernier élément pouvant remettre en question la comparabilité des données récoltées en 2009 et en 2015 concerne les différentes méthodes employées. Alors que j'ai préféré utiliser des entrevues individuelles permettant un approfondissement du vécu personnel et intime des jeunes de la rue, ce sont des groupes de discussion qui ont été préconisés en 2009. La décision de ne pas employer la même méthode provient avant tout des facteurs mentionnés dans la section concernant les entrevues semi-dirigées (quelques individus étudiés en profondeur, flexibilité de la discussion, plus confortable de se livrer dans l'intimité). À cela, je peux rajouter le facteur organisationnel, car il m'aurait été difficile de créer des groupes de rencontres même après la longue période d'observation participante. De plus, aucune salle suffisamment grande n'est disponible au Gîte-Ami et une méfiance peut s'installer entre certains jeunes qui se connaissent moins. J'aurai rencontré plusieurs jeunes aux parcours de vie diamétralement opposée et qui n'auraient jamais été capables de fonctionner en groupe de discussion. Malgré cette décision de ne

pas reproduire la même méthode de collecte de données qu'en 2009, je crois tout de même que les données restent comparables. Bien entendu, mes entrevues entrent dans plus de détails à plusieurs niveaux, mais tout en gardant en tête que les discussions de groupes peuvent influencer les commentaires des jeunes, il n'en reste pas moins que plusieurs commentaires sont semblables. Je dois finalement souligner que, même si une part de la recherche met l'accent sur la comparaison entre la réalité des jeunes itinérants vivant à Ottawa et à Gatineau, une plus grande importance est accordée à l'analyse des entrevues individuelles que j'ai menée avec les jeunes francophones du Québec.

Approcher les jeunes de la rue

Une recherche qualitative intensive, encore plus dans une approche axée sur les individus, implique nécessairement la perte de la distance entre intervieweur et interviewé et la perte de l'objectivité scientifique propre aux recherches quantitatives et extensives. Nous entrons ici dans ce que l'on nomme une logique de coproduction de sens, car, lors des rencontres avec les participants, je me devais de diriger une discussion personnalisée pour chaque individu et d'ainsi participer à la création des informations à analyser (Giroux et Tremblay, 2009). Anne Buttimer affirmait à ce propos :

Personal values can never be systematically erased from the framing, conduct and write-up of research. [...] Such an erasure should never be attempted anyway, being unnecessarily restrictive because it denies many of the well-springs of genuine human concern and creativity (Buttimer, 1974 cité dans Cloke *et al.* 2004 : 25).

Ainsi, la subjectivité de l'approche méthodologique est reconnue et considérée comme insurmontable. Pour tout de même en arriver à une recherche valable, je m'en remettrai au critère de confirmabilité. Guba (1985) le décrit comme une démonstration de la bonne volonté du chercheur qui fait tout son possible pour limiter l'intrusion de jugements de valeur dans sa recherche. C'est à travers une conscience profonde des positionnalités affectant ma relation avec les jeunes de la rue que j'en arriverai à passer outre cette subjectivité.

Par positionnalité, j'entends mon « own background, attributes and values, as bound up with their own personal geographies » qui me définissent et influencent la relation que j'ai entretenue avec les jeunes de la rue en relation avec leur propre positionnalités (Cloke *et al.*, 2004 : 30). L'entrevue semi-dirigée implique nécessairement

que le chercheur et le participant s'influencent mutuellement afin de faire évoluer le discours qui deviendra le fondement des résultats à analyser. De même, l'interprétation des entrevues lors de l'écriture du travail est également influencée par ma positionnalité. S'il est considéré impossible de se défaire de ce bagage qui affecte, qu'on le veuille ou non, la façon dont le chercheur voit son objet, un moyen de contourner les biais qui en découlent est de reconnaître, d'annoncer et de souligner quels aspects de ma positionnalité affectent le plus directement ma relation avec les jeunes de la rue.

C'est avant tout mon statut d'étudiant au deuxième cycle qui me différencie profondément de ces jeunes. Souvent peu éduqués ou en train de terminer leurs études secondaires, les études universitaires restent abstraites pour plusieurs et impossibles à atteindre aux yeux des autres. Influençant mon vocabulaire et ma manière d'appréhender leur réalité difficile, mon niveau d'étude aurait facilement pu devenir une barrière à leur rencontre si je n'avais pas adapté mon comportement. En effet, la solution trouvée pour pallier cette différence importante a été, autant que faire se peut, de modifier mon langage pour l'adapter au leur (car il n'en reste pas moins que la distance n'a pas été abolie pour autant).

Suivant la même logique, ma situation socio-économique définitivement plus enviable que la leur est une divergence profonde de positionnalité dont j'ai rapidement dû tenir compte. J'évitais ainsi de parler de mon emploi et de mes revenus afin de ne pas rendre mal à l'aise mes participants. Malgré cela, les vêtements que je portais et mon apparence générale me trahissaient en soulignant l'écart de revenu qui nous séparait. Lors des entrevues, certains jeunes m'ont fait part de leur malaise à cet égard. Probablement qu'il m'aurait été plus facile d'attirer des participants si la différence n'avait pas été aussi évidente.

Troisièmement, le fait que je suis étudiant à l'Université d'Ottawa et non à l'Université du Québec en Outaouais a fréquemment été un frein aux relations entretenues avec les jeunes de la rue. Certains d'entre eux m'ont avoué entretenir une grande animosité envers la population d'Ottawa. En remarquant que j'étudiais dans cette ville, ils ont hésité à critiquer Ottawa de peur de m'offusquer. L'endroit où j'étudie est venu me positionner

dans la réalité des relations frontalières entre Ottawa et Gatineau et a donc influencé les propos des jeunes de la rue.

En contrepartie, mon âge a définitivement facilité le rapprochement avec les jeunes de la rue. Le fait d'être aussi jeune qu'eux et qu'ultimement, je sois à peu près dans la même période de vie a facilité les rapprochements et multiplié les confidences. C'est probablement cette positionnalité qui m'a permis d'accomplir aussi facilement ma collecte de données.

Au final, ce sont en fait ces différences profondes entre ma réalité et celle des jeunes de la rue qui me permettent d'acquérir le statut d'« outsider within ». Cette perspective par rapport à la vie des jeunes de la rue me confère des avantages significatifs. Même si certaines de mes positionnalités m'éloignent des jeunes de la rue, J'ai tout de même réussi à créer un lien de confiance avec eux.

Analyse des données et codage

Une fois toutes les données rassemblées, j'ai employé le programme de gestion des données qualitatives *Dedoose* afin de transcrire et de coder les entrevues des jeunes itinérants. L'énorme quantité de mots nécessaires afin de coucher sur papier les propos exactes de chaque participant provoque une incroyable cacophonie de données et nécessite donc « a lot of preliminary work on the chaos of [my] data as the first stage of moving to the interpretative part of [my] research » (Cloke *et al.*, 2004 : 216). C'est ici qu'entre en jeu le codage qui implique de catégoriser les propos tenus lors des entrevues en fonction de différents thèmes ou catégories.

La particularité de l'arbre de code que j'ai élaboré (voir l'annexe 2) provient de l'absence de hiérarchie entre les différents codes. J'ai plutôt décidé d'exploiter les fonctionnalités de *Dedoose* permettant d'attribuer plus d'un code à un seul commentaire. Ainsi, j'ai élaboré des codes généraux qui ne font que contextualiser la phrase à coder. Ceux-ci rassemblent par exemple « Gatineau », « Ottawa », « la frontière », etc. Ces codes généraux sont utilisés dans tous les blocs de textes, informent avant tout sur le sujet général de celui-ci et ont été établis avant même d'avoir complété les entrevues car ce sont les sujets

généraux qu'il était primordial d'aborder. Ils sont ensuite combinés à une série de codes spécifiques qui permettent d'élaborer en détail le sujet de la phrase. Ces codes plus précis ont quant à eux été développés par itération, au fur et à mesure que les sujets spécifiques déterminés au fil des conversations avec les participants se révélaient à moi. Selon Silverman (1991: 293) « 'coding' is not the [sole] preserve of research scientists. In some sense, researchers, like all of us, 'code' what they hear and see in the world around them [all the time]... The ethnomethodological response is to make this everyday 'coding' the object of inquiry. » Le processus de codage dans lequel je me suis engagé procède simplement par la formalisation et la structuration formelle de mes interprétations en un système de codage précis.

En multipliant le nombre de codes, je peux ainsi en venir à catégoriser avec grande précision toutes les sections d'entrevues en fonction de critères que j'ai jugés comme étant centraux dans mon interprétation des propos des participants. La plupart des portions de textes avec le même sujet combinaient au moins quatre différents codes. Pour retrouver les commentaires concernant un sujet précis, *Dedoose* offre un outil de recherche dans lequel on peut spécifier plus d'un code à trouver. Si je fais par exemple une requête avec les codes « Gatineau » et « Qualité des logements », j'obtiens tous les commentaires des jeunes de la rue à propos de la qualité des logements de Gatineau.

Une seconde fonctionnalité de *Dedoose* a été employée afin d'ajouter certaines informations factuelles. Par de simples questions en début d'entrevue, j'ai déterminé l'âge des répondants, leur niveau de bilinguisme, leur lieu de vie présente et leur sexe. La plupart de ces critères étaient nécessaires à savoir si le participant pouvait se joindre ou non à ma recherche. L'outil « Descriptors » de *Dedoose* permet de rajouter ce genre de qualificatifs pour chaque participant. L'ajout de cette information permet par exemple de découvrir l'influence du bilinguisme dans la relation qu'entretiennent les jeunes de la rue avec la frontière provinciale. Il est par contre à noter que ces composantes factuelles n'ont pas été comptabilisées auprès des jeunes itinérants d'Ottawa rencontrés en 2009.

Résumé

Les entrevues semi-dirigées combinées à une observation participante s'échelonnant sur six mois m'auront permis de rassembler plus de douze entrevues. Grâce à ces données, je pourrai approfondir l'influence d'une géographie complexe caractérisée par une division politique, institutionnelle, identitaire et linguistique sur le quotidien des jeunes de la rue d'Ottawa et de Gatineau. Bien entendu, certaines améliorations, notamment en ce qui a trait aux techniques d'échantillonnage, auraient pu être faites. Le fait d'avoir été obligé de compléter certaines de mes entrevues ailleurs qu'au Gîte-Ami où j'étais bien connu en tant que bénévole a pu affecter l'homogénéité des données. Les jeunes du Belvédère avaient rarement le même vécu difficile que les jeunes itinérants ayant recours au Gîte-Ami. En considérant l'approche méthodologique axée sur les individus que j'ai préconisée, j'ai par contre confiance de pouvoir tout de même démontrer certaines tendances quant à l'influence de la frontière dans le quotidien des jeunes de la rue.

Il est à noter que la comparaison entre les données de deux recherches orchestrées par deux chercheurs différents (moi et mon superviseur de thèse) à des périodes différentes (2015 et 2009) peut par ailleurs venir limiter mes possibilités de comparer la perspective ontarienne et québécoise. Pourtant, comme je l'ai démontré, s'il est vrai que certaines limites sont à considérer, un certain niveau de comparaison est tout de même envisageable.

Chapitre 4

Quand l'itinérance devient la solution, contextualisation des parcours de vie

Comment un jeune adulte se retrouve-t-il à vivre dans la rue? Plusieurs affirmeront que cette malheureuse situation n'est que le résultat de ses besoins d'aventure et de ses mauvaises décisions (Parazelli, 2002). D'autres parleront d'incapacité à gérer l'autorité parentale, de l'introduction de mauvaises influences dans le cercle social du jeune ou de l'instinct adolescent de défier les interdits et de briser les limites.

Ces réponses faciles et populaires sont autant de manières de faire de la victime, le prophète de son propre malheur. Elles ont également l'avantage de complètement disculper l'observateur mal à l'aise face à l'itinérance. N'est-il pas inconcevable que malgré l'ensemble des filets sociaux et des mécanismes mis en place pour soutenir les jeunes les moins fortunés, certains passent tout de même entre les mailles du système pour se retrouver à la rue? Ces jeunes de la rue sont autant de preuves de l'imperfection des institutions supposées soutenir efficacement chaque membre d'une société. Ces ratés sont difficiles à accepter, car ils donnent mauvaise conscience à une société ayant entre autres pour but d'assurer le développement de la prochaine génération (Klodawsky, Aubry et Farrell, 2006 ; Karabanow, 2004).

Tout au long de cette première section empirique de la recherche, j'aurai recours aux expériences personnelles des jeunes itinérants que j'ai interviewés afin de démentir les préjugés et les présomptions affublés à ces individus vulnérables. Par la même occasion, je démontrerai l'existence de certains recoupements entre les histoires individuelles ayant mené mes participants à leur situation présente. De tous les jeunes interviewés, 11 ont explicitement mentionné les raisons pour lesquelles ils croyaient s'être retrouvés dans la rue. Bien loin de l'image populaire du jeune qui se dirige délibérément vers la rue, ces jeunes ont discuté de leur situation unique. Malgré une forte différenciation des parcours de vie, les participants ont tout de même fait ressortir certains facteurs communs expliquant leurs situations.

Différents facteurs sont prioritairement mis en cause par les spécialistes. Pour Van Der Ploeg et Scholte (1997) ainsi que Wolch, Dear et Akita (1988), une logique de vulnérabilisation progressive est appliquée. Si aucun facteur tel que l'attitude du jeune, la pauvreté de la famille, le laisser aller des parents ou les problèmes de dépendance n'ont un lien de cause à effet avec l'itinérance, une combinaison de ces éléments vient fragiliser l'adolescent. Les difficultés s'accumulent pour rendre plus susceptible le fait de devenir itinérant. Selon cette logique, certains facteurs ont tout de même plus d'influence que d'autres. Ainsi, l'aspect économique est fortement mis de l'avant par Wolch, Dear et Akita (1988).

Bien au contraire, Robinson (2005), Parazelli (2002), Karabanow (2004) et plusieurs autres considèrent que les jeunes qui se retrouvent à la rue sont fondamentalement des victimes des situations parentales difficiles qui chamboulent leurs vies à plusieurs degrés : « traumatic home experience is the first reason leading to youth homelessness » (Robinson, 2005 : 48). Ainsi, l'incapacité des parents à gérer une famille serait à l'origine des problèmes de comportement, des abus de drogues, de la délinquance et, ultimement de tous ces autres facteurs généralement associés à l'entrée des jeunes dans le monde de la rue.

Carl (16 ans) a su décrire simplement ce que plusieurs jeunes ressentent, mais n'exprimaient pas aussi facilement :

Maxime : À Vallée Jeunesse, ça fait combien de temps que t'es ici?

Carl : Ça fait comme 6 mois, 7 mois genre...

Maxime : Comment tu trouves ça ici?

Carl : Ben je trippes pas vraiment là. C'est pas la meilleure place. Je pense que tout le monde doit te l'avoir dit là. Comme on vient pas icitte par choix. C'est parce qu'on est dans la marde pis c'est ça ou la rue.

Les jeunes interviewés n'ont pas tous fait l'expérience de l'itinérance pure et dure. Leur précarité résidentielle est évidente, mais la plupart d'entre eux ont tout fait en leur pouvoir afin d'éviter de vivre dans la rue. Ils ont sacrifié beaucoup de libertés et d'indépendance pour vivre dans une institution et ainsi avoir un toit sur la tête. Pourtant, la vie dans les refuges en est une de survie au quotidien et de combat pour obtenir ce dont on a besoin.

S'ils ne sont pas strictement parlant des itinérants, leur instabilité et leur quotidien difficile sont tout à fait typiques de la vie de rue. C'est en considérant ces facteurs que je désigne tous les participants aux entrevues comme des jeunes de la rue, quoi qu'il me faille reconnaître que leur expérience n'est pas représentative de l'ensemble de celles vécues par les jeunes de la rue. Le vécu de mes participants révèle les étapes pouvant mener vers de telles situations. Leur analyse peut donc nous aider à mieux comprendre comment des adolescents deviennent itinérants.

À la question concernant ses lieux de vie passés, Carl m'a décrit la relation complexe qu'il entretient avec ses parents :

Carl : Ben ma mère elle me battait pis mon père hum... yé comme manipulateur pis il a juste profité de nous. Ma mère, elle a des problèmes de gambling. Un boutte genre, je la voyais quasiment plus. Elle a flobbé toute le cash de la famille.

Maxime : Pis la DPJ [Direction de protection de la jeunesse]est jamais rentrée là-dedans?

Carl : Non, mais c'est pas si bon que ça. Ma mère est manipulatrice en esti pis comme elle les manipulait en esti le monde de la DPJ.

Alors qu'il est généralement admis que les parents devraient être un support et une source de réconfort pour leurs enfants, la relation qu'entretient Carl avec sa mère est la preuve qu'ils peuvent tout à la fois être un frein à leur développement. Malgré cette relation plus que malsaine avec ses parents, Carl envisage tout de même de retourner vivre avec eux d'ici peu. Sans être le seul à vouloir quitter Vallée Jeunesse, Carl est l'un des rares à avoir une alternative. La plupart des autres participants mentionnaient ne pas avoir de soutien à l'extérieur du refuge. Ne voulant pas se retrouver à la rue, la plupart ne voyaient donc pas d'autres options que de rester là où ils étaient.

De la même manière, la situation de Jean, (18 ans) en dit long sur le rôle d'une relation parentale malsaine dans le chemin menant vers la précarité résidentielle. Dans son cas, Jean vit maintenant au Belvédère depuis plus de 11 mois. C'est avec l'aide de la mère de son meilleur ami qu'il a été mis au courant des services offerts par Vallée Jeunesse :

Jean : Elle (sa mère) m'a mis à la porte la veille de Noël pendant que moi, j'étais en train de fêter avec des amis. (...) Bon premièrement ma mère est complètement folle. J'étais en secondaire 3 pis elle m'a forcé de lâcher l'école parce qu'elle voulait que j'aie une job. J'avais 17 ans à ce moment. Ouin elle a fait ça! J'étais comme : non, je veux pas arrêter! Pis elle était comme : Ben inscrit toi donc aux adultes à la place. Chu comme : non, je veux continuer à l'école ordinaire. J'ai continué de

refuser pendant un certain temps. La mère d'un de mes amis a essayé de m'aider pendant un moment. Quand je vivais chez elle, elle m'a dit d'appeler ma mère pour lui dire où j'étais. Une fois que je l'ai appelée, ma mère m'a dit : reviens à la maison. J'avais pas le choix...

Après cet incident qui a laissé de profondes blessures émotives, Jean n'a plus vraiment parlé avec sa mère :

Maxime : Pis ta mère est-elle encore dans le coin?

Jean : De ce que je sais, je pense que oui, elle est dans le coin. La dernière fois que j'ai entendu parler d'elle, elle était dans le coin de Mutchmore¹. Mais je sais pu vraiment où elle reste. J'ai pu de contacts avec elle depuis décembre.

Comme Carl et la plupart des autres jeunes interviewés, Jean a un réseau de soutien plus que limité. C'est uniquement l'aide d'un quasi-inconnu qui lui aura permis d'éviter de se retrouver à la rue :

Jean : La seule personne à qui je faisais encore confiance, c'est la tante d'un de mes amis qui m'a gardé chez eux toute le mois de janvier. Je restais avec elle à Aylmer. (...) Elle pouvait pas me garder parce qu'elle travaille pour le gouvernement pis il fallait qu'elle aille à Vancouver. (...) Ouin faque là, en urgence, j'ai essayé de trouver une place pour vivre. Elle m'a aidé à trouver.

En discutant des réseaux d'amitiés des itinérants de Skid Row à Los Angeles, Rowe et Wolch (1990) expliquent comment les liens sociaux créés par les itinérants diffèrent fondamentalement de ceux du reste de la population. La profonde instabilité spatio-temporelle de leurs activités quotidiennes éloigne radicalement les jeunes de la rue du reste de la population. Même pour les jeunes vivants dans des espaces relativement stables comme Vallée Jeunesse, la réalité quotidienne est si différente de celle du reste de la population qu'il leur devient difficile de créer des liens. En perdant leurs relations hors du monde de la rue, et particulièrement avec leurs familles, les jeunes interviewés ont de la difficulté à trouver le soutien nécessaire pour éviter de se retrouver à la rue ou d'en sortir :

Maxime : (...) Souvent, on a tendance à s'identifier à des groupes en particulier. (...) As-tu des groupes auxquels tu te relies comme ça?

¹Le quartier Mutchmore de Gatineau est situé au nord du centre-ville du Vieux-Hull et au sud du quartier Mont-Bleu. Principalement résidentiel, ce secteur est rarement associé à la délinquance ou à l'itinérance.

Marc : Bof... chu avec le groupe des marginaux pas mal. Chu toujours plus attiré par les jeunes marginaux.

Maxime : Pi, est-ce que tu trouves que ce groupe-là est assez cohésif dans le coin de Hull?

Marc : Oui pas mal. Les marginaux de Hull sont pas mal liés... ils se connaissent surtout à travers le boisé. Mais à part de ça, ils se tiennent pas à ben des places... Pas mal juste le Gîte Ami. C'est peut-être une critique on pourrait dire. Il faut que je fasse d'autres rencontres, d'autres personnes. Je trouve que ça nuit à la réalisation de mes autres projets.

Pour d'autres jeunes comme Mike (18 ans), Jonathan (18 ans) et Tom (22 ans), l'éloignement des parents et les autres facteurs menant vers l'itinérance se sont multipliés à un plus jeune âge :

Mike : Ben, c'est super rare que je les vois (ses parents). À partir de l'âge de 7 ans, c'est zéro fuck all. J'ai repris contact avec eux à l'âge de 17 ans, justement parce que j'avais le droit. Pis justement, j'ai commencé à les appeler une fois par semaine. Mais ça arrivait que je manque mon appel parce que tsé, c'est un dimanche. Pis c'était les jours où ma famille d'accueil rendait visite à leur parenté.

Maxime : T'oubliais de les appeler.

Mike : Ouin. Pis la semaine d'après, je m'excusais, mais ça avait pas l'air de la déranger plus qu'il faut. Pis c'est arrivé de plus en plus souvent que je l'oubliais.

Plusieurs des jeunes interviewés ont été élevés dans des familles d'accueil. Les subventions gouvernementales allouées à la famille se terminant lorsque l'enfant atteint ses 18 ans, plusieurs d'entre eux se sont retrouvés sans aide et sans repères à leur majorité. Cet abrupt changement diffère profondément de la réalité vécue par la moyenne des jeunes adultes. Avec la désindustrialisation et la montée des emplois spécialisés dans le domaine des services, les jeunes étudient plus longtemps et repoussent le moment de leur indépendance économique. Le soutien des parents devient ainsi indispensable (Wolch, Dear et Akita, 1988). En ce sens, les jeunes interviewés ont droit à moins de mécanismes de soutien permettant aux autres de s'adapter progressivement à leur indépendance. Ils n'ont pas droit à cette aide familiale sans condition qui peut être salvatrice dans les moments les plus difficiles. Ainsi dépourvu de coussins de suretés, le moindre dérapage a des effets négatifs décuplés (Parazelli, 2002).

Souvent porteurs des mêmes préjugés dont sont victimes certaines minorités sexuelles, ethniques ou économiques, les parents peuvent ainsi confronter leurs enfants qui sortent de la norme. En ce sens, plusieurs des participants relataient le refus de leurs parents d'accepter leurs différences ce qui menait à des dysfonctions, des confrontations et même à de la violence. Suivant la logique de Karabanow (2004), la réaction des parents d'Ève (22 ans) à ses croyances pourrait expliquer comment elle s'est retrouvée au Gîte Ami :

Ève : Je crois tout simplement en Jésus, c'est tout. C'est simple comme ça.

Maxime : Pis normalement, les gens te respectent là-dedans?

Ève : Ben avec mes parents c'était difficile. C'est comme quand je suis devenue végétarienne. Mon père était vraiment pas content là. Des fois on a eu des petits hic parce que mes parents sont vraiment pas croyants. Ils croient pas, ils m'ont jamais parlé de ça. Ils sont juste athées. Moi aussi au début. Ça fait pas longtemps que je crois en Dieu.

La situation d'André (20 ans) qui a entamé des procédures de changement de sexe est semblable à celle d'Ève :

Maxime : Tes parents sont-ils au courant?

André : Oui oui, ils sont au courant.

Maxime : Comment ils ont réagi?

André : Ha ben... ça paraît qu'ils aiment pas ça. Ils sont vraiment comiques. Eux, ils posent des questions pis ils pensent qu'ils sont subtils. Ils font des commentaires aussi comme : Tu devrais te faire évaluer par un troisième spécialiste, juste au cas. Ben là là! Ça pas de bon sens! Surtout que le deuxième va déjà prendre deux ans!

Bien que dans le cas d'André, ce n'est probablement pas la réaction de ses parents à son identité sexuelle qui est à l'origine de son instabilité résidentielle, elle vient tout de même fragiliser sa situation en l'éloignant de son réseau plus que limité. Ainsi, une opposition forte de croyances ou de valeurs peut séparer les parents et leur enfant de manière à ce qu'ils se rejettent mutuellement.

L'histoire de Jonathan résume bien comment une relation parentale sans amour ou carrément abusive peut facilement mener vers l'itinérance. Il décrit comment il est devenu itinérant à un très jeune âge après une fugue :

Jonathan : Ben mon père il avait pas d'argent à cause de la séparation avec ma mère pis ma mère ben... a m'aime pas faque... faque shu pas allé en famille d'accueil. Ça a marché pendant 3 mois, je me suis débrouillé, mais à un moment donné... mais à moment donné c'est qu'il y a personne qui... qui... (...) J'ai survécu pendant trois mois tout seul. J'allais dormir chez ma blonde. J'ai dormi pendant 3 mois genre dehors legit. Hum...

Maxime : T'allais dormir où?

Jonathan : Dans les parcs n'importe où. Pendant ce temps-là, le jour j'allais chiller avec mes boys. Pis il y avait personne qui le savait. Pis quand chu rentré en famille d'accueil, je l'ai dit à mon best bro genre. Comme tsé a un moment donné pi yer comme : Toé mon esti, ça fait comme 5 ans que je te dit de venir vivre chez nous!

Maxime : Pourquoi t'en as pas profité pour aller vivre chez eux?

Jonathan : J'aime pas ça moi profiter des autres. T'as pas de dettes envers les autres pis c'est plus simple comme ça.

Cette situation est une bonne démonstration de l'effet repoussoir que peuvent ressentir les jeunes face à leur famille. En effet, la rue semble être un espace sécuritaire, rassurant et empathique pour un jeune vivant de la violence, de l'indifférence et des abus dans sa famille (Karabanow, 2004).

Jusqu'à présent, on remarque bien comment mes entrevues corroborent les affirmations de Parazzelli (2002) quant à l'importance des relations parentales conflictuelles dans le processus menant à l'itinérance. Bien que les contextes ne soient pas toujours les mêmes et que la situation ne mène pas toujours directement vers l'itinérance, une relation parentale difficile est le facteur le plus fréquemment mentionné pour expliquer la situation actuelle des participants. Il est toutefois nécessaire de souligner la validité d'une vision plus englobante considérant certains autres facteurs de précarité résidentielle. C'est rarement l'influence d'un seul élément négatif qui pousse un adolescent à percevoir la rue comme un espace rassurant. Une combinaison de facteurs entre souvent en ligne de compte. Ainsi, il est nécessaire de décrire plus en profondeur les besoins d'indépendance des jeunes, leurs fréquentes dépendances aux drogues et alcools et leurs problèmes financiers, car ce sont d'autres aspects souvent mentionnés par les jeunes pour expliquer leur situation.

La dernière citation de Jonathan se terminait en abordant une source de fragilisation qui peut être considérée indépendamment du facteur familial. Peut-être devenu méfiants à

cause de toutes les malchances et les déceptions vécues par ces jeunes, plusieurs des participants mentionnaient qu'ils préféreraient ne pas demander d'aide de ceux qui les entourent pour surmonter leurs problèmes. Jonathan a fréquemment déclaré qu'il voulait à tout prix préserver son indépendance même lorsqu'il avait des problèmes afin de « ne pas avoir de dettes envers les autres ». De la même manière, Ève, qui vivait au Gîte Ami lorsque je l'ai rencontrée, mentionne son refus de demander de l'aide :

Ève : ouin j'ai demandé à des amis. Mon meilleur ami, je suis allé dormir chez lui tsé. Mais chu pas allé longtemps. Peut-être quatre jours chez lui pis chu revenu. Chu allé chez un autre ami une nuit. Chez mon meilleur ami, je dors avec lui. Tsé, on est ben amis là.

Maxime : Pis pourquoi tu pouvais pas dormir chez lui ce soir?

Ève : Je voulais pouvoir manger pis j'aime pas achaler les autres tsé? Ici j'ai une douche, le lit pis la bouffe. Moi je veux pas achaler les gens. Je demande pas d'argent à mes parents. Je veux pas demander de cash, j'ai pas besoin.

Non seulement ces jeunes ont-ils peu de gens à qui demander de l'aide, mais en plus, ils ont développé une forme de méfiance qui les empêche de trouver le soutien dont ils ont besoin. Bien que ce facteur de fragilisation menant parfois vers la rue s'est fréquemment développé à travers des relations parentales difficiles, ce lien n'est pas systématique. En parlant de ses priorités, Francis (19 ans) m'a expliqué la provenance de son refus de demander de l'aide :

Francis : Mais tsé les amis, ils sont pas toujours là pour toi. Il faut pas toujours faire confiance aux amis. Mettons que t'es dans la shit genre. T'as un moment très dur, je penserais pas que je compterais sur des amis pour m'en sortir. Souvent les amis, ils vont te trahir. C'est parce que ça m'est déjà arrivé.

Dans son cas ainsi que dans celui de Jenny (18 ans), il a explicitement été question des origines de leur besoin d'indépendance même dans les moments les plus difficiles. Dans les deux cas, ce sont des relations amoureuses et amicales difficiles qui semblent être la cause de leur méfiance envers autrui. Il semblerait donc que ce ne sont pas tous les jeunes qui associent directement leur itinérance à leurs parents.

Suivant cette logique, lorsque je leur demandais comment ils s'étaient retrouvés dans un refuge, plusieurs jeunes ont mentionné des facteurs autres que leurs relations avec leur famille. C'est notamment le cas de Karim (21 ans) qui discutait du cycle de la

dépendance à l'amphétamine qui l'avait emmené à vivre dans la rue et qui le maintenait dans sa situation :

Karim : J'alterne entre le Gîte, pis la job pis la tente genre. Je me trouve une job, je me trouve une place. Boum j'ai une paye. Première paye, je me retrouve au Gîte comme un couple de jours après. Première paye, je fais mon trip. Après, le loyer, j'ai pu d'argent pour le payer. Chu trop gelé pour faire mes chiffres. Dès que j'ai ma première paye, les absences s'accroissent. Pis après, je me retrouve icitte.

Tom et plusieurs autres jeunes associaient aussi leur dépendance aux drogues à leurs problèmes récurrents d'itinérance :

Tom : Mais au moins, j'ai fini par me faire une blonde icitte à Hull. J'ai été vivre avec elle pendant 2 ans. J'avais une job. Je travaillais au BMR. J'étais commis du saisonnier. J'ai eu la job pendant un an. Mais à un moment donné, j'ai perdu ma job. Ils disaient que la dope nuisait trop à ma job. J'avais l'air trop fatigué pis à la fin, j'avais de la misère à sourire.

Bien que ces extraits puissent être compris comme des signes de l'applicabilité de la perspective de Van Der Ploeg (1997) et de ses semblables (vulnérabilisation progressive via de mauvaises décisions individuelles, des difficultés économiques et des problèmes de dépendance), ils restent relativement peu nombreux. Il ne faut également pas perdre de vue que la description que les participants font de leur propre réalité est teintée des messages populaires dont ils sont victimes. Ainsi, plutôt que de percevoir la cause profonde de leurs malheurs, certains d'entre eux ont tendance à s'accuser eux-mêmes d'être la cause de leur situation. Dans le même ordre d'idées, bien que les entrevues individuelles soient bien plus propices à développer des sujets sensibles comme la relation parentale, certains jeunes avaient des blessures trop profondes, trop récentes ou étaient tout simplement trop gênés pour en parler. Ils peuvent ainsi avoir mis une grande emphase sur des facteurs qui sont en fait secondaires pour expliquer leur itinérance.

Au final, la réalité décrite dans mes entrevues s'applique très bien à la perspective de Karabanow (2004) lorsqu'il décrit les facteurs généraux menant fréquemment vers l'itinérance identifiés par les jeunes qu'il a lui-même interviewés. Premièrement, il précise, tout comme le font les jeunes rencontrés, que les relations familiales abusives sont la norme dans ce milieu. Bien qu'ils ne le mentionnent pas systématiquement, tout porte à croire que c'est la relation parentale difficile qui initie l'ensemble des autres facteurs menant vers

l'itinérance. Deuxièmement, comme en parlent Ève et André, le manque d'acceptation des croyances et des orientations sexuelles des jeunes peuvent les inciter à quitter le foyer familial. Troisièmement, les enfants peuvent être rejetés par leurs parents à cause de dysfonctions ou d'une logique de « tough love ». Ce qu'ont vécu Jean et Carl pourrait très bien s'appliquer à ce point. Karabanow (2004) décrit ensuite comment les abus de drogue et d'alcool ainsi que les comportements problématiques peuvent mener vers la rue. Il faut spécifier que ces dépendances étaient fréquemment contextualisées dans un environnement où la famille et les amis étaient eux-mêmes des consommateurs :

Maxime : Ton père est-il dans la région?

Simon : Non.... yé dans le coin, mais je connais pas son adresse. Je sais pas c'est quoi sa maison, mais je vois son char.

Maxime : Pis tu le vois pas?

Simon : Ben non... yé pris dans la drogue. Mais ma mère est ben correcte.

Si Tom n'associait pas ses problèmes de consommation de drogue à sa famille, il est évident que le contexte dans lequel il a été élevé l'a influencé :

Tom : Mon père.... mon père, je pourrais lui parler, mais, tsé... (silence) Mon père c'est un alcoolique... mais tsé, c'est un bon gars. J'allais le voir. Mais tout ce qu'il faisait quand j'allais le voir c'est parler pis boire. Il parlait, mais il était tout le temps saoul. La seule personne que je parle encore, c'est mon oncle. Il est alcoolique aussi. Il fume du pote. Des fois, il fait des pilules pis de la poudre, juste la fin de semaine quand il travaille pas. Mais, il est super correct avec moi. Lui, il m'a déjà aidé dans le passé. Il m'a hébergé pendant une semaine quand j'étais dans la marde.

Bien que j'ai été surpris de constater que les problèmes de dépendance n'étaient pas aussi répandus que ce à quoi je m'attendais, lorsqu'ils étaient présents, c'était souvent dans un contexte familial difficile qu'ils s'étaient développés.

Le dernier facteur que les entrevues de Karabanow (2004) et les miennes ont en commun concerne la pauvreté. Cette dimension bien plus structurelle que les précédentes a souvent été mentionnée comme étant la toile de fond des mésaventures des jeunes que j'ai interviewés :

Maxime : Pis tes parents eux autres?

Mike : Ben, c'est super rare que je les vois. À partir de l'âge de 7 ans, c'est zéro fuck all. J'ai repris contact avec eux à l'âge de 17 ans, justement parce que j'avais le droit. (...) Pis j'ai pu aller les voir dans le temps de Noël de mes 17 ans. Ils m'ont aidé à payer un billet de bus. Mais tsé... Ils ont été quand même fins pour m'aider parce qu'ils ont pas beaucoup d'argent.

Plusieurs mentionnent comment les revenus limités dont ils disposent sont une grande source de tracas et d'instabilité pour eux :

Maxime : T'as combien là? C'est 250 de loyer pis tu reçois 600 alors t'as 350 piasses. Qu'est-ce que tu fais avec cet argent-là?

Jean : Ben je m'achète des affaires dont j'ai vraiment de besoin comme hum... du linge, parfum, savon, tsé? Des trucs de base. Mais là, j'en ai besoin pour des trucs d'école. Mais tsé, 300 piasses par mois c'est pas beaucoup faque c'est dure d'en garder pour plus tard. Des fois je dépense pour des petites affaires comme de la bouffe ou ben des nouveaux jeux.

Tout comme Jean, presque tous les jeunes rencontrés recouraient à une aide financière gouvernementale. Ce soutien financier s'élève en moyenne à 7500 dollars par année. Lorsqu'on considère que le revenu médian de la population de Gatineau est de 86 100 dollars, il devient évident que la pauvreté est vécue au quotidien par ces jeunes (Statistique Canada, 2013). C'est entre autres à travers cette aide financière qu'ils développent une forte dépendance à des institutions et des services mis à leur disposition. Considérant ce contexte quasi systématique de pauvreté et de dépendance aux services d'aide financière gouvernementale, la réalité frontalière d'Ottawa-Gatineau devient d'autant plus pertinente. En effet, les institutions venant en aide aux jeunes de la rue (comme l'aide financière) sont divisées entre deux systèmes, un québécois et un ontarien. Ces systèmes fonctionnent en parallèle et complexifient ainsi les possibilités d'accès des jeunes aux services dont ils pourraient profiter des deux côtés de la frontière. J'approfondirai donc les implications structurelles des institutions venant en aide aux jeunes itinérants dans le contexte frontalier d'Ottawa-Gatineau.

La toile de fond de l'ensemble de cette discussion concerne évidemment l'importance d'une relation parentale difficile dans la fragilisation progressive de l'adolescent. Ce facteur n'est pas le seul mentionné lors des entrevues, mais reste toujours une explication indirecte à l'attitude des jeunes, à leur problème de dépendance et à leur situation financière plus que précaire. Malgré l'unicité de leurs parcours individuels, la

relation entretenue avec les parents reste la raison principale pour laquelle ils se sont retrouvés dans une telle précarité résidentielle.

Chapitre 5

La frontière institutionnelle et les jeunes, une mise en contexte

Les jeunes itinérants et la frontière

Avant d'en arriver à l'analyse comme telle, il est essentiel de comprendre les particularités de la vie quotidienne d'un jeune itinérant qui le poussent à entrer en relation bien plus étroite et significative avec la frontière que le reste de la population. Quatre caractéristiques des jeunes de la rue intensifient cette relation : leur pauvreté, leur instabilité résidentielle, leur âge et leur manque d'expérience.

Premièrement, être pauvre, tout comme être itinérant, implique un besoin de soutien financier et résidentiel. Ce sont rarement les parents qui apportent cette aide tant nécessaire. Bien souvent, les jeunes ont recours à des services de support et de lutte à l'itinérance offerts par les différents paliers gouvernementaux et des organismes à but non lucratif (ONG). Ils dépendent donc fortement des institutions qui offrent les services d'hébergement d'urgence, d'aide à l'emploi et particulièrement de l'aide financière gouvernementale (Emploi Québec, 2015). Ces institutions offrant spécifiquement de l'aide aux jeunes de la rue sont fortement modulées en fonction de la présence de la frontière. Cette influence se fait particulièrement ressentir à Ottawa-Gatineau où deux systèmes de soutien sont côte à côte. Ils sont donc constamment comparés et leurs différences sont mal comprises. De plus, même s'il serait logique de pouvoir choisir entre les aspects de chaque système les mieux adaptés à ses besoins particuliers, la frontière devient ainsi une barrière empêchant l'accès aux services proposés dans la province où l'on ne vit pas (Gouvernement du Québec, 2014). Il est par exemple impossible pour un jeune d'Ottawa de dépenser son aide financière gouvernementale en payant un loyer du côté québécois de la frontière. Au contraire, rien n'empêche un travailleur québécois de vivre en Ontario. De même, être pauvre transforme la frontière en un obstacle physique affectant concrètement l'utilisation de l'espace. Effectivement, pour ceux ayant de la difficulté à subvenir à leurs besoins fondamentaux, il n'est pas envisageable de s'offrir une voiture ou même des billets d'autobus. Pourtant, sans ceux-ci, la frontière devient infranchissable, car elle implique de parcourir de grandes distances. Ce sont donc quelques exemples des manières par

lesquelles la pauvreté et l'itinérance chez les jeunes de la rue les rendent bien plus sensibles à l'influence de la frontière que le reste de la population.

Leur jeune âge et le manque d'expérience qu'il implique sont deux autres facteurs importants dans leur relation particulière avec la frontière. Les participants à ces entrevues mentionnaient fréquemment que la présence de deux villes juxtaposées leur offrait l'opportunité d'accéder à des activités généralement préférées par les jeunes tels des bars, des discothèques ou des parcs de planches à roulettes. Leur jeunesse et les intérêts qui y sont associés influencent de manière unique leur perception de leur environnement divisé. D'un autre côté, être jeune signifie nécessairement avoir peu d'expérience de la vie. Ainsi, lorsqu'ils se retrouvent confrontés à des nouveaux défis, celles-ci peuvent sembler insurmontables. Par exemple, un individu voulant déménager de l'autre côté de la frontière tout en accédant à des services semblables à ceux dont il disposait ne peut le faire qu'au prix de nombreuses étapes administratives déroutantes (Emploi Québec, 2015). Un adulte ayant plus d'expérience des institutions complexifiées par la frontière ne serait pas autant limité par celle-ci. C'est donc suivant cette logique qu'il devient particulièrement intéressant d'analyser les implications spécifiques de la frontière dans la réalité quotidienne des jeunes de la rue.

La frontière institutionnelle

Dans ses implications les plus formelles, la frontière existant entre le Québec et l'Ontario a une incidence énorme sur la vie quotidienne des jeunes de la rue. Les deux provinces ont des visions parfois opposées de l'aide à apporter aux jeunes itinérants et ont donc recours à des outils incomparables. Ainsi, à l'échelle urbaine d'Ottawa-Gatineau, les différences entre ces deux perspectives et les institutions qu'elles ont engendrées sont exacerbées par leur proximité. Si la possibilité de choisir entre deux systèmes sans avoir à changer de région peut sembler être une opportunité avantageuse, certaines restrictions spécifiques complexifient les échanges. Des règles souvent pointues sont à respecter pour avoir droit à un soutien institutionnalisé. Il devient quasiment impossible pour les jeunes de connaître leurs obligations par rapport à deux systèmes d'aide à l'itinérance souvent très différents. C'est avant tout sur la base de leur lieu de résidence que se détermine leur

éligibilité au système québécois ou ontarien d'aide financière. Considérant ce facteur excessivement restreignant pour une population aux opportunités de logement plus que limité, je démontrerai que la possibilité de choix entre les deux systèmes d'aide gouvernementale n'est en fait qu'hypothétique. Concrètement, les restrictions sont trop nombreuses pour que les jeunes de la rue voient un avantage à changer de système.

Pourtant, l'aide institutionnelle est un soutien souvent nécessaire à cette population vulnérable. C'est le meilleur tremplin pour éventuellement sortir de la rue et trouver un logement stable. Ainsi, en Ontario, une personne devient légalement responsable d'elle-même à partir de 16 ans. À partir de ce moment, le gouvernement n'est plus obligé d'offrir un soutien systématique et l'adolescent doit trouver son propre logement (NewYouth, 2015). Cela signifie qu'il peut signer un bail à partir de cet âge. Au contraire, au Québec, un enfant retiré de sa famille ou sans parents est sous la responsabilité du gouvernement jusqu'à ses 18 ans excepté s'il procède à un processus complexe d'émancipation (Éducaloi, 2015). Il ne peut être tenu responsable d'un logement avant cet âge. Ainsi, ces deux perspectives concernant la définition d'un enfant devant être aidé provoquent des oppositions fondamentales dans l'offre de services.

Tout au long de cette section, je démontrerai ces différentes oppositions et leurs implications pour les jeunes de la rue d'Ottawa-Gatineau. Il sera tout d'abord question des services d'aide sociale, puis des programmes d'aide au logement, des services de refuges pour les itinérants, des systèmes scolaires, de la police et finalement des systèmes de santé.

Aide financière gouvernementale

S'ils peuvent avoir un bail à partir de 18 ans, les jeunes Québécois de la rue, souvent sans travail, doivent souscrire à une aide financière gouvernementale pour pouvoir le payer. Le gouvernement du Québec oblige les jeunes à remplir certains critères afin d'avoir droit à cette aide. Premièrement, le demandeur doit vivre au Québec pour être éligible. Il doit ensuite remplir un formulaire complexe établissant les raisons de sa demande, ses revenus de l'année précédente et sa capacité à travailler. Par la même occasion, il doit fournir une preuve d'identité avec une carte officielle avec photo. Un certificat médical peut également être demandé. Pour tout Canadien n'étant pas né au Québec, l'acte de naissance est à

fournir. Finalement, le demandeur doit fournir une adresse où sera émis le chèque (Emploi Québec, 2015). Si tous ces critères peuvent sembler faciles à combler pour la moyenne de la population, cela peut être plus complexe pour un jeune itinérant. Premièrement, plusieurs d'entre eux n'ont pas d'adresse. Ils peuvent fournir l'adresse d'un refuge, mais cela implique l'obligation d'avoir recours à son soutien. Pour différentes raisons spécifiques (ex : dortoirs insalubres, âge des résidents, violence, absence de sentiment d'appartenance, etc.), certains jeunes préfèrent éviter ces logements temporaires. Vient ensuite l'obligation de fournir une pièce d'identité. Plusieurs des jeunes interviewés mentionnaient avoir été victimes de vols ou avoir tout simplement perdu tout ce qui leur appartenait dans différentes circonstances. Demander de nouvelles cartes peut engendrer des délais significatifs avant l'obtention de l'aide sociale. Finalement, après un délai de traitement et si tous ces critères sont respectés, un chèque de 635 dollars est émis à l'adresse indiquée (Emploi Québec, 2016). Ce montant peut varier en fonction des personnes à charge, de la capacité à travailler et des revenus du prestataire. Si les revenus mensuels dépassent les 200 dollars par mois, tout supplément est déduit de l'aide sociale. C'est pour cette raison que plusieurs prestataires d'aide sociale en viennent à privilégier des emplois non déclarés aux instances gouvernementales.

Services gouvernementaux

Si l'aide sociale n'est pas un service s'adressant exclusivement aux jeunes itinérants, il reste la forme de soutien la plus directe offerte par le gouvernement. Depuis maintenant plusieurs années, le gouvernement du Québec s'est donné pour objectif de mettre totalement fin à l'itinérance. La nouvelle tendance est de mettre l'accent sur les particularités des réalités vécues par les individus ayant de la difficulté à trouver un logement stable. Les actions entreprises sont adaptées à des groupes restreints comme les jeunes de la rue (Gouvernement du Québec, 2014). Des programmes ont ainsi été lancés afin de soutenir les jeunes itinérants à d'autres niveaux que simplement financiers. Ainsi, un programme s'adressant exclusivement aux jeunes de moins de 25 ans prestataires d'aide sociale a récemment démarré. Le programme Alternative jeunesse promouvoit la réinsertion dans le marché du travail en proposant des formations et des plans de retour aux

études. Un financement de 170 dollars par semaine (en plus de l'aide sociale) est également prévu (Emploi Québec, s.d.).

Le ministère de la Santé et des Services sociaux, qui est responsable des efforts de lutte à l'itinérance, a mis en application plusieurs programmes de prévention de l'itinérance chez les jeunes. Il propose ainsi des services d'intervention en négligence familiale ou de gestion de crise familiale. Sans être directement adressées aux jeunes de la rue, ces formations offertes dans les Centres de santé et de services sociaux (CSSS) du Québec servent à éviter que les relations familiales difficiles menant vers l'itinérance ne se multiplient (Gouvernement du Québec, 2014). Ce soutien inclut entre autres des séances de counseling familial, des cours offerts aux parents pour gérer les crises de leurs enfants et des lignes téléphoniques d'écoute pour les jeunes. Pour ce qui est des jeunes ayant déjà été placés en familles d'accueil, des formations dans la gestion des fugues et des outils d'évaluation du développement des enfants sont mis en application.

Une autre manière par laquelle le gouvernement provincial entend atteindre son objectif d'élimination éventuelle de l'itinérance consiste à accentuer la prévention plutôt que l'aide d'urgence. Des programmes d'identification des jeunes pouvant éventuellement être à risque d'itinérance sont mis en place dans les écoles secondaires. En reconnaissant les facteurs tels que la dépendance et les problèmes de santé mentale comme des éléments pouvant mener vers l'itinérance, les CSSS offrent donc des outils de détection aux commissions scolaires et aux familles (Gouvernement du Québec, 2014). Dans la même optique, ils proposent des services de lutte aux dépendances. La prévention, thème central des programmes de lutte à l'itinérance, se concrétise dans les écoles à travers différents outils d'intervention offerts aux enseignants.

Finalement, les derniers services directement axés sur les jeunes à risque d'itinérance concernent les programmes de prévention du décrochage scolaire et de promotion du retour aux études. Ceux-ci impliquent plusieurs projets appliqués de concert avec les commissions scolaires et fréquemment adaptés aux régions où ils sont mis en place (Gouvernement du Québec, 2014).

En ce qui a trait aux services gouvernementaux, soulignons que les rôles ministériels viennent fondamentalement complexifier la lutte à l'itinérance chez les jeunes. En effet, si la lutte à l'itinérance est en soi l'objectif du ministère de la Santé et des Services sociaux, le soutien aux populations pauvres est quant à lui sous l'égide du ministère du Travail, de l'Emploi et de la Solidarité sociale (Gouvernement du Québec, 2014). De même, tout ce qui a trait aux études est contrôlé par le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport. Bien qu'il soit évident que les différents ministères fassent preuve d'efforts concertés dans la mise en branle des programmes de prévention de l'itinérance chez les jeunes, de telles divisions ministérielles peuvent venir complexifier leurs plans d'action concrets.

Si les actions gouvernementales sont directes lorsqu'il est question de la prévention de l'itinérance, le rôle des organismes non gouvernementaux (ONG) devient bien plus important lorsqu'il s'agit de l'aide adressée aux jeunes de la rue. Dans une approche typiquement néo-libérale de l'itinérance et de son inscription dans l'espace, le gouvernement du Québec investit dans des services et infrastructures supportant la part la plus profitable de la société. La logique de l'action guidée par une recherche de profit maximum s'applique dans l'offre publique de services (Cloke, May et Johnsen, 2011). Suivant cette approche, il y a peu d'avantages économiques à soutenir directement les jeunes de la rue. Le soutien direct du gouvernement est concentré vers les classes plus aisées alors que les ONG se concentrent sur les populations les plus marginales. Dans une approche néo-libérale de l'aide aux sans-abris, le libre marché reste la meilleure solution (Graham et Marvin, 2001). Les services sont privatisés et les ONG doivent compétitionner en démontrant leur pertinence. Sans prétendre que le gouvernement du Québec suit à la lettre les préceptes néo-libéraux, une telle approche se fait sentir lorsqu'il se retire de l'intervention directe au profit d'un financement indirect des ONG offrant les services dont les jeunes de la rue ont tant besoin. Conformément à la perspective néo-libérale prônant la privatisation des services et une promotion de l'individualisme retirant toute obligation de soutenir ceux dans le besoin, plusieurs responsabilités gouvernementales ont été redirigées vers des ONG (Cloke, May et Johnsen, 2011).

Avec cet aperçu des actions gouvernementales pour prévenir et réduire l'itinérance chez les jeunes, leurs objectifs deviennent clairs. Un nouvel accent a été placé sur la prévention et la prise d'action en amont de l'itinérance. Des avancées ont également été effectuées concernant l'intégration des connaissances concernant les causes de l'itinérance. Des actions sont prises pour non seulement prévenir les actions individuelles répréhensibles, mais aussi pour éviter la maltraitance et autres difficultés dans le milieu familial (Gouvernement du Québec, 2014).

Maintenant que nous avons une idée plus claire du système d'aide sociale et du plan de lutte à l'itinérance au Québec, qu'en est-il de la perspective ontarienne? Le système Ontario Works, l'équivalent de l'aide sociale québécoise, a des critères d'éligibilité semblables à une exception près. Pour obtenir une aide financière, il est nécessaire de démontrer que l'on fait « reasonable efforts to find, prepare for and keep a job » (Ontario Ministry of Community and Social Services, 2015). En ce sens, un travailleur social rencontre chaque applicant et prépare un plan de retour à l'emploi en considérant les compétences, expériences et connaissances de l'individu. Si un retour aux études est considéré comme étant avantageux, une aide peut être apportée à cet effet. Bien plus qu'au Québec, l'accent est ici placé sur le caractère temporaire de cette aide financière. Toujours dans une logique néo-libérale de profit maximal, l'aide financière offerte à un individu dans le besoin est comprise par le gouvernement comme un investissement qui doit éventuellement rapporter. L'aide n'est offerte qu'avec l'idée que cet investissement deviendra éventuellement indirectement profitable (Cloke, May et Johnsen, 2010). Si tous les critères sont remplis, le montant de 656 dollars sera versé chaque mois pour une personne vivant seule. Ce montant relatif au coût de la vie très élevé en Ontario en revient à un pouvoir d'achat bien plus limité qu'au Québec. En effet, selon la Société canadienne d'hypothèque et de logement (2014; 2015), le prix moyen d'un logement d'une chambre oscille entre 638 dollars par mois à Gatineau et 972 dollars par mois à Ottawa. Par ces statistiques démontrant une autre des importantes divisions provoquées par la frontière, j'en viens à souligner l'importance des services d'aide au logement offerts dans les deux provinces et plus particulièrement à Ottawa et à Gatineau.

Logements abordables

Comment un jeune sans-emploi recevant 635 dollars par mois peut-il s'offrir un logement dans une ville comme Gatineau où le coût moyen des loyers est de 638 dollars? Dans ce genre de circonstances, les subventions gouvernementales via les habitations à loyer modique (HLM) peuvent sembler la meilleure solution pour éviter de se retrouver à la rue. En toute logique, la solution aux problèmes des jeunes de la rue devrait se trouver dans ce genre de services. Pourtant, malgré la mise en place de ce programme, de nombreuses contraintes viennent limiter l'accès aux HLM. Premièrement, les listes d'attente peuvent être relativement longues, car la demande des HLM est plus grande que l'offre. Ainsi, en Outaouais, on mentionne une attente de plusieurs semaines, voire plusieurs mois (Office municipal d'habitation de Gatineau, s.d.). À Ottawa, l'offre est si infime que l'attente est maintenant de plus de 5 ans pour recevoir un logement à prix modique (Ville d'Ottawa, 2014). Cette solution n'est donc pas du tout envisageable pour les jeunes d'Ottawa. Même s'ils sont moins coûteux que la moyenne, ces logements restent très dispendieux pour un individu devant survivre grâce à l'aide sociale. Selon l'Office municipal de logement de Gatineau (s.d.), le prix minimal à payer pour un HLM est de 406 dollars par mois pour un studio. Cela ne laisse que 230 dollars pour combler le reste de ses besoins. Bien qu'il soit théoriquement possible de sortir de l'itinérance par ce biais, ce service n'est pas développé en fonction des besoins spécifiques des jeunes et ne leur est pas du tout accessible.

C'est ainsi que plusieurs jeunes se retrouvent à la rue. Ils doivent alors s'appuyer sur des services d'urgence. Ce sont avant tout des ONG financées par le gouvernement (Gîte Ami, Belvédère, Shepards of Good Hope, Mission, etc.) qui subviennent à des besoins immédiats tels l'hébergement et l'alimentation. Dans la région d'Ottawa-Gatineau, les refuges ne sont pas distribués équitablement sur le territoire. Les services adressés aux jeunes spécifiquement sont aussi très rares.

Hébergement d'urgence

À Gatineau le seul service de logement adressé exclusivement aux jeunes est Vallée Jeunesse et son programme Belvédère. Ce programme, adressé aux 16-24 ans, permet à

des jeunes à risque d'itinérance d'avoir un logement. Pour un montant de 500 dollars par mois, les jeunes ont droit à une chambre. Une cuisinière est mandatée afin de leur préparer des repas dans une cafétéria commune (Vallée Jeunesse, s.d.). S'ils souhaitent rester à Gatineau et préfèrent ne pas vivre au Belvédère, les jeunes ont pour seule option le Gîte Ami, un refuge de courte durée s'adressant à un large public.

À Ottawa, les options sont un peu plus nombreuses. Premièrement, le Youth Services Bureau est une forme de guichet unique où les jeunes peuvent recevoir tous les services dont ils pourraient avoir besoin. Des services d'aide à la dépendance, du soutien en santé mentale et du counseling en relation familiale sont offerts à ce bureau. Il existe également un programme de logements à court et à long terme s'adressant aux jeunes de 16 à 21 ans (Youth Services Bureau, 2012). On remarque ici que la définition de jeunes est plus restrictive à Ottawa qu'à Gatineau (d'un côté, l'âge limite est de 21 ans alors que de l'autre, il est de 25). De même, les organismes tels que YMCA et Housing Help, offrent des services de logement temporaire et de recherche de logement à long terme s'adressant spécifiquement aux jeunes de 16 à 21 ans (YMCA, 2016). Cette énumération de l'offre de services à Ottawa et Gatineau démontre bien à quel point le paysage des opportunités offertes par les deux villes est inégal. Ottawa présente bien plus d'options afin de soutenir les jeunes itinérants dans leur démarche pour sortir de la rue.

Autres services fréquentés par les jeunes

S'il existe de nombreux services s'adressant spécifiquement aux jeunes itinérants ou à risque de le devenir, ceux-ci sont tout de même en relation quotidienne avec des institutions moins spécialisées. Tous comme la plupart des jeunes de leur âge, cette population vulnérable interagit fréquemment avec le système scolaire. De la même manière, leur mode de vie plus que précaire multiplie les rencontres avec le système judiciaire et le système de santé. La disponibilité et les caractéristiques de ces services essentiels sont fortement affectées par la présence de la frontière divisant la région.

Sans entrer dans les détails, les cursus des écoles ontariennes et québécoises ne sont pas divisés de la même manière et l'accès est significativement limité par la province de

résidence. Ainsi, il est très difficile pour un étudiant de passer d'un système à l'autre en milieu de parcours. C'est là une division formelle engendrée par la frontière.

Souvent considéré comme l'un des premiers signes de la marginalisation d'un adolescent, le décrochage scolaire est un problème géré différemment dans les deux provinces. Le gouvernement du Québec propose plusieurs solutions. Fortement axé sur la prévention, il présente des programmes appliqués à travers les commissions scolaires du Québec. Il existe notamment des options de formation professionnelle pour les élèves du secondaire à risque de décrochage. De même, un soutien psychologique est offert aux jeunes expulsés ou suspendus de l'école afin qu'ils retournent dans les salles de classe (Gouvernement du Québec, 2014).

Certaines actions de lutte au décrochage sont combinées à des services d'hébergement comme ceux de Vallée jeunesse. Des incitatifs financiers sont proposés aux jeunes vivants au Belvédère. Si les résidents doivent déboursier 500 \$ par mois pour avoir droit à un logement, ce prix est réduit de moitié lorsqu'ils sont aux études. Ainsi, plusieurs des jeunes que j'ai interviewés dans cette institution mentionnaient avoir fait un retour aux études (Vallée Jeunesse, s.d.).

Sans entrer dans les détails pour l'Ontario, je dois tout simplement mentionner que des efforts soutenus de la part des commissions scolaires et de différents organismes ont porté des fruits. C'est entre autres pourquoi l'Ontario est la deuxième province avec le taux de décrochage scolaire le plus bas (Emploi et développement social Canada, 2016).

En plus d'une division dans les programmes scolaires, l'aide financière gouvernementale et les services d'hébergement, la police est un autre pourvoyeur de services affectant directement les jeunes de la rue qui est séparé par la frontière. En effet, les villes de Gatineau et d'Ottawa ont chacun leur service de police distinct. Malgré la proximité entre les deux villes, les corps policiers fonctionnent en parallèle. Ils ne communiquent pas systématiquement leurs intentions. Encore ici, la frontière provinciale vient complexifier l'offre de services.

Finalement, les jeunes de la rue vivent souvent dans des environnements relativement dangereux et certaines de leurs habitudes peuvent les obliger à être en contact

plus fréquent avec le système de santé que le reste de la population. Encore une fois, la frontière provinciale divisant la région vient complexifier l'accès à ces services. En effet, une personne possédant une carte d'assurance maladie d'une province ne pourra pas être soignée aussi facilement dans l'autre. Les soins de santé ne seront offerts qu'en cas d'urgence, à travers certaines institutions spécifiques ou moyennant certains frais (ministère de la Santé et des Soins de longue durée, 2012).

Dans cette section de la recherche, j'aurai établi le contexte institutionnel dans lequel évoluent les jeunes itinérants d'Ottawa et de Gatineau. Les différences entre les systèmes ontarien et québécois de santé, d'éducation, d'aide financière, de logement et entre les corps policiers démontrent l'importance de la frontière dans ce contexte. Cette division des services crée un paysage institutionnel complexe et inégal au sein même de la région métropolitaine. En effet, le caractère séparateur et sans équivoque de la frontière provinciale ressortait profondément de cette comparaison. C'est principalement par leur dépendance aux services de soutien que les jeunes de la rue entrent en relation plus étroite avec la frontière qu'avec le reste de la population. Effectivement, l'environnement qu'ils investissent le plus naturellement, le centre-ville où se concentrent les services spécifiquement à leur intention (Wolch et Dear, 1990), est lui-même divisé en son milieu par la frontière provinciale. Comme je le démontrerai bientôt, les répercussions institutionnelles de la frontière transforment fondamentalement les pratiques, mais aussi les perceptions qu'ont les jeunes de leur environnement divisé. À travers une analyse individuelle du vécu quotidien des jeunes interviewés, j'approfondirai les répercussions que peut avoir la frontière sur la vie de cette population vulnérable.

Chapitre 6

La frontière provinciale, un paradoxe au quotidien

L'étrange dynamique géographique de la région d'Ottawa-Gatineau en fait un milieu de prédilection pour aborder un aspect méconnu de l'itinérance chez les jeunes : en quoi leur vécu quotidien de la frontière, avec ses opportunités, ses limitations, ses particularités et ses difficultés affecte-il leurs pratiques de l'espace? Comment interprètent-ils cet environnement unique? Comment leurs perceptions varient-elles en fonction de leur localisation par rapport à la frontière (lieu de vie à Ottawa ou Gatineau)? Comme nous le découvrirons, c'est sous le thème du paradoxe que s'élabore avant tout la mise en relation de cette population fragile avec la frontière provinciale. Fil conducteur de mon analyse de la frontière, le paradoxe s'imisce dans toutes les conversations qui la concernent. En effet, lorsqu'ils décrivent comment ils perçoivent leur environnement divisé par la rivière, les jeunes se contredisent fréquemment. Ces ambiguïtés sont la concrétisation des effets souvent déboussolants qu'a la frontière dans leur vie. Tout au long de ce travail, je soulignerai donc les signes paradoxaux envoyés par les jeunes en décrivant avant tout le vécu quotidien de quatre participants résidant à Gatineau. Ces commentaires seront ensuite comparés à des extraits des entrevues de groupes complétées auprès des jeunes d'Ottawa afin de mieux comprendre la variation des perceptions en fonction des perspectives. Ces participants ont été sélectionnés, car leur relation avec la frontière était soit unique, soit représentative du vécu de plusieurs des jeunes interviewés. Ils discutaient également plus clairement que le reste des participants de leur vécu et de leur imaginaire entourant la frontière ou la ville de l'autre côté de la rivière.

Rappel méthodologique

Jusqu'à présent, je me suis référé aux jeunes de la rue comme étant un groupe social. Cette approche implique un relatif effacement du sujet face à l'ensemble. Pourtant, comme je l'ai démontré dans la section méthodologique, les jeunes de la rue ont tous des réalités spécifiques et difficilement comparables. Pour mettre un maximum à profit les entrevues complétées auprès des jeunes de Gatineau, je prendrai donc une approche très individuelle de leur vécu quotidien. Tout au long des entrevues, la discussion tournait fréquemment autour de l'influence de la frontière sur la vie des jeunes. Les participants me décrivaient

tout à la fois quelles interprétations ils faisaient de cet espace divisé. Dans cette approche individuelle de la question, aucun amalgame n'est préalablement fait. Je me contenterai de décrire en détail les perspectives d'une sélection de répondants soulignant la diversité des commentaires entendus lors des entrevues. Il ne sera plus question des jeunes de la rue en tant que groupe, mais exclusivement de chaque individu à la réalité unique que j'ai rencontré. Cela permet de souligner l'importance de chaque sujet dans la réflexion qui suit. Cette approche est tout à fait valable dans une recherche qualitative ne prétendant pas être généralisable. Le danger est par contre de tomber dans un relativisme pur n'avançant vers aucune conclusion claire. Un effort sera donc nécessaire afin d'établir certaines tendances de fond dans les propos des individus rencontrés. Cette approche méthodologique est fortement semblable à l'approche féministe affirmant que toute forme de généralisation est impossible et que, loin de souhaiter créer des lois universelles, l'objectif d'une recherche devrait être de mettre en lumière les injustices existant entre différents individus (Ramazanoglu et Holland, 2002).

L'analyse qui suit sera divisée en deux chapitres. Premièrement, j'entrerai dans le vif du sujet en abordant les pratiques et les perceptions qu'ont certains individus interviewés avec la frontière entre Ottawa et Gatineau. La perspective des jeunes de Gatineau et d'Ottawa sera comparée et une importance particulière sera accordée au rôle des langues dans leur relation avec la frontière. Deuxièmement, j'élaborerai l'importance des frontières informelles existant au sein même des deux villes. Contrairement à la frontière concrète, officielle et institutionnalisée existant entre le Québec et l'Ontario, il en existe également certaines qui sont individuelles, teintées d'identités et varient grandement en fonction des perspectives personnelles. Brosseau (2014) parle ainsi d'une frontière informelle que l'on crée en fonction de ses pratiques, de ses préférences et de ses habitudes spatiales.

Les jeunes francophones de Gatineau

Jonathan

Jonathan a révélé à plusieurs reprises son opinion face à la frontière et à sa proximité par rapport à l'Ontario. Bien qu'il ne traverse la frontière que sporadiquement, elle reste une présence influençant ses déplacements quotidiens et son image de son lieu de vie.

Jonathan est un des jeunes interviewés au Belvédère. Au moment de notre rencontre, il vivait là depuis 10 mois, depuis son expulsion de sa famille d'accueil (âge limite de 18 ans). Originaire de la région de Trois-Rivières, Jonathan est arrivé à Gatineau vers 15 ans avec sa famille. C'est une séparation difficile entre les parents et des tensions très fortes entre Jonathan et sa mère, qui l'ont emmené à dormir dans la rue pendant 3 mois. Après avoir été retrouvé par sa mère, on l'a envoyé en famille d'accueil. C'est ainsi qu'il s'est éventuellement retrouvé au Belvédère. Pour contextualiser ses propos, il est important de mentionner l'importance qu'a son cercle d'amis dans sa vie. En restant vague sur la nature de son groupe, il m'a avoué faire partie d'un « club » s'adonnant à certaines activités plus ou moins légales. Finalement, Jonathan est un indépendantiste résolu cultivant une certaine méfiance face au Canada hors Québec et ne parlant pas vraiment anglais.

En ce qui a trait aux pratiques qu'a Jonathan de la frontière et l'opportunité qu'elle offre de profiter de la ville d'Ottawa, certains attraits sont plus intéressants que d'autres. Ainsi, le premier aspect mentionné par rapport à Ottawa concerne son intérêt ludique :

Maxime : Qu'est-ce que tu faisais là à Ottawa?

Jonathan : J'me suis saoulé la face...

Maxime : Faque Ottawa, c'est la place pour se saouler la face!

Jonathan : Ouin. Si t'as des fausses cartes, tu t'en vas dans les bars à Ottawa. Les pitoues sont ben plus belles là-bas. Ben c'est parce que c'est toute des Québécoises qui vont passer leur soirée à Ottawa. Tu parles aux filles pis elles parlent toute français. T'as déjà été?

Maxime : Ben oui, j'y vais de temps en temps, mais...

Jonathan : Moé je capote à cause de ça. Pis des fois, c'est des Anglaises pis elles parlent français genre. Pis c'est ça...

Si les services institutionnels offerts par la capitale canadienne sont effectivement interdits à Jonathan qui vit au Québec, d'autres formes de services peuvent être exploitées par celui-ci. En ce sens, pour un jeune comme Jonathan, Ottawa est un espace d'opportunités afin de passer un bon temps. L'offre des bars étant bien plus grande à Ottawa, cette ville devient d'autant plus attractive. Il faut par contre noter que cet avantage ne semble présent que dans la mesure où les personnes rencontrées restent francophones et, dans une moindre mesure, québécoises. C'est déjà là un aperçu de l'imaginaire que s'est créé Jonathan autour de la frontière.

Toujours en ce qui a trait aux pratiques de la frontière, Jonathan mentionnait fréquemment traverser vers Ottawa pour l'offre commerciale plus alléchante qui y est présentée :

Maxime : Vas-tu à Ottawa pour d'autres raisons?

Jonathan : Ben c'est sûr qui a plus de magasins de linge. Des fois j'y vais pour ça. [...] Ben c'est ça... c'est vraiment mieux pour acheter du linge... Ya du monde qui y vont pour acheter des bonges! Tsé. [...] Mais, là-bas ya plein d'affaires que tu peux pas trouver icitte. Tsé, comme ya plein de marques que tu trouves pas icitte. C'est juste à Ottawa qui en a.

S'il est évident qu'Ottawa comporte certains avantages pour Jonathan, je dois relativiser ses propos en soulignant que la grande majorité de ses activités restent concentrées à Gatineau et même plus spécifiquement sur l'île de Hull.

Bien que ces pratiques de la frontière puissent sembler plutôt futiles, c'est lorsqu'on examine la perception qu'a Jonathan de cette division qu'on réalise toute son importance :

Maxime : As-tu déjà vécu du côté d'Ottawa?

Jonathan : Fuck that, c'est des estis d'Ontariens!

Maxime : [...] Pis pourquoi tu penses qu'il y a plus de batailles du côté de Gatineau?

Jonathan : À Hull, le monde est moins fif.

Maxime : Ils se laissent moins faire?

Jonathan : Ben j'en ai jamais vu à Ottawa (des batailles)... ben ouin là, mais... pas comme à Gatineau.

En effet, pour qu'un individu percevant aussi négativement les gens d'Ottawa soit tout de même prêt à profiter des avantages qu'offre cette ville, ceux-ci doivent être très alléchants. Dans la section précédente, la répartition inégale des services offerts dans la région a été présentée. S'il est indéniable qu'à ce niveau, Ottawa est objectivement plus attirante que Gatineau, ces affirmations révèlent comment, au niveau identitaire et, dans une moindre mesure, relationnel, la frontière entre Ottawa et Gatineau représente une sorte de mur infranchissable. L'objectif de l'analyse des discussions avec les jeunes itinérants est entre autres de démontrer que la frontière vient modifier le quotidien des jeunes à travers différentes sphères de leur vie. Il est évident que, pour Jonathan, l'offre d'activités ludiques et commerciales est attirante, mais que la composante identitaire l'est moins. Par contre, la composante institutionnelle de la frontière est celle qui vient le plus directement affecter Jonathan tout comme bien des jeunes interviewés. C'est principalement l'état de dépendance aux services gouvernementaux qui décuple l'importance de la frontière chez les jeunes de la rue.

Suivant cette logique, Jonathan m'a décrit certaines altercations qu'il a eues avec la police, une institution l'affectant directement et qui est fortement modulée par la frontière. La section précédente concernant l'offre de services affectée par la frontière devient un outil d'analyse efficace lorsque Jonathan discute de ses expériences avec la police :

Jonathan : La police de l'Ontario c'est de l'esti de marde.

Maxime : Penses-tu que la police de Gatineau est aussi pire?

Jonathan : Ouin, mais... elle est Québécoise tsé? Comme là-bas elle est ontarienne pis raciste legit là. Ils me disent genre : retourne dans ton pays esti de français à marde.

Maxime : Ils t'ont vraiment dit ça!

Jonathan : Ouin! On était dans le Macdo sur la rue Rideau. Chu allé boire, allé me pogner un café. J'avais rien à faire là... Pis tabarnak, ya un gars de la police qui m'a attaqué, il voulait me péter la gueule. J'me suis sauvé là, mais... c'était sketch.

Souvent stigmatisé par la police parce qu'il est identifié comme un « jeune à problèmes », Jonathan a développé une forte haine envers eux. Ce genre de propos rejoint les propositions de la ville « revanchiste » (Smith, 1996). Les populations itinérantes sont

perçues comme envahissant la ville, telles des mauvaises herbes à éliminer par tous les moyens afin de revaloriser la ville et l'adapter aux attentes des classes plus nanties qui viendront l'améliorer (Cloke, May et Johnsen, 2011). On procède donc à une forme de militarisation de la ville afin de plier l'espace aux seuls besoins des riches. Les populations marginales sont repoussées violemment. L'expérience que décrit Jonathan avec la police coïncide plutôt bien avec cette approche « revanchiste » de la ville. Comme nous le verrons bientôt, le processus d'embourgeoisement s'opérant à Ottawa vient justifier pourquoi des mesures si violentes semblent être mises en place pour évincer les jeunes de la rue du centre-ville.

La présence de la frontière et de deux corps de police sur le même territoire vient par contre redéfinir sa vision de cette institution. S'il est vrai que la haine de la police s'applique autant à Gatineau qu'à Ottawa, les propos restent plus durs pour celle de l'autre côté de la frontière. Pourtant, il n'a eu qu'une seule mauvaise expérience à Ottawa et de nombreuses altercations dérangeantes à Gatineau. Pour Jonathan, la frontière divise deux mondes identitaires n'ayant pas la même valeur à ses yeux. Cette inégalité perceptive s'applique à toutes les séparations provoquées par la présence de la frontière. Ainsi, tout ce qui vient d'Ottawa est automatiquement perçu comme moins valable que ce qui vient du Québec. Le puissant sentiment d'appartenance à Gatineau, exacerbé par la proximité avec l'Ontario qu'il rejette, rend plus acceptable tous les défauts de sa ville. C'est en discutant de son rêve d'aller vivre dans la ville de Québec que Jonathan avoue son amour pour Hull malgré ses défauts :

Maxime : Pis ya tu autres choses que t'aimes plus à Québec?

Jonathan : Ben ya pas d'anglais. Je me sens plus comme eux autres. Mais à Hull, le monde est ben correct. La communauté est vraiment bien, moi je l'aime. [...] Moi j'aime ben Hull, mais... icitte, le vieux, ya ben du monde qui vont passer qui vont dire : c'est ben crotté, c'est lette. Mais tsé moi j'ai été élevé là-dedans pis je trouve ça ben correct. C'est beau en esti comme place. [...] Ben tsé ya des affaires que j'aime pas à Hull. [...] La communauté est peut-être bien icitte, mais les filles sont lettes.

Parazelli (2002) a fréquemment décrit l'importance d'un lien d'appartenance fort avec l'espace occupé par les jeunes de la rue. Son étude des Blocs de la rue Sainte-Catherine à Montréal durant les années 80 illustre une situation semblable à celle vécue

par Jonathan. Malgré l'image généralement négative de l'espace investi, Jonathan le perçoit comme une incarnation de ses valeurs et de sa vision du monde. Comme je l'expliquerai plus en détail lorsque la comparaison avec les jeunes d'Ottawa sera faite, Jonathan ressent un plus fort sentiment d'appartenance envers l'environnement plus modeste et proche de sa réalité qu'est Hull. Des transformations s'opérant au centre d'Ottawa pourraient en partie expliquer le rejet qu'en fait Jonathan.

En appliquant les principes de la densification urbaine, la ville d'Ottawa cherche à diminuer les temps de déplacements des citoyens et à stopper le gaspillage des terres en faisant la promotion et la concentration des résidences au cœur des villes (Bunce, 2004). Des investissements massifs ont été injectés dans la transformation du centre urbain. Depuis, la capitale canadienne est le théâtre d'un « boom » de construction d'immeubles résidentiels de luxe (Prentice, 2011).

Cependant, cette densification a des conséquences fâcheuses sur les populations locales comme les jeunes itinérants qui y retrouvent les services et l'ambiance dont ils ont besoin. Selon Smith (2002), les travaux de densification urbaine correspondraient à une stratégie ségrégative cherchant à attirer au centre-ville les populations des classes supérieures qui y sont généralement sous-représentées. Les quartiers ciblés sont fondamentalement modifiés par l'arrivée de ces propriétaires aisés (rénovation, réhabilitation, restauration). Ce phénomène contribue généralement à l'accroissement des valeurs immobilières et incite les classes inférieures à se déplacer. Dans le cas des jeunes de la rue, des mesures souvent plus directes sont prises afin de les éloigner. On pense ainsi à des interventions policières musclées et à une application très rigide de la loi (Cloke, May, Johnsen, 2011). Jonathan a déjà décrit avoir été victime de telles mesures.

Jonathan a su identifier certains signes d'inégalités entre Ottawa et Gatineau. Ces différences sont exacerbées par l'embourgeoisement du centre de la capitale, la zone la plus rapprochée de Gatineau. À la lumière du phénomène de rejet des groupes marginaux s'appliquant au centre d'Ottawa, il n'est pas surprenant que Hull puisse être considérée comme un espace accueillant à investir par les jeunes de la rue. La modestie relative du secteur concorde plus facilement avec l'identité fortement teintée par l'expérience d'itinérance de cette population vulnérable. C'est en quelque sorte un phénomène

d'opposition de classes qui se cristallise autour de la frontière et des iniquités qui la caractérise. Sa présence est ainsi un avantage pour les jeunes de la rue, car elle divise le centre-ville de la région en une partie embourgeoisée (Ottawa) et une qui ne l'est pas (l'île de Hull). D'un autre côté, la frontière est tout à la fois un désavantage pour les jeunes de la rue de Gatineau, car sa présence limite l'accès aux nombreux et divers services qu'offre Ottawa et qui amélioreraient leur qualité de vie significativement. Au-delà d'une raison identitaire déjà évoquée, ce phénomène d'embourgeoisement pourrait expliquer pourquoi la frontière est généralement perçue comme imperméable pour les jeunes francophones de Gatineau.

Lorsque je lui ai demandé de préciser les différences qu'il identifiait entre les deux villes, Jonathan s'est mis à expliquer comment la vie de rue est plus dure à Ottawa :

Maxime : Tu disais au début qu'il y avait ben des fuckés à Ottawa...

Jonathan : Ben y'en a partout là.

Maxime : Y'en a-il autant à Ottawa qu'à Hull?

Jonathan : Ben je te dirais que ouin... ouin, mais à Hull c'est plus des fuckés que... je sais pas comment te dire ça... comme à Ottawa c'est des fuckés comme des paranoïaques, comme des psychotiques, c'est des tueurs là... Comme ils sont vraiment fuckés dans la tête. Mais icitte c'est plus des hum... des schizophrènes. Ils te feront pas de mal, mais tsé, ils sont fous tu comprends.

Maxime : Ouin ils ont peur des autres, mais ils attaquent pas là...

Jonathan : Ouin c'est ça. [...] Ben c'est une image que j'ai, chu sure que c'est pas la vérité.

On se rend compte que son vécu d'itinérance et de pauvreté vient teinter la perception qu'a Jonathan de la frontière d'une lumière que n'auraient jamais laissée transparaître des entrevues avec une population plus aisée. Si l'on considère que cette portion d'entrevue, on en viendrait à croire que c'est à Ottawa que Jonathan se sent le moins en sécurité. La vie de rue y est particulièrement difficile et les gens que l'on y rencontre sont instables. Pourtant, quelques minutes plus loin dans l'entrevue, il présente un point de vue totalement contraire quant à son opinion de l'attitude des gens de part et d'autre de la frontière :

Maxime : Quand tu te promènes dans la rue à Ottawa pis à Gatineau, trouves-tu que c'est ben différent?

Jonathan : Ben à Ottawa, j'ai jamais peur de me promener dans la rue. Hull... quand j'étais petit cul, tsé... tu te check parce que tu veux pas te faire faire les poches. Mais quand tu connais du monde icitte, ya personne qui te touche tsé. C'est comme partout tsé? Ya ben des fois, si tu connais personne pis tu t'en va à des places, ben c'est sûr que... Ya du monde qui ont besoin de cash pis ça se peut qu'ils te fassent les poches.

Maxime : Pis à Ottawa, ya moins de chances que ça arrive?

Jonathan : Ben j'ai pas peur là. Ben franchement, ya pas mal plus de chances que ça arrive icitte qu'à Ottawa. Si ya un gars qui sort d'une ruelle pis qui me dit vide tes poches, ben je vais le faire. Ben plus qu'à Ottawa. À Ottawa, si ya un gars qui me dit ça, je me battrais avec. Icitte, je poserais pas de question, je viderais mes poches. C'est sûr que j'essaierais de retrouver c'est qui le gars par après, mais...

Maxime : Pourquoi tu penses que c'est différent de même?

Jonathan : Ben je connais bien le monde icitte. Pis hum, je sais pas... c'est juste qu'à Ottawa j'aurais moins peur de confronter le gars. Icitte, je sais c'est quoi qui se passe. Faque icitte, je le sais que yé sérieux le gars.

On remarque immédiatement la contradiction profonde dans les propos de Jonathan. D'un côté, les maladies mentales sont plus communes et graves à Ottawa. De l'autre, les gens de Hull sont plus radicaux et désespérés. Pris indépendamment, on parlerait simplement d'un non-sens dans les propos de Jonathan. Par contre, je tenterai de démontrer par d'autres exemples qu'en fait, la frontière est fondamentalement faite de contradictions et d'oppositions qui se réalisent simultanément. Peut-être la frontière est-elle une séparation entre deux systèmes de santé gérant différemment les cas de maladie mentale et l'offre de services qui y sont associés. Cette différence de gestion pourrait créer une iniquité dans la répartition des individus instables. En même temps, elle peut séparer deux mondes socio-économiques (un plus riche à Ottawa et un plus pauvre à Hull) créant des concentrations disproportionnées d'individus pauvres et désespérés. En ce sens, la frontière est fondamentalement paradoxale. Elle fait une chose et son contraire. À travers les réalités individuelles des jeunes itinérants, je tenterai de démontrer à quel point les multiples paradoxes de la frontière teintent leur discours. Sans jamais être cerné clairement, il fait partie de toutes les conversations. C'est pourquoi tant d'apparentes contradictions ressortent du discours des jeunes interviewés.

Ève

Ève est une des jeunes que j'ai rencontrées au Gîte Ami. Son parcours de vie très original et ses opinions souvent radicales m'ont motivé à décrire plus en profondeur ses pratiques et perceptions de la frontière. Ève provient d'une famille de classe moyenne. Élevée à Hull puis à Cantley, elle a fait ses études au CÉGEP en sciences humaines. Durant cette période, Ève m'a raconté qu'elle vivait une dépression aiguë. Elle se droguait fréquemment et n'était pas très assidue dans ses travaux. C'est à ce moment que sa foi en Jésus s'est réveillée. La religion fait partie intégrante de sa vie depuis ce temps. Après ses études, elle est devenue végétarienne, a trouvé un appartement dans le quartier Mont-Bleu (près du centre-ville) et a décroché un emploi chez McDonald's. Par contre, après certaines difficultés avec ses parents et la perte de son emploi, elle s'est temporairement (environ 3 semaines) retrouvée au Gîte Ami. Ce n'était pas la première fois qu'elle devenait sans-abri, mais cela n'a jamais duré très longtemps auparavant. Adepte des mouvements hippies, Ève était très facile d'approche, considérait tout le monde ses amis et se sentait particulièrement proche de certains groupes minoritaires (Algériens, Soudanais, etc.) très présents dans son quartier.

C'est particulièrement parce qu'elle a longtemps vécu relativement aisément et qu'elle a étudié plus que tous les autres jeunes rencontrés que j'ai trouvé l'histoire d'Ève si intéressante. À certains moments, je prenais conscience à quel point son histoire était semblable à mon propre vécu et comment, dans d'autres circonstances, j'aurais très bien pu me retrouver dans la même situation qu'elle. Conscient de cette difficulté que j'ai à me distancer d'Ève, je me dois de rappeler que l'objectivité n'est aucunement envisageable dans ce genre d'analyse qualitative. Mon objectif est plutôt de rendre fidèlement compte de ce qui m'a été raconté. Je veux ainsi donner des exemples valides et concrets de ce que peuvent vivre certains jeunes exposés directement à une frontière divisant leur espace de vie.

Comme nous le verrons, contrairement à Jonathan, le fait qu'Ève soit sans-abri affecte moins directement ses interactions avec la frontière. Bien entendu, ses revenus limités rendent ses déplacements difficiles et diminuent l'intérêt de traverser la frontière. Par contre, son instabilité résidentielle ne l'oblige que rarement à avoir recours à des

pourvoyeurs de services. Cela la rend moins susceptible de souffrir des complexités institutionnelles engendrées par la frontière. Ça ne signifie pas que son interprétation de la frontière n'est pas teintée de son expérience de jeune itinérante. Bien au contraire, elle est très sensible à des différences qu'une population plus aisée ne remarquerait pas. Ève note par exemple les difficultés de déplacement, les services et l'ambiance plus jeune d'Ottawa et les actions délinquantes que l'on fait à Ottawa, mais pas à Gatineau. L'analyse ici présentée est donc fortement teintée par son expérience particulière de jeune.

Lorsqu'elle discutait des activités qu'elle pratiquait de l'autre côté de la frontière, Ève a avant tout souligné comment c'était difficile pour elle d'aller à Ottawa :

Pis de toute manière, je connais pas assez Ottawa pour y aller en skate. Ça serait trop compliqué de m'y rendre. Ouin... j'en reviens pas, j'ai presque jamais skaté à Ottawa. Ben... peut-être une fois, mais vraiment pas souvent. Je viens d'avoir un flashback. J'ai même planté avec ma skate à Ottawa. Dans le fond chu allé partout en skate.

Lorsque j'ai demandé à cette amatrice de planche à roulettes où elle aimait aller en faire, elle était elle-même surprise de constater à quel point la frontière était un frein à ses escapades. Étant à peu près gratuite, la planche à roulettes est son principal moyen de transport. Avoir de la difficulté à s'en servir à Ottawa diminue donc grandement l'accessibilité à cette ville. Malgré le fait qu'elle sache conduire, elle racontait également à quel point il pouvait être difficile pour elle de visiter Ottawa. La méconnaissance de la ville et du tracé des routes la démotivait souvent à se rendre à Ottawa.

Même si Ottawa n'est pas réellement inscrit dans son quotidien, certains avantages offerts par cette grande ville l'attiraient de temps à autre de l'autre côté de la frontière :

Maxime : Normalement as-tu tout ce dont tu as besoin du côté de Hull?

Ève : Ben je me souviens qui faut souvent que j'aille à un magasin à Ottawa. C'est un magasin de graffiti. Parce que moi je fais souvent des graffitis. Là-bas ils en vendent des vraiment bons (des canettes de peinture) pour faire exclusivement ça. Pis à Hull j'ai jamais trouvé une place comme ça qui vendait des bonnes canettes à une piasse. C'est vraiment une bonne canne là. Ouin j'ai jamais trouvé ça à Hull. Chu même allé trois fois acheter ma peinture à Ottawa.

Certains services de niche offerts exclusivement dans une plus grande ville comme Ottawa attiraient Ève. En même temps que la frontière est une barrière dans l'accès aux

opportunités de l'autre rive, autant offre-t-elle en même temps la possibilité de se rendre dans des commerces qui n'existeraient pas à Gatineau.

Vivre à proximité de la rive ontarienne ne permet pas seulement de retrouver des magasins différents. C'est aussi l'occasion de faire l'expérience d'une atmosphère plus stimulante et typique des grandes villes. Ève a fréquemment mentionné comment Ottawa était pour elle un centre animé et agréable pour se retrouver entre amis :

Ève : C'est un autre mood. J'ai un ami qui fait de la musique. Le marché By ça sent bon. Les fruits tsé? Ya plus de monde. Pour faire de la musique, c'est bien. Ya pas bien des places pour faire de la musique à Hull.

De la même manière, la réalité cosmopolite d'Ottawa a des attraits indéniables pour une personne aussi axée sur la diversité culturelle et la découverte des autres cultures :

Maxime : Trouves-tu que le mood est différent? T'en parlais un peu tantôt.

Ève : Ouin. C'est un peu plus de mélange de cultures, je pense. Pis c'est des touristes des fois. Yen a une couple des fois. Mais tsé à Ottawa ya plus de monde.

Ce qu'il faut ici souligner c'est que le centre-ville d'Ottawa, aux yeux d'Ève, mais aussi de nombreux autres jeunes dont je ferai mention plus loin, est en fait la section la plus accessible à partir de Hull. Ses difficultés de déplacement et les attraits plus axés sur la jeunesse (musique de rue, magasins branchés, atmosphère stimulante) font du centre-ville d'Ottawa le seul secteur qu'elle fréquente dans la capitale. Peu consciente du reste de la ville, l'image qu'elle se fait de celle-ci est exclusivement déterminée par son expérience du centre-ville qui est peu représentatif du reste d'Ottawa. Cette situation est d'autant plus visible à la lumière de ses commentaires concernant l'activité incessante d'Ottawa. S'il est vrai que le centre-ville est très actif, la majorité de la ville est composée de banlieues et d'espaces peu densifiés relativement semblables à Gatineau. C'est que l'expérience limitée qu'a Ève de l'autre rive influence grandement ses perceptions. Les frontières, au-delà de limites fixes et administratives, peuvent également être portatives. Ève crée ainsi une frontière personnelle entre le centre d'Ottawa qui représente tout ce que la ville a à lui offrir et les banlieues qui sont quasi éliminées de son image d'Ottawa.

Vivre à proximité d'une séparation aussi claire, non seulement dans l'espace et les institutions, mais aussi dans les identités et les imaginaires, redéfinit fondamentalement sa

définition de soi-même. Si la plupart des jeunes ont souligné que la division physique accentuait en eux une séparation entre le « Nous » Québécois et les « Autres » Ontariens, Ève a quant à elle tendance à souligner nos ressemblances et notre devoir de nous rassembler en tant que Canadiens :

Ève : J'entends ça depuis que chu toute petite. Les gens, quand on leur demande d'où ils viennent, ils disent qu'ils sont Québécois. Chu Québécois... ils disent jamais qu'ils sont Canadiens. Pis moi, j'ai pris cette habitude-là au début dans ma jeunesse. Après j'ai dit non parce que j'aime pas ça, genre. On est Canadien avant tout. On est Canadiens-Français. Des fois c'est bien de dire : je suis Canadien-Français.

Ève comprend très bien le puissant effet d'éloignement provoqué par la frontière entre le Québec et l'Ontario. Elle souligne que le statu quo est à éliminer. Sans qu'elle le dise explicitement, elle sous-entend tout au long de la discussion que la frontière, et particulièrement Ottawa-Gatineau, est aussi un lieu de rencontre. C'est un espace où Québécois et Ontariens peuvent se côtoyer tous les jours et, potentiellement, briser les groupes isolés. Pour Ève, la frontière est tout à la fois une séparation identitaire et une occasion de resserrer les liens.

Puisqu'Ottawa est une occasion de tisser des liens avec le monde anglophone et qu'elle est une ville animée et stimulante, Ève a fréquemment mentionné certaines escapades qu'elle aimait y faire avec ses amis :

Ève : Ils (ses amis sénégalais) aiment ça se promener en char, mettre la musique ben fort pis niaiser. Ils crient des niaiseries au monde. Je pense que les gens aiment ça passer en char à Ottawa pis crier des affaires.

Maxime : Penses-tu qu'ils font plus ça du côté d'Ottawa?

Ève : Ouin c'est clair, mais je sais pas pourquoi. Parce que c'est des Québécois pis ça leur dérange moins d'aller faire ça de l'autre côté.

Ce propos est particulièrement intéressant, car il implique directement un phénomène provoqué par la frontière. En effet, j'ai remarqué tout au long des entrevues que les interviewés se permettaient de faire d'un côté de la rivière ce qui serait inadmissible dans la ville où ils vivent. Si, pour Ève et ses amis, il est tout à fait envisageable de crier des noms aux passants lorsqu'ils sont à Ottawa, ils ne feraient jamais cela s'ils étaient à Gatineau. Plus loin durant notre discussion, Ève a élaboré sa pensée à ce sujet :

Maxime : Penses-tu que s'il n'y avait pas de frontière, ça améliorerait les choses?

Ève : Ouin, on serait tous ensemble. Ouin, la rivière, c'est comme une frontière. C'est une frontière visuelle. Ils voient la grosse rivière qui sépare. C'est comme un mur. Mais tu peux traverser.... Mais quand tu passes, tu te dis : « je ne suis plus à Hull ». Parce que quand tu traverses tu te dis que tu changes de monde t'es pu à Hull, t'es rendu à Ottawa. Tsé moi, quand je passe de l'autre côté, je me dit : « chu pu à Hull, chu à Ottawa ». Tu vas dire à tes amis : « hey chu allé à Ottawa aujourd'hui ». Tandis que si t'es allé à Hull tu vas peut-être pas le dire. C'est comme un mini voyage.

Cette citation est à analyser à plusieurs niveaux. Parmi toutes les entrevues, mentionnons tout d'abord que ce sont peut-être là les mots les plus clairs pour souligner à quel point la frontière est plus qu'une rivière et une séparation politique de l'espace. Ne se sentant plus chez elle, Ève parle d'une sortie à Ottawa comme d'un voyage à l'étranger. Malgré la proximité et l'absence de barrières formelles, la frontière reste une division entre deux imaginaires, deux mondes vécus séparément comme un chez-soi connu et un ailleurs à explorer, mais aussi à redouter. C'est une séparation à la fois formelle, identitaire et émotive.

Deuxièmement, ces propos d'Ève viennent corroborer les affirmations de sa citation précédente et soulignent comment il est possible de s'en permettre un peu plus lorsqu'on traverse la rivière et qu'on n'est plus chez soi. C'est là une affirmation qui rejoint significativement les propos de Brosseau et Cellar (2003). En approfondissant l'histoire de Hull en tant que centre des activités nocturnes d'Ottawa, ces auteurs décrivent comment les agissements d'une clientèle varient beaucoup en fonction de l'environnement dans lequel ils évoluent. Lorsque les bars de Hull se sont déplacés vers le marché By d'Ottawa, tous les problèmes associés à la strip de Gatineau (violences, activités criminelles, prostitutions, etc.) ne se sont pas transposés. C'est l'image de Hull comme d'un espace de déboires hors de chez soi qui rendait extrêmes les comportements des clients ontariens. Le fait qu'Ève se laisse aller à crier aux passants lorsqu'elle se déplace en voiture à Ottawa pourrait s'expliquer de la même manière. Ottawa, une ville considérée dynamique, devient un lieu où l'on peut s'en permettre plus. C'est ainsi qu'Ève se laisse aller à des choses qu'elle ne ferait jamais à Gatineau. La frontière module ainsi l'image des deux villes et, par extension, ce qu'on peut ou non y faire.

Troisièmement, en quelques phrases, Ève semble s'être contredite à plusieurs reprises. Elle commence en mentionnant comment, si la frontière était éliminée, nous serions tous rassemblés en un seul peuple plus uni. Elle décrit ensuite que la rivière, si elle n'est pas un obstacle significatif pour certains, devient un vrai mur infranchissable pour d'autres. Finalement, même si Ève peut physiquement traverser la frontière, c'est comme s'il y avait une limite invisible qui l'empêchait de complètement passer. Elle n'est plus dans son monde, mais dans celui de l'Autre, celui que l'on ne connaît pas. Ces contradictions sont autant de preuves de la capacité unique des frontières d'accumuler les paradoxes. Ainsi, tous les propos d'Ève sont valides à différents points de vue. Il est vrai que la rivière n'est pas une limite physique importante tout comme elle peut être un mur psychologique et identitaire infranchissable.

André

André avait 20 ans lorsque je l'ai rencontré au Belvédère. Ce jeune homme a peu d'expériences de la frontière et son tempérament cartésien le place dans une catégorie différente de tous les autres participants. Pour ces raisons, ses propos sur la frontière restaient très distants, mais en disaient long sur l'influence qu'elle pouvait tout de même avoir sur sa vie. Je dois tout d'abord mentionner que la réalité de jeune sans-abri d'André influence plus indirectement ses propos que ceux des précédents. Il souligne tout de même avec précision les effets que la frontière peut avoir sur la perception que les jeunes ont de leur environnement.

Tout comme Ève, André vient d'une famille relativement aisée. Arrivé dans la région à l'âge de 3 ans, il a été élevé dans une banlieue typique. Durant ses études secondaires, les relations ont commencé à être hostiles avec sa famille. En dépression et avec des problèmes d'anorexie, il a pris la décision d'arrêter l'école. Incapable de se trouver un emploi, ses parents l'ont alors mis à la porte. Lors de notre rencontre, André vivait au Belvédère depuis environ 10 mois. Il est présentement suivi médicalement afin de terminer un processus de changement de sexe. Amoureux des ordinateurs et des jeux vidéo, il s'y fait passer pour une fille depuis de nombreuses années. S'il a peu de contacts avec les autres jeunes du refuge, c'est sur Internet qu'il trouve son réseau amical. André m'a même raconté avoir rencontré une copine française. Il prévoit tout son avenir en fonction d'un éventuel

déménagement pour aller la rejoindre. Finalement, André a de grandes ambitions et aimerait étudier à l'université en traduction. Il cherche à atteindre ce but en étudiant à l'école des adultes pour terminer son cinquième secondaire.

En commençant l'entrevue, André m'a bien averti qu'il ne fréquentait que très rarement Ottawa et que pour lui, la frontière était un obstacle trop contraignant pour être traversé. C'est ainsi qu'il m'a expliqué en quoi Ottawa était inaccessible à ses yeux :

Maxime : Mais pour toi, ça reste plus loin d'aller à Ottawa que de rester dans le coin de Hull.

André : Ouin exactement. C'est juste ça, c'est plus loin. Je vois aucun intérêt à aller quelque part qui offre les mêmes choses si c'est plus loin. Mais j'ai pas plus de jugement envers Ottawa que j'en ai envers Gatineau. J'ai juste plus de connaissances de Gatineau. Je suis certain qu'Ottawa est super correct même si ça doit être différent. C'est genre une espèce de ville où tout est plus proche qu'ici. C'est plus dense, c'est plus de magasins, mais je suppose qu'il y a les mêmes choses qu'à Gatineau à peu près.

Encore une fois, le manque d'expérience d'Ottawa et la fenêtre déformante qu'est la frontière affectent la perception qu'a André de cette ville. Tout comme Ève, Ottawa, c'est essentiellement le centre-ville contrastant fortement avec la réalité vécue à Gatineau. En limitant les déplacements physiques et en soulignant des contrastes entre les deux villes, la frontière déforme ce qu'André perçoit d'Ottawa. La citation qui suit étaye mes propos et souligne que même les perceptions de Gatineau peuvent être biaisées par sa proximité par rapport à Ottawa :

Maxime : Tu parlais de placer la ville habitable pis sociale ensemble. Est-ce que pour toi, Gatineau, c'est une ville plus habitable? C'est plus fait pour les gens?

André : C'est pas que c'est plus fait pour les gens. C'est plus fait pour les services. Ya plus de place. Si je considère le Plateau, je suis arrivé là quand j'avais 5 ans. Ben dans ce temps-là, c'était tout en construction. Pis ben, ça n'a pas changé. Ya plein de place faque ça se construit toujours plus. Ils ont construit genre trois écoles. À Ottawa, je m'excuse, mais je crois qu'il y a beaucoup d'écoles. Sur le Plateau, il y a trois écoles sur la même rue. Faque oui, socialement parlant, habiter à Gatineau serait probablement plus libre, moins serré dans les rues. Je veux dire... à Ottawa, ça vaut presque pas la peine de prendre une voiture. Ici tu dois prendre la voiture pour aller quasiment n'importe où. Les choses sont un peu plus loin. Parce que c'est des choses uniques justement. Hum, c'est pas pour rien qu'on a besoin d'autobus scolaires. Les choses sont plus loin.

Diviser une région en deux populations à la fois si proches physiquement et si éloignées sur les plans identitaire, linguistique et culturel peut pousser à la comparaison. Ici, André met l'accent sur ce qui différencie son Gatineau vécu (le Plateau très axé vers la famille) avec l'Ottawa qu'il connaît (le centre-ville développé pour le gouvernement et les travailleurs). Cette comparaison exacerbe les différences et certains traits qui ne définissent pourtant pas les deux villes (les industries ottaviennes et les services gatinois). Il est donc clair que la frontière et l'étrange géographie qui en découle influence profondément la perception qu'à André de son environnement. En ce sens, même s'il affirme rester à l'écart d'Ottawa, la présence de cette ville a un effet direct sur son vécu quotidien.

Plus directement questionné sur l'importance de la frontière, André exprime très clairement toute l'ambiguïté de la situation :

Maxime : Est-ce que tu trouves qu'Ottawa pis Gatineau, ça forme une seule et même ville ou deux villes séparées? [...]

André : Moi je pense que c'est deux villes dans une même région. Tout est facilement lié, mais tout peut être divisé aussi. Tu peux diviser tout selon tes goûts. C'est vraiment une même région. Tout ce qui les sépare, c'est un pont pis la langue. Peut-être le fait que ça passe d'une ville large à une ville compressée. Mais selon moi, elles sont très très liées. Surtout que, hum... ya beaucoup de gens qui vont travailler à Ottawa pis qui viennent de Gatineau. Pis ça peut aussi faire vice versa. Le gouvernement est juste à côté de la frontière. Ça, le gouvernement va avoir une influence sur la ville juste à côté. [...] Donc c'est pas la même ville, mais c'est la même région.

Ces affirmations synthétisent comment les frontières sont déplacées et adaptées en fonction des individus. Je crois que c'est ce qui est à comprendre lorsqu'il explique que « Tu peux diviser tout selon tes goûts ». Sans clairement le cerner, André comprend qu'il existe d'autres limites que la frontière officielle. Certaines, moins évidentes, sont définies en fonction des besoins de chacun. J'approfondirai plus amplement cette redéfinition individuelle de la frontière dans le prochain chapitre.

Les commentaires précédents indiquent également à quel point les deux villes sont profondément interdépendantes. Les emplois gouvernementaux prisés dans la région se trouvent à la fois au centre-ville de Hull et à Ottawa. Une grande partie des Gatinois

traverse quotidiennement la frontière afin d'occuper un emploi. Pour André, ces perspectives d'emploi ne sont pas un facteur d'attraction vers Ottawa. La frontière est pour lui bien plus significative que pour la plupart des gens, car elle forme une barrière difficile à franchir et systématiquement présente dans son expérience quotidienne de la région.

Bien qu'il est vrai que, de manière générale, les deux villes profitent l'une de l'autre (ex. : des emplois à Ottawa et le parc de la Gatineau du côté québécois), c'est une relation inéquitable qui s'établit le long de la rivière des Outaouais. Les villes de Gatineau et d'Ottawa n'ont pas la même importance démographique, économique et politique. Cela a une incidence directe sur les jeunes de la rue, notamment à travers l'offre inégale de services mis à leur disposition. En décrivant les effets que pourrait avoir la disparition de la frontière entre Ottawa et Gatineau, André clarifie sa perspective à ce sujet :

Maxime : Admettons que Gatineau entre en Ontario pis est annexé à Ottawa. Qu'est-ce que tu penses que ça ferait?

André : Les lois... ça affecterait les services sociaux parce que c'est pas tout le monde ici qui sait parler anglais. Ça obligerait les gens à parler beaucoup trop anglais. Pis je dis beaucoup trop parce que oui, l'anglais c'est important... Si tu veux l'utiliser, c'est correct. Mais si tu forces [les autres à] l'utiliser, c'est pu trop correct. Aussi, l'avantage d'avoir deux villes, c'est que les deux vont être proches du Parlement et du centre-ville, mais vont avoir des cultures légèrement différentes. Ya le français pis l'anglais juste à côté pis tu peux choisir. Tu peux choisir ton université. On a des trucs différents comme les CÉGEPs pis là-bas, ils ont d'autres façons. Mais si on devenait la même ville, ce serait toute le même système. Il y aurait pas de choix. Pis les Français auraient un accès beaucoup plus limité aux services. [...] C'est ça que je disais. C'est comme s'il y avait deux villes qui orbitaient autour du Parlement pis que les deux villes avaient des besoins qui pouvaient permettre aux gens de choisir [d'habiter] une des deux.

En soulignant à quel point le Parlement et le centre-ville, des espaces du côté Ontarien, sont profitables à Gatineau, André admet une forme d'inégalité entre les deux villes. Le revenu médian des familles des deux côtés de la rivière démontre une profonde inégalité économique. À Gatineau, celui-ci était de 86 100 dollars en 2013 alors qu'il était de 101 070 dollars à Ottawa (Statistique Canada, 2013). Comme l'explique André, la présence du Parlement et le statut de capitale conféré à Ottawa lui donnent un avantage politique significatif. Il suffit finalement d'observer les deux villes sur une carte pour comprendre qu'au niveau démographique, celles-ci sont difficilement comparables. Ainsi,

bien que plus indirectement que Jonathan, André décrit également le phénomène d'opposition de classe présent à travers les deux villes. Celles-ci n'ont pas la même influence politique. Souvent en rejet profond face à l'autorité, les jeunes de la rue pourraient être rebutés par l'imaginaire entourant Ottawa en tant que capitale nationale et ainsi considérer Gatineau comme plus attirante.

Toujours en rapport avec la citation précédente, l'originalité des propos d'André est de souligner la diversité de l'offre de services dans la région. Les jeunes voulant aller aux études comme André ont la chance de vivre dans une région où ils peuvent choisir entre deux systèmes d'éducation. Si, la frontière complexifie les systèmes scolaires, elle donne en même temps l'opportunité de choisir entre l'université moins coûteuse, mais moins réputée et moins diversifiée qu'est l'Université du Québec en Outaouais (UQO) et les universités plus chères, mais offrant plus d'options à Ottawa (Université d'Ottawa, Université Carleton, Université Saint-Paul). La frontière donne l'opportunité de faire des choix, mais complexifie tout à la fois le processus de sélection à travers les fonctionnements différents des institutions québécoises et ontariennes et leurs coûts différents de fréquentation.

Les propos maintes fois contradictoires de cette citation la rendent difficile à lire. J'ai déjà éludé que la provenance du discours contradictoire des jeunes vient avant tout du caractère ambivalent de la frontière. Dans ce cas-ci, l'ambiguïté d'André est encore plus claire que chez tous les autres, car il change d'opinion quatre fois quant au fait que la perte de la frontière serait avantageuse ou non.

Tous les jeunes de la rue ont mentionné l'importance de la langue dans leurs interactions avec l'autre ville. Évidemment, pour André, qui n'est pas bilingue, le fait qu'Ottawa soit majoritairement anglophone est un grand frein :

André : Ici par contre, je sais qu'il y a l'obligation de parler pis d'afficher en français. C'est obligatoire que le français doit être dominant. Ottawa, ça doit être obligatoirement bilingue. Ça, ça veut dire que c'est tout d'abord en anglais, mais qu'il peut des fois y avoir du français. [...]Tu vas voir de l'anglais partout. Tout le monde parle anglais.

Maxime : Pis ça fais-tu une grosse différence pour toi?

André : Ben je comprends bien l'anglais, mais le parler, c'est une autre affaire. Je préfère parler français, c'est ma langue! Si je peux, je vais le faire.

J'ai délibérément décidé de ne pas mettre l'accent sur ce facteur systématiquement présenté comme le seul élément significatif dans la différenciation entre Gatineau et Ottawa. Bien qu'il soit important, j'ai pour objectif de démontrer d'autres aspects moins bien connus de la frontière. Pour Ève et Jonathan, la langue n'était pas centrale dans leurs propos. Avec la participante qui suit, la composante linguistique prendra plus d'importance.

Jenny

Bien qu'elle ait l'anglais comme langue maternelle, la frontière entre Ottawa et Gatineau reste une barrière linguistique pour Jenny. Issue d'Halifax, Jenny a commencé à apprendre le français à l'âge de cinq ans. Sa mère ayant trouvé un emploi en tant que fonctionnaire pour le gouvernement fédéral, toute sa famille a déménagé à Gatineau. N'ayant jamais vraiment connu son père, Jenny s'est fortement attachée à son grand frère. Sans spécifier pourquoi, elle est devenue dépendante aux amphétamines vers l'âge de 14 ans. Rejetée par sa mère, elle a vécu dans un centre jeunesse puis au Belvédère à sa majorité. Depuis ce temps, Jenny a complètement arrêté la drogue et cherche activement un emploi. Quelques jours après notre entrevue, j'ai appris qu'elle avait déménagé en appartement avec son conjoint qu'elle avait rencontré au centre jeunesse.

L'expérience que Jenny fait de la division linguistique de la frontière illustre comment la langue peut être un frein à des niveaux plus complexes que la simple difficulté de communication. Jenny est parfaitement bilingue et pourtant, elle ne va presque jamais à Ottawa. Si les difficultés de déplacement sont encore une fois mises en cause, elle mentionne indirectement un autre facteur lorsqu'elle décrit comment elle interagit avec les étrangers :

Maxime : Est-ce la même affaire à Ottawa [comparé à tes interactions avec des étrangers à Hull]?

Jenny : À Ottawa, non... non le monde me parle pas. I guess that I look too French (Rires). Je sais pas, I guess que ça paraît que je viens de Gatineau. [...] À Gatineau, à chaque fois que je vois des filles qui ont l'air épaisses pis qui parlent, chu comme [certaine que ce sont des gens d'] Ottawa... Je le sais. Je le sais par la manière

qu'elles s'habillent pis la manière qu'elles marchent. Je le sais. [...]Je le sais tout de suite : Ottawa.

Plus qu'une simple manière de communiquer, la langue est pour Jenny une forme d'identification à un groupe qui, dans le cas présent, est en opposition avec celui de l'autre côté de la frontière. La rivière est ici une concrétisation physique d'une division identitaire profonde entre Québécois et Ontariens. La démarcation est si évidente pour Jenny qu'elle en vient même à la considérer comme quelque chose de visible, une attitude que l'on peut porter comme une marque sur son corps. Les gens de Gatineau et d'Ottawa agissent si différemment qu'ils peuvent être identifiés au premier regard. Le rôle séparateur de la frontière est ici sans équivoques.

Tout un corpus scientifique s'est établi autour de la définition du corps humain comme d'un espace pouvant être étudié par la géographie. Avant tout espace de l'individu, le corps devient un médium physiquement et socialement influencé par l'environnement dans lequel il évolue. Tout à la fois, il adapte également l'espace qu'il investit (McDowell, 1999). Très souvent étudié dans une perspective féministe, le corps en tant qu'espace permet de mieux comprendre ce qu'exprime Jenny dans la citation précédente. Bien que la réflexion entourant la géographie du corps ait grandement évolué depuis ses affirmations, Bourdieu offre une explication intéressante du rôle du corps comme centre mémoriel de la socialisation :

There is no better image of the logic of socialization, which treats the body as a 'memory jogger', than those complexes of gestures, postures and words which only have to be slipped into, like a theatrical costume, to awaken, by the evocative power of bodily nemeses, a universe of readily made feelings and experiences (Bourdieu, 1984 : 474).

À travers le corps, un individu mémorise les différentes normes de socialisation permettant l'initialisation du contact avec l'autre. Si l'on rattache cette perspective à la frontière, j'ajouterais que d'un environnement à l'autre (entre Gatineau et Ottawa par exemple), certaines pratiques de socialisation particulières varient légèrement. Une personne n'ayant pas encore intégré ces différences pourrait ainsi facilement être identifiée comme l'a fait Jenny. Le corps est donc un espace en interaction permanente avec son environnement géographique et social et qui apprend de celui-ci. Les séparations

provoquées par la frontière se concrétisent dans des divisions entre les corps et leurs possibilités d'interactions.

Contrairement à Ève, la frontière est définitivement un mur séparateur pour Jenny. Malgré la clarté de son opinion, ses propos restent tout à fait ambivalents :

Maxime : Est-ce que tu sens que Gatineau pis Ottawa, sont une seule ville?

Jenny : Ben moi, je pense que c'est différent à cause... quand tu traverses, c'est un pont premièrement. Pis hum, quand tu traverses un pont ou quelque chose de même, habituellement, c'est parce que c'est pas la même place. Comme c'est ça.... Comme moi, je pourrais dire qu'Halifax pis Gatineau c'est la même place. Non, ça prend un jour en auto. Pis la même chose, Gatineau pis Montréal, la même place? Non c'est pas la place. Gatineau, Québec, c'est pas la même place.

Pour soutenir son point de vue, Jenny compare la situation entre Ottawa et Gatineau avec celle entre Gatineau et Halifax. On comprend pourtant que ce n'est pas avec la même clarté que les deux villes sont divisées. La distance n'est pas suffisamment significative pour expliquer l'existence de deux villes. Pour un individu ne s'étant jamais posé de questions concernant la frontière et son rôle séparateur, il peut devenir difficile de rationaliser son point de vue même s'il reste totalement valide. Ainsi, il est vrai que Gatineau et Ottawa sont considérées comme deux villes distinctes. Ce n'est par contre pas avec la même simplicité que dans ses autres exemples (Gatineau et Halifax) qu'il est possible de justifier cette division entre Gatineau et Ottawa.

Cette séparation, à la fois physique, linguistique et identitaire est définitive chez Jenny. Pourtant, elle est elle-même à cheval entre les identités divisées par la frontière. Si elle se considère comme une Québécoise, elle n'est pas toujours traitée comme telle :

Maxime : Dernière question : Quelles différences tu penses que ça ferait si Ottawa pis Gatineau devenait la même ville?

Jenny : Je pense pas que ça changerait grand-chose. Sauf que les Québécois, ils seraient en tabarnak! Je pense que ce serait juste ça. Je pense que les Gatinois pis toute ça, je pense qu'ils seraient en tarbarnak! Parce que moi, n'importe quand que je parle en anglais à Jonathan, genre il est comme : esti d'Anglaise! Esti de Québécois toi-même!

C'est une réalité quotidienne de la vie à proximité de la frontière que celle de confronter l'anglais si on est francophone et vice versa. La frontière pousse à la rencontre

de l'autre. C'est également une zone de concrétisation des oppositions et un potentiel environnement d'exacerbation des différences. Malgré son auto-identification en tant que Québécoise, Jenny a fréquemment mentionné être victime de moqueries parce que sa première langue était l'anglais. Proches de la frontière, les différences sont renforcées par la confrontation. Pour plusieurs, un Québécois ne peut être qu'un francophone. Même si la frontière est sans ambiguïtés pour Jenny, on reconnaît tout de même certains paradoxes se faufilant dans son vécu.

Résumé de la perspective gatinoise

L'analyse que j'ai complétée souligne la présence de tendances entre les expériences de Jonathan, Ève, André et Jenny. Tous, que ce soit rationnellement ou inconsciemment, ont souligné à quel point la frontière, dans ses effets quotidiens sur leurs vies, est paradoxale. Si elle est une barrière culturelle et identitaire pour Jonathan, c'est en même temps une opportunité d'aller s'éclater dans les bars d'Ottawa. Au contraire, pour Ève, la frontière permet une ouverture au monde canadien-anglais souvent ignoré par les Québécois. C'est en effet l'environnement parfait pour se créer une identité hybride et inclusive canadienne-française. Pourtant, tout en soulignant les rapprochements possibles grâce à la proximité, elle exprime tout à la fois qu'Ottawa est un autre monde pour elle. Aller à Ottawa, c'est comme « un mini-voyage ». La proximité physique ne correspond pas toujours à une appropriation des lieux. Pour André, le paradoxe de la frontière se concrétise dans la division linguistique et les rapprochements économiques que permet la juxtaposition des villes d'Ottawa et de Gatineau. Finalement, bien qu'elle considère avant tout la frontière comme une division claire dans l'espace, Jenny vit fréquemment toutes les ambiguïtés identitaires exacerbées entre les deux rives.

Si, tout à la fois, la frontière attire et repousse les jeunes, il faut tout de même admettre que, pour les jeunes de Gatineau, Ottawa est évitée plus qu'elle n'est exploitée. Tous les participants ici mentionnés ont démontré à quel point ils avaient une image déformée de ce qu'est Ottawa. Leur description de la capitale se limitait à celle du centre-ville. Ils opposaient souvent l'étalement typique de Gatineau avec la densité d'Ottawa. Pourtant, Ottawa est une ville très étendue. Je dois donc reconnaître ici que pour ces jeunes

de Gatineau, la frontière est une limite avant d'être une porte d'accès à des opportunités. Les jeunes connaissent peu Ottawa, car leur expérience de cette ville est plus que limitée. À travers l'analyse complétée jusqu'à présent, différentes explications permettent de comprendre pourquoi les jeunes de Gatineau préfèrent éviter Ottawa. Le premier facteur concerne évidemment les difficultés de transport vers l'autre rive. Souvent trop coûteuses ou inefficaces, les options de déplacements offertes aux jeunes itinérants ne leur permettent pas de facilement aller à Ottawa. Jenny explique deuxièmement l'effet séparateur de la frontière à travers la présence de deux cultures aux langues et aux mœurs différentes. La frontière exacerbant les différences entre ces groupes divisés ne facilite pas son passage. Un troisième facteur est souligné par Jonathan lorsqu'il décrit indirectement le phénomène d'opposition de classes s'opérant entre Ottawa et Gatineau. Des iniquités économiques, démographiques et politiques rendent plus attrayante Hull aux yeux des jeunes de la rue. Finalement, le fait que la frontière soit moins praticable pour les jeunes de Gatineau peut s'expliquer par la présence d'institutions parfois complexes et fonctionnant différemment à Ottawa. Pour une population aussi dépendante des services leur venant en aide, ne pas comprendre le fonctionnement des institutions peut être un frein significatif au passage à travers la frontière. Ce dernier facteur sera plus profondément décrit avec l'analyse des commentaires des jeunes rencontrés à Ottawa. Combinés, ces éléments viennent influencer une perception d'Ottawa se limitant à son centre-ville.

Les impacts du rejet généralisé de la frontière sont tout à fait significatifs dans la vie des jeunes de Gatineau. Premièrement, la ville québécoise, parce qu'elle est plus petite, moins fortunée et moins significative politiquement, ne concentre que peu d'opportunités pour les jeunes de la rue. Par opportunité, j'entends par exemple que peu de services s'offrent à eux, les commerces y sont moins nombreux et à prix moins compétitifs. Il y a peu d'activités récréatives publiques à Gatineau et les perspectives d'emploi y sont plus limitées. En somme, rejeter Ottawa signifie laisser passer des opportunités qui permettraient potentiellement à ces jeunes de sortir de leur quotidien difficile.

Si les jeunes de Gatineau connaissent peu Ottawa, leur expérience de certains secteurs de leur propre ville est par contre riche et approfondie. Ils ont su décrire avec précision les caractéristiques des quartiers centraux de la ville. Le centre-ville de Hull est

très fréquenté par les jeunes rencontrés alors que d'autres régions sont totalement méconnues. Par ces catégorisations des espaces entre ceux à éviter et ceux qui sont plus agréables, je démontrerai que les jeunes itinérants définissent des frontières individuelles à l'intérieur même de Gatineau. Le prochain chapitre s'attardera plus précisément à cette adaptation individuelle des frontières dites portatives. À travers les entrevues menées auprès des jeunes de la rue anglophones d'Ottawa, je vais maintenant faire ressortir comment le caractère paradoxal de la frontière est vécu différemment à partir d'une autre perspective.

Une vision ontarienne de la frontière

Bien que je n'entrerai pas dans une analyse aussi détaillée que pour les jeunes de Gatineau, souligner les particularités des pratiques et des perceptions de la frontière à partir de l'Ontario reste un travail important. En exploitant les entrevues menées auprès des jeunes rencontrés à Ottawa en 2009, je compte dévoiler comment leur vécu de la frontière est, à certains égards, tout à fait opposé à ceux rencontrés à Gatineau. D'un autre côté, qu'ils soient à Ottawa ou à Gatineau, les jeunes itinérants vivent généralement des épreuves semblables. Je m'attends donc à également présenter certaines ressemblances entre les expériences vécues par les jeunes des deux rives. Si tout au long de cette analyse, je qualifie ces participants comme des jeunes vivant à Ottawa, il est nécessaire de nuancer ces propos. Il est vrai que la plupart d'entre eux vivent à Ottawa, mais les seules caractéristiques qu'ils ont systématiquement en commun sont leur capacité à dialoguer efficacement en anglais et le fait qu'ils étaient disponibles afin de faire les entrevues dans des institutions d'Ottawa. Ils ont donc tous un contact relativement important avec la rive ontarienne de la frontière.

Les circonstances dans lesquelles les entrevues avec les Ontariens et les Québécois n'étaient pas tout à fait les mêmes. Les rencontres faites à Ottawa ont été complétées en 2009 selon la méthode du groupe de discussion alors que des entrevues individuelles ont été menées avec les Gatinois en 2015. Malgré ces différences, je compte comparer les commentaires des individus rencontrés à ces deux périodes. Les différences méthodologiques expliquent pourquoi j'ai préféré approfondir un peu plus le vécu des jeunes Québécois que j'ai rencontrés individuellement. Les groupes de discussion

complétés par un autre chercheur rendent plus difficile, mais toujours envisageable, une analyse comparative approfondie. Parce que les participants aux groupes de discussion ne pouvaient pas toujours exprimer leurs pensées individuelles, l'analyse par sujet sera plus limitée. C'est pourquoi les prochaines analyses seront moins directement dirigées vers le vécu individuel des jeunes. L'écart temporel est un autre facteur pouvant avoir une incidence sur le vécu des jeunes. En considérant cet aspect, il est à noter que l'institution qu'est la frontière entre Ottawa et Gatineau ainsi que ses implications ont peu ou pas changé entre 2009 et 2015. Je considère donc qu'il reste tout à fait envisageable de comparer ces entrevues en ce qui a trait aux relations que les jeunes de la rue entretiennent avec la frontière.

Les déplacements entre Gatineau et Ottawa sont un des éléments fréquemment mentionnés par les jeunes d'Ottawa. Meghan, une des jeunes rencontrées à Operation Come Home d'Ottawa, commente la qualité des services de transport en commun de Gatineau :

Meghan : It's horrible in Hull. Like the bus only comes once an hour – during the day, it doesn't matter if it's on weekends or not, the weekend, or whatever. Where I live, the bus only comes once an hour unless it's in the morning at rush hour or at night during the rush hour. So, it's pretty hectic when you don't work 9-5 and you work other hours during the day. It sucks. And like you can use Ottawa bus passes in Hull, but not in the morning. Like, before 9:00 or something. So when I work at 9 I can't use an Ottawa bus pass, so I've been buying tickets, but it's such a pain in the ass. Like it's so expensive.

On comprend ici que Meghan vit dans le quartier Mont-Bleu de Gatineau. Si elle n'est pas une Ottavienne à proprement parler, son travail, ses amis et les services qui la soutiennent sont tous à Ottawa. Les déplacements d'un côté à l'autre de la rivière sont donc primordiaux pour cette jeune fille. C'est ainsi que, plus directement affectée que la plupart des jeunes francophones, elle est très sensible aux restrictions qu'apporte la frontière aux systèmes de transport en commun de la région. Comme elle l'explique, Gatineau et Ottawa ont chacun leur système d'autobus. La frontière devient une limite relativement étanche entre le Service de transport de l'Outaouais (STO) et OC Transpo qui doivent se limiter à desservir leurs villes respectives. Pour éviter d'empiéter sur l'espace d'activité de l'autre système de transport, un individu voulant traverser la frontière se doit de changer d'autobus

une fois arrivé au centre-ville. Si ces obligations dérangeantes affectent peu la majorité de la population se déplaçant majoritairement en voiture, ses effets sont décuplés pour les jeunes de la rue. En effet, leur accès est déjà limité aux autobus à cause de leurs coûts. C'est par contre la seule solution pour qui doit se déplacer sur de longues distances sans pouvoir utiliser une voiture. L'exemple de Meghan souligne de nouveau l'incidence grave que peut avoir la frontière dans l'offre de services s'adressant entre autres aux jeunes de la rue. Tout comme l'aide sociale ou les systèmes d'éducatifs décrits par André, les transports en commun sont scindés par la frontière et la rendent difficilement traversable pour une population démunie.

Si la frontière est fréquemment associée à une barrière en ce qui a trait aux transports à travers la ville, elle est en même temps un atout à exploiter en ce qui concerne leurs activités illégales. Plusieurs jeunes discutaient de la manière par laquelle certains vendeurs de drogue exploitaient la frontière et l'existence de deux systèmes de police afin d'éviter de faire face à la justice :

Kaylin - There's a lot of coke dealers in Hull, too. I find if you want to buy a large quantity of it, you always get sent to Hull.

Mike : Like why, do you think the police are more lenient in Hull?

Alex : Well, I mean, they only just started doing big drug busts really, right? [...]

Dom : And the rent is cheaper. The rent is cheaper. So I think that's another reason why the dealers are like, well, why pay this much for my house --

Alex : Plus, if you have a criminal record here[in Ottawa], the cops there[in Gatineau] don't necessarily know who you are.

Maggie: Yeah, like I know a couple of pot dealers who sell on Rideau but they live in Hull and they don't sell in their neighborhoods – so that they don't get caught and get kicked out of their place or anything.

La frontière n'est pas que source de restrictions et de désavantages, mais peut aussi être exploitée à l'avantage des jeunes. Éviter la police est une constante préoccupation pour certains jeunes qui doivent se procurer leurs drogues. Comme mentionné dans la section précédente concernant les institutions affectées par la frontière, Ottawa et Gatineau ont chacun leur corps policier. Les deux systèmes de justice fonctionnent différemment et ne communiquent pas toujours efficacement. En ce sens, pour ceux qui savent s'en servir, la

frontière devient une bonne manière de se soustraire à la justice. Le fait que des institutions soient affectées par la frontière peut à la fois être une limite (transport) et un avantage (police) pour les jeunes de la rue.

Comme l'ont exprimé les jeunes de Gatineau, le phénomène d'embourgeoisement s'opérant au centre-ville d'Ottawa tend à évincer toutes les populations marginales et les services (qu'ils soient légaux ou non) s'adressant à eux. Suivant une logique de reconquête de la ville, des mesures parfois drastiques peuvent être mises en branle (Cloke, May, Johnsen, 2011). Ainsi, des pressions sont faites sur la police d'Ottawa afin qu'elle débusque et élimine toutes activités illicites et délinquantes comme le trafic de drogue. Gatineau devient d'autant plus attirante qu'elle semble bien moins dangereuse pour cette population marginale.

L'embourgeoisement, en plus de chercher à évincer d'Ottawa tous les individus considérés déviants ou marginaux, est un phénomène créant une géographie inégale. Des inégalités économiques fondamentales ont été soulevées dans les discussions des jeunes de Gatineau. Si le coût moyen des logements à Gatineau est un des plus élevés du Québec, il reste bien en deçà de celui d'Ottawa. Cela peut être un facteur déterminant pour passer de l'itinérance à l'obtention d'un logement stable. Pour les jeunes d'Ottawa, la frontière est donc une opportunité de se procurer un logement à un prix qui leur est abordable :

Brian : It must be really frustrating if you're on Ontario Works and you're looking for housing and you know, just on the other side of the river is better housing and less expensive, but if you're on Ontario Works --

Harlan : Yeah, you're screwed.

Nuit : There are very few apartments in Ottawa that're affordable that are decent. Ottawa rooms claim cheap, but they're crap. They're prison cells that're overpriced; lots of infestations of different crap. And you're looking at Hull, and you're like all these nice places, and a lot of people you may know moved over, and they keep saying, 'come on over, come on over' and you're like, 'ah, can't really do that. Don't have the money for it.'

Malgré les revenus limités offerts par Ontario Works, il est envisageable pour un jeune itinérant de se payer un logement à Hull alors que ce serait totalement impossible à Ottawa. Si les inégalités économiques engendrées par la frontière semblent ici être d'une grande aide pour sortir de l'itinérance, certains jeunes mentionnaient se sentir désemparés

face à la duplication des services au Québec et en Ontario. En effet, comme mentionné dans le chapitre précédent, les montants d'aide offerts par Ontario Works et l'aide sociale du Québec sont semblables, mais le processus de passage d'un système à l'autre est très complexe pour ces jeunes. Alors qu'en faisant miroiter la possibilité d'un logement abordable, la frontière attire, la complexification institutionnelle repousse.

Nuit, une des jeunes filles rencontrées à Operation Come Home d'Ottawa décrit comment, si la frontière disparaissait, une meilleure connexion entre services de soutien lui permettrait de sortir de la rue plus facilement :

Nuit : Streams of information, that would definitely be affected – keep everything above -- being able to transfer your Ontario Works files to Quebec welfare and then move out there. A lot of times the ability to have your own place and getting off of sleeping under a bush can directly lead to having work. Or you have the work available but you need the place to have a mailing option or a place where you can sleep securely and you're not going to get woken up in the middle of the night with a boot in the face. Or like different options, like food banks -- the ability to eat. I mean, you can find it easily in Ottawa, there's information all over the place. Finding them in Hull, or Gatineau – that's almost impossible.

Bien souvent, le long et difficile processus de transfert de l'aide sociale ontarienne vers celle du Québec est une source de désagrément suffisante pour abandonner un logement disponible à Hull. Les autres services offerts à Ottawa, même s'ils existent souvent à Hull, sont peu connus sur l'autre rive. Il devient donc encore moins envisageable de déménager de l'autre côté de la frontière si l'on est persuadé qu'aucune aide pour se trouver un emploi, pour retourner aux études ou pour se nourrir ne sera offerte. L'effet d'attraction et de repoussoir de la frontière s'effectue simultanément et crée une grande ambivalence dans les propos des jeunes itinérants d'Ottawa.

Alors que la présence de la frontière a le potentiel de faciliter le retour dans un logement stable, c'est un moyen de trouver un endroit tranquille où dormir dans la rue. Peu de jeunes rencontrés en 2015 ont fait l'expérience de dormir dehors. Bien au contraire, ceux rencontrés en 2009 à Ottawa ont souvent vécu l'itinérance au sens le plus strict du terme. Certains d'entre eux ont expliqué les avantages d'aller dormir à Hull lorsqu'on doit rester à l'extérieur pour la nuit :

Brian : I don't know how many of you have slept out, but is it easier to sleep out in Ottawa or in Hull? [...]

Maggie : Well, you can sleep just anywhere most of the time.

Zack : You usually want to hide a little bit, cause people call the cops on you. You don't want to just pass out on people's lawn or anything. Mind you, I've done that.

Kaylin : I feel more comfortable sleeping outside in Ottawa because I know Ottawa better.

Alex : I think I feel more comfortable in Hull because I don't know it as well, like I don't know many people there. And so I wouldn't feel like anyone walking by would be like, 'hey.' No one knows me there. Like I wouldn't – and also, in Ottawa, depending on where you sleep, you get woken up by the NCC at four or five in the morning, like 'get the hell out of here.' You know what I mean? Like, for example, if you were to go to like Gatineau Park or something, you wouldn't get bothered at all. Or, if you could find a decent spot in Hull, like there's going to be no one bugging you.

La honte que peut engendrer le fait d'être itinérant est amoindrie par la possibilité de se rendre rapidement dans un environnement où ne s'étend pas le cercle de connaissances. La frontière est à la fois attirante, car source de sécurité pour dormir dans la rue et en même temps une limite, car le réseau social d'Alex semble être bloqué par sa présence.

Dans la même optique, l'image qu'ont les jeunes de la population gatinoise est profondément ambiguë. Les participants au groupe de discussion orchestré au Youth Services Bureau ont, d'un commun accord souligné à quel point ils étaient à l'aise avec la population de Hull :

Janna : The people [from Hull] aren't stuck up because they're all poor.

Alex : Exactly.

(Group laughs)

Kaylin : But see, we were talking about flying a sign[in Ottawa], and we were talking about how those people are stuck up – the ones you encounter when you panhandle on the street. Like the French, like, upper class business people are very stuck up.

Alex : Yeah.

Janna : But in terms of the area that you'd live in for a \$500 apartment, it's nice to live around people who are just like dirty and loud and like to party.

La relative pauvreté de la population de Hull par rapport à Ottawa semble ici être un facteur de rapprochement pour les jeunes de la rue. Ils reconnaissent les mêmes habitudes qu'eux chez leurs voisins et s'y sentent à l'aise. Jusqu'à un certain point influencé par leur réalité d'itinérance, l'identité individuelle des jeunes rencontrés s'avère tout à fait compatible avec leur représentation de la population de Hull. Les jeunes de la rue se tournent ainsi facilement vers Hull. S'il est vrai que la frontière rapproche deux populations aux revenus généralement inégaux (le revenu médian à Ottawa étant plus élevé qu'à Gatineau), elle est également une occasion de rencontre entre un monde francophone et un autre anglophone (Statistique Canada, 2013).

Contrairement au revenu plus faible des gens de Hull qui semble susciter des rapprochements avec les jeunes de la rue, le facteur identitaire associé à la langue les divise profondément. Une discussion menée par Brian Ray présente efficacement le rejet de la part francophone des gens de Hull :

Brian : So you really do think [the province of Québec is] another country?

Maggie : Yes.

Brian : Yeah? Just because it has different rules, or?

Kaylin : It seems like that sometimes. Like a lot too because like we're bilingual here and they're not. Like here our signs have to be in English and French and there it's just French. And they're real assholes to English people too. Like especially – I grew up in French immersion schools, but I mean there are some stuff, like some words I just can't find and if I'm speaking French and I say a word in English, they just look at me, like, 'what the hell?'

Zack : I've heard that from a lot of people when they're just talking English. Like I've had friends that when they go to restaurants, they stop serving you in restaurants.

Maggie : They stop serving you when you accidentally slip out an English word.

Kaylin : I don't know, basically, just on a basic level I think of Hull as just northern Ottawa – because we don't have a north Ottawa. So that's pretty much what I think of it as. But if you're looking at it when you're actually there, it's a lot different than Ottawa. But if you're looking at it on a map, Hull is definitely northern Ottawa, like

with the amount of – like you guys said -- border crossings and stuff, the way people go back and forth so easily.

Si la pauvreté exacerbée par les différences d'un côté et de l'autre de la frontière est une source de rapprochement entre les jeunes d'Ottawa et la population de Hull, son caractère francophone est quant à lui une source de rejet quasi systématique. Le choc identitaire provoqué par la frontière est fort entre les jeunes de la rue et les résidents de l'île de Hull. Ainsi, une même population est à la fois rejetée et appréciée.

Les commentaires de Kaylin sont révélateurs de toute la difficulté avec laquelle les jeunes interprètent la frontière. Dans sa première intervention, elle mentionne l'éloignement profond entre des populations aux identités qu'elle considère comme opposées. Kaylin souligne ensuite comment pour elle, Gatineau se limitait à être la section nord d'Ottawa et donc qu'en ce sens, la frontière n'était pas très significative à ses yeux. Les différences identitaires seraient ainsi bien plus significatives que la séparation physique provoquée par la frontière. L'ambiguïté de la frontière n'est pas uniquement dans le fait qu'elle est à la fois une source d'avantages à exploiter et de restrictions à surmonter. C'est aussi une occasion de s'ouvrir à l'Autre ou de le rejeter.

Les inégalités de pouvoir entre francophones et anglophones peuvent expliquer partiellement cette perception de Gatineau comme d'une simple section d'Ottawa. En tant qu'anglophones, les jeunes de la rue jouissent d'un pouvoir dont ne disposent pas les jeunes francophones. À l'échelle régionale, mais également nationale, l'anglais est la langue de la majorité. Tout spécialement dans la région d'Ottawa-Gatineau, mais aussi ailleurs au pays, la plupart des anglophones savent qu'ils pourront être compris même dans un milieu où l'anglais n'est pas la langue officielle (Stephen, 2013). C'est l'apanage de la minorité d'être plus fréquemment bilingue. Ainsi, lorsqu'ils se rendent à Gatineau, les jeunes de la rue d'Ottawa ont confiance de pouvoir se faire comprendre, peu importe à qui ils s'adressent. Au contraire, les jeunes francophones de Gatineau savent qu'ils devront aiguiser leur anglais s'ils veulent être compris à Ottawa (Stephen, 2013). Cette relation inégale de pouvoir linguistique détermine une relation fortement différenciée avec la frontière entre Ottawa et Gatineau.

Au final, à la fois chez les jeunes d'Ottawa et chez ceux de Gatineau, l'influence qu'a la frontière dans leur réalité est fondamentalement ambiguë. D'un commun accord, tous les jeunes rencontrés ont souligné la difficulté qu'ils avaient de se déplacer à travers la frontière. Pour certains, la frontière est difficile à franchir parce qu'elle divise deux systèmes de transports en commun peu interconnectés. Pour d'autres, la méconnaissance de l'autre rive les incite à ne pas la fréquenter. Le coût afin d'accéder aux services de transport était aussi mentionné. Dans tous les cas, la frontière est à différents égards une barrière difficile à franchir physiquement.

Tout à la fois, la frontière possède des avantages incitant son passage par les jeunes de la rue. Les jeunes d'Ottawa mentionnaient principalement les possibilités de logements abordables et la présence de lieux tranquilles où dormir dans la rue à Hull. Pour les jeunes de Gatineau, c'est entre autres l'ambiance animée et les services plus variés qui les attiraient à Ottawa.

Au niveau identitaire, la frontière semble diviser plus qu'elle ne rassemble. Pour Ève, la proximité avec le monde anglophone et culturellement diverse d'Ottawa lui aura permis de développer une identité très inclusive. Au contraire, pour Jonathan, Jenny et les anglophones d'Ottawa, la frontière est une division linguistique et, par extension, identitaire claire et difficile à concilier. Pourtant, les jeunes d'Ottawa mentionnaient du même souffle se sentir plus proches de la population généralement moins nantie de l'île de Hull que des gens riches travaillant au centre-ville d'Ottawa.

Au-delà de l'ambiguïté, la relation entre les jeunes de la rue et la frontière provinciale suit certaines tendances que j'aurai fait ressortir. Si les jeunes de Gatineau rejettent souvent Ottawa, ceux de l'Ontario se dirigent facilement vers l'autre rive. Les jeunes d'Ottawa, rejetés par leur propre ville en plein processus d'embourgeoisement, sont attirés par la géographie inégale créée par la frontière. Dans la même optique, la frontière est plus ouverte pour les jeunes d'Ottawa, car leur identité marginale est plus compatible avec la population relativement pauvre de Hull.

Tout au long de ce chapitre, j'aurai présenté comment la frontière entre Gatineau et Ottawa devient une institution sociale influençant les pratiques et perceptions quotidiennes

des jeunes de la rue d'Ottawa et de Gatineau. La comparaison entre les jeunes d'Ottawa et de Gatineau m'aura permis d'accentuer les inégalités dans la relation qu'entretiennent les jeunes de la rue avec la frontière de part et d'autre de cette dernière. J'aurai finalement décrit l'importance particulière du lien entre les jeunes de la rue et la division entre les deux villes.

En outre, la présence de frontières dites portatives a été soulignée. Ces séparations non officielles et variables selon les individus divisaient certains secteurs au sein même des deux villes. Au même titre que la frontière officielle, ces séparations portatives ont une influence indéniable sur le quotidien des jeunes rencontrés. Dans la section qui suit, j'élaborerai plus en profondeur le rôle et le processus de création de ces frontières informelles.

Chapitre 7

La ville dans la ville, création de frontières informelles

À travers le regard de Jonathan, Ève, Nuit, Meghan et tous les autres, il est devenu clair qu'à plusieurs échelles, la frontière affecte fortement le quotidien des jeunes de la rue. Par une appréciation différenciée de la frontière concrète qui sépare les deux villes, les jeunes itinérants de Gatineau et d'Ottawa voient leur quotidienneté transformée. Alors que les jeunes d'Ottawa profitent des nombreuses opportunités en termes de services, de logements et d'emploi offert à la fois à Ottawa et Gatineau, les jeunes du Québec évitent quant à eux la frontière et limitent ainsi leurs possibilités. Cette forme d'injustice entre Ottavians et Gatinois a ainsi été dévoilée à travers deux aspects de la frontière. Premièrement, la limite formelle et institutionnalisée formant un cadre structurel strict s'imposant aux jeunes crée une offre de services plutôt avantageuse pour les résidents d'Ottawa (voir le chapitre cinq). Deuxièmement, la séparation sociale et linguistique formalisée par la rivière des Outaouais pousse à une représentation négative d'Ottawa pour les jeunes de Gatineau (difficultés de déplacement, de communication, différences identitaires, etc.) qui préfèrent ainsi éviter l'autre rive. Elle provoque tout à la fois une vision positive de Gatineau du point de vue ontarien (majorité linguistique, milieu plus pauvre et ouvert à la différence, etc.) (voir le chapitre six). Afin de soutenir cette démonstration de la tendance à la création d'une géographie inégale des opportunités offertes aux jeunes itinérants des deux rives, il est par contre à noter qu'un troisième aspect de la frontière se doit d'être approfondi.

Certains indices laissent en effet croire que l'influence entre les participants et la frontière est réciproque et, qu'en ce sens, les jeunes de la rue viennent également transformer la frontière. Bien entendu, cela ne signifie pas que la rivière des Outaouais a été déplacée ou que la limite entre le Québec et l'Ontario a été redéfinie. Si les fonctions institutionnelles les plus formelles de la frontière restent impassibles devant le quotidien des jeunes, d'autres aspects de celle-ci sont modifiés fondamentalement par leur confrontation. En effet, comme nous l'avons vu dans le chapitre deux, la frontière est aussi socialement construite. Elle est le vecteur de différenciations ou de rapprochements

identitaires. La frontière redéfinit les perceptions qu'on se fait d'un environnement tandis que, en même temps, elle peut être adaptée selon ces mêmes perceptions.

C'est ainsi que Brosseau (2014) en vient à parler de frontières dites portatives. Non reconnues officiellement, les frontières portatives varient en fonction des perceptions individuelles. Elles se concrétisent par l'adaptation de la frontière formelle en fonctions des espaces considérés « chez-soi » et « ailleurs ». Leur réelle signification prend forme dans l'imaginaire des gens qui les créent. D'un point de vu particulier, certaines portions de Gatineau peuvent par exemple être intégrées comme faisant partie intégrante d'Ottawa. Si ces limites peuvent être visibles et facilement discernables physiquement, elles risquent en contrepartie d'être invisibles à ceux qui n'y accordent pas d'importance. Elles n'en servent pas moins de point de repère afin de catégoriser un environnement social. À cause de leur caractère plus flou et sans soutien institutionnel, il serait facile d'amoinrir leur influence. Pourtant, à l'échelle individuelle ou de petits groupes marginaux comme les jeunes de la rue, leur importance devient primordiale et redéfinit fondamentalement la relation de ces populations à l'espace de la ville. Dans le cas de la ville québécoise, ce sont surtout les anciennes divisions des villes existant avant la fusion municipale de 2002 qui forment la base des frontières à l'échelle réduite du quotidien des jeunes de la rue. Ces anciennes villes comme Aylmer, Hull, Gatineau et Masson-Angers conservent une très grande importance symbolique et identitaire. La carte 1 décrit ces limites. Si elles ne sont plus officielles, ces frontières sont devenues des séparations informelles entretenues par les résidents. De même, des frontières à micro-échelle sont créées autour des nombreux quartiers plus anciens ou centraux de la ville comme le Vieux-Hull, le secteur Mutchmore, le quartier Mont-Bleu ou le Plateau. Chacun de ces secteurs est fondamental dans la compréhension que font les jeunes interviewés de leur environnement physique, social et symbolique.

Comme je le démontrerai, la notion de frontière portative n'est pourtant pas la plus efficace pour décrire la création de limites par les jeunes de Gatineau. En effet, comme démontré dans le chapitre précédent, les jeunes de la rue de Gatineau évitent quasi systématiquement Ottawa. Ils n'adaptent donc pas la frontière dans une logique d'intégration de secteurs d'Ottawa en tant qu'espaces d'inclusion. Il n'en reste pas moins

que, plus que la frontière provinciale, d'autres limites adaptées individuellement viennent subdiviser leur espace vécu entre lieux d'exclusion et espaces d'acceptation.

Dans le chapitre qui suit, j'analyserai cette influence des frontières individuelles créées par les jeunes de la rue dans Ottawa et Gatineau. Un effort particulier sera porté à présenter le rôle de ces limites dans la création d'inégalités au sein même du groupe des jeunes de la rue de la région. La présence de frontières informelles vient renforcer le développement asymétrique de l'espace vécu par les jeunes de Gatineau et d'Ottawa en créant des zones perçues comme exclusives, dangereuses ou simplement sans intérêt. Ces séparations étant construites différemment par les jeunes d'Ottawa et de Gatineau, leurs géographies respectives s'en voient d'autant plus distinctes.

De la même manière que pour les interactions avec la frontière entre les deux villes, ces limites portatives ont une importance bien plus marquée pour les jeunes de la rue que pour le reste de la population. Effectivement, comme nous en avons déjà une idée, les jeunes de la rue sont très fortement concentrés dans les secteurs du Vieux-Hull à Gatineau et du Centre-ville à Ottawa. Ce sont à ces endroits que les services à leur intention sont situés. Ainsi, une opposition banlieues/centres urbains s'est développée dans la région. Adaptées à une population stable et plus nantie pouvant se permettre une voiture, les banlieues n'ont aucun intérêt pour ceux qui n'ont pas les moyens de s'y rendre. Si les jeunes de la rue ne peuvent se permettre de profiter des opportunités offertes par les banlieues de plus en plus étendues, la population moyenne peut quant à elle exploiter à leur avantage tout ce qu'ont à offrir les centres urbains. Des limites informelles se développent ainsi entre les zones centrales et les banlieues. Celles-ci sont bien plus significatives pour les jeunes itinérants que pour les gens qui peuvent les franchir sans problème.

Suivant cette logique, certaines inégalités se dessinent à différentes échelles au sein même des villes. Les quartiers plus récents abritent des populations riches et des services adaptés à leurs besoins tandis que les plus pauvres sont entassés dans des secteurs moins attirants. Comme le décrivent Wolch et Dear (1987), la création de « services dépendant ghettos » s'effectue lorsque les services à l'intention des populations marginales sont centralisés dans les secteurs les moins attirants de la ville. Les individus dépendants de ces services, pour survivre, s'agglutinent autour des pôles de soutien et accentuent

progressivement la polarisation des espaces urbains entre « prime spaces » et espaces marginaux (Duncan, 1983). Si Gatineau n'est pas systématiquement dichotomique, il reste indéniable que la géographie des quartiers correspond assez bien à ces perspectives théoriques. Différents mécanismes renforcent les frontières entre les quartiers et stigmatisent les populations pauvres qui se voient contrôlées indirectement dans leurs déplacements. Les jeunes de la rue sont fortement touchés par ces limites économiques et identitaires séparant les quartiers de Gatineau et d'Ottawa.

Le point de vue des jeunes de Gatineau

Pour mieux comprendre leur réalité quotidienne, je me suis encore une fois intéressé à certains des jeunes que j'ai interviewés. J'ai sélectionné les commentaires de cinq des jeunes rencontrés, car ils étaient représentatifs d'une logique partagée par certains d'entre eux ou parce qu'ils avaient un vécu unique. Comme dans le chapitre précédent, je vais décrire en profondeur la réalité quotidienne de chaque jeune en évitant de faire des amalgames. J'en viendrai ensuite à souligner les points communs dans leurs expériences des frontières adaptées individuellement. Je commencerai avec les cinq jeunes de Gatineau pour ensuite les comparer aux commentaires émis par les jeunes rencontrés à Ottawa. Il est à noter que les participants ontariens n'ont pas mis beaucoup l'accent sur l'importance des frontières informelles. La section les concernant est donc plus courte.

Jean

J'ai rencontré Jean au Belvédère dans le Vieux-Hull. Âgé de 18 ans, il vivait dans ce logement communautaire depuis plus de 10 mois. Sans avoir vécu dans la rue au sens strict du terme, son instabilité résidentielle le place définitivement dans une situation semblable à celle des autres jeunes interviewés. Ayant été élevé avec sa sœur par une mère monoparentale, Jean n'a pas développé de réseau de soutien très étendu. Continuellement en déménagement, mais toujours dans les secteurs de Hull ou de Gatineau, l'instabilité semble toujours faire partie de son quotidien. Durant le temps des fêtes suivant son dix-huitième anniversaire, sa mère l'a évincé de l'appartement où il vivait avec elle. Hébergé pendant quelques mois par la mère d'un de ses amis, Jean est tombé en profonde dépression

dont il ne semble pas complètement s'être rétabli. Profondément attaché aux amitiés qu'il a formées lors de ses études secondaires non terminées, les jeux vidéo et la confection de costumes sont les meilleures manières de garder contact avec elles.

En déménageant fréquemment et parce qu'il a toujours vécu dans la même ville, Jean a développé une profonde expertise de Gatineau et de ses particularités. Je dévoilerai ici comment les différentes sections de la ville sont pour lui tout à fait significatives, car elles représentent des environnements connus ou évités, des lieux rassurants ou déroutants et des espaces de rencontre ou peuplés d'inconnus.

Lorsque j'ai questionné Jean concernant la fusion municipale de 2002, il a rapidement établi à quel point les anciennes limites des villes, bien qu'elles ne soient plus officielles, restaient les divisions les plus significatives de son quotidien :

Jean : [...] J'aimerais que ce soit vraiment séparé. Que Gatineau reste Gatineau, que Hull reste Hull pis qu'Aylmer reste Aylmer. La fusion a tout fucké. C'est comme quand tu dis Gatineau secteur Hull. De quoi tu parles, c'est Hull! T'as Hull pis dans Hull, tu devrais avoir les secteurs Mont-Bleu, le secteur Mutchmore, le secteur Wright... Après ça t'as le secteur du Vieux-Hull qui est ici. Pis après ça t'as la limite entre le secteur Mutchmore pis le secteur du Vieux-Hull que moi j'appelle le jeune Hull. C'est entre le boulevard des Allumetières pis juste après le Harvey's. Ça, c'est ce que j'appelle le jeune Hull. J'y vais souvent dans ce coin-là, tous mes amis sont là.

Maxime : Pis le reste, les autres secteurs de Gatineau...

Jean : Je connais pas vraiment ces places-là.

Maxime : Faque ta ville c'est vraiment Hull et non Gatineau.

Jean : Non c'est ça. Faque la fusion, non là... moi j'aimerais retourner séparé.

Pour Jean, les frontières entre les différents secteurs de Gatineau et, à une autre échelle, celle des quartiers centraux sont à plusieurs égards bien plus importants que la frontière officielle entre Ottawa et Gatineau. Ottawa est un environnement à prédominance anglophone qui doit être évité selon un jeune francophone comme Jean. Si la frontière officielle est tout simplement un mur, les limites entre les secteurs de Gatineau influencent quant à elles le quotidien de Jean en le complexifiant grandement. À travers les citations suivantes, je dévoilerai que, pour Jean, quatre facteurs déterminent l'importance des secteurs de Gatineau : la création de points de repère dans l'espace, le développement de

relations sociales, le sentiment de sécurité et l'appartenance que Jean développe par rapport à ces lieux.

La dernière phrase du commentaire suivant illustre l'importance des frontières non officielles que partage Jean avec une bonne partie de la population :

C'est comme déjà la fusion entre les trois villes pour Gatineau... C'est pas beau. C'est comme appeler toute la place Gatineau, je sais pas, je trouve ça con. Tu massacres toute l'affaire. Ha! La belle grande ville de Gatineau. Mais quelle partie? Tu peux-tu faire la différence? Ya Gatineau Gatineau, Ya Hull, Ya Aylmer. PAS GATINEAU. La logique c'est toujours d'effacer les frontières, mais moi je trouve qu'elles sont ben importantes. J'aimerais ça des fois qu'on puisse en construire des frontières.

L'inconnu rend Jean très inquiet. Ses frontières individuelles deviennent en quelque sorte pour lui des balises entre espaces connus et évités. Sachant par exemple quelles sont les limites approximatives d'Aylmer, Jean tentera de l'éviter, car cet espace inconnu est source de stress, mais aussi de difficultés de déplacement. Plus que dans le cas de la limite entre Gatineau et Ottawa qui implique des influences institutionnelles et concrètes affectant tous les jeunes de la rue, on remarque ici que les frontières informelles sont fortement modulées par la personnalité des individus. C'est parce que Jean n'a pas un instinct aventurier que les espaces inconnus sont aussi invariablement évités. En ce sens, les points de repère sont essentiels pour déterminer les environnements où il se sent à l'aise :

Jean : Je vais souvent revisiter des places où j'ai vécu avant. Comme des fois, j'essaie de trainer un peu dans le coin de Mutchmore parce que maintenant, je sais que ma mère habite plus là. Des fois... ben rarement, je vais sur Leduc parce que je suis resté là comme 4 ans. [...] C'est des points de repère pour me retrouver dans la ville. Ça, c'est mes gros points de repère. Après ça, ya les petits points de repère aux alentours. Pis après ça, c'est des coins perdus. Les points de repère que j'ai sont tous reliés ensemble. C'est de Mutchmore jusqu'à ici, jusqu'à Bolduc pis après ça, jusqu'au pont Alexandra où est-ce que je vais pas. Les autres coins perdus, hum... Mont-Bleu. Mont-Bleu, je suis juste resté où est-ce qu'il y a l'école Saint-Paul. Je suis resté quand même un petit bout, mais je faisais juste marcher jusqu'à l'école. Mais c'est... hum, c'est trop loin pour moi Mont-Bleu.

Maxime : Pis as-tu des points de repères ailleurs qu'à Hull?

Jean : Pas vraiment, je connais pas le reste. Ben ya le Pizza Hut à Gatineau. Comme c'est mon point de repère, mais les autres, je m'en souviens presque pas.

Maxime : Pis à Aylmer? T'as vécu là un petit bout de temps non?

Jean : Aylmer, je connais aucun point de repère... zéro. Ben tsé, chu juste resté là un mois à peu près pis j'étais pas bien, je restais en dedans.

Reconnaitre son environnement physique et se sentir à l'aise d'y retrouver son chemin sont des facteurs essentiels afin d'appivoiser un environnement. Comme ses commentaires le démontrent bien, le nombre d'espaces connus dans un secteur de la ville est directement relié au nombre de fréquentations faites de cet endroit. En résumé, plus le secteur ou le quartier est connu, plus il est fréquenté et apprécié.

Par contre, au-delà de l'expérience concrète d'un environnement, d'autres facteurs sont à mettre en ligne de compte afin d'expliquer leur évitement ou leur attirance. Le second élément concerne l'atmosphère que dégage un espace. Alors que certains espaces sont considérés comme sécuritaires et proches de son identité, d'autres sont dangereux ou hostiles à ses yeux. Ainsi, les perceptions qu'à Jean de l'atmosphère que dégage un secteur détermine grandement si ses frontières sont poreuses ou infranchissables :

Maxime : Ya tu d'autres endroits comme Mutchmore où tu te sens moins à l'aise?

Jean : Mont-Bleu. Selon ce que j'ai entendu, ya une couple d'affaires qui se sont passées dans le Mont-Bleu. C'est dangereux comme place. Quand j'ai vécu là, j'avais comme 7 ou 8 ans dans ce temps-là. Avant, c'était pas de même le quartier. Il était correct pis toute tsé? Je sais pas ce qu'il s'est passé. J'aime pas les changements qui sont radicaux de même. Ça me fait mal... je comprends pu l'histoire de la ville.

Maxime : T'as-tu une idée pourquoi c'est rendu si dangereux?

Jean : C'est une gang de poches. C'est bourré d'un paquet de Wannabe pis de petits gangsters. Des fois, je me sens comme si j'étais le seul nerd dans ce quartier-là. Ça fait mal, c'est trop plein de Wannabes, de thugs pis de tough. C'est pas mal chiant ça.

Malgré le fait qu'il connaît bien le quartier du Mont-Bleu et que, suivant le premier facteur, il devrait s'y sentir à l'aise, l'atmosphère que dégage l'endroit est interprétée comme étant opposée à son identité et potentiellement dangereuse. Si ses travaux portaient avant tout sur les gangs de rue et l'appropriation de l'espace dans les quartiers pauvres de Londres, la recherche de Jackson (2012) reste tout à fait utile afin d'analyser ce que décrit ici Jean. En effet, selon cette spécialiste, la ville est divisée en territoires aux frontières

strictes, mais seulement perceptibles par certaines tranches de la population. Les jeunes de la rue sont particulièrement visés par cette territorialisation de la ville. En effet, les groupes de jeunes de différents quartiers développent une compréhension unique de leur environnement, des règles à respecter lorsqu'on s'y trouve et des normes sociales que l'on doit suivre. S'il n'est pas attendu qu'un adulte ait à se soumettre à ces normes, les jeunes d'autres secteurs devraient quant à eux les connaître à la perfection. Bien entendu, lorsque Jackson (2012) présente cette situation, elle est appliquée à la logique des gangs de rue. Pourtant, certains parallèles peuvent être faits lorsque Jean décrit à quel point il se sent « out of place » lorsqu'il se retrouve à Mont-Bleu. Les normes et les attentes du milieu lui sont étrangères et le stigmatisent en tant que jeune venant d'ailleurs. Ainsi, dans le cas de Jean, mais aussi de plusieurs autres jeunes rencontrés, la frontière informelle entourant le quartier du Mont-Bleu est très importante, car elle l'affecte dans ses déplacements quotidiens. Il ne se sent pas à l'aise de flâner dans ce secteur.

Par contre, suivant la même logique, d'autres frontières attirent Jean plus qu'elles ne le repoussent. Ces endroits sont caractérisés par un sentiment de sécurité, une absence de confrontation avec ses valeurs ou son identité et par un réseau social étendu. C'est ce dernier facteur qui, bien qu'il soit relié à l'appartenance, vient le plus fortement déterminer si une frontière créée individuellement peut être facilement traversée ou non. L'extrait de discussion qui suit permet d'analyser plus en détail ce dernier élément :

Maxime : Ya tu des places où, au contraire, tu te sens vraiment à ta place [...]?

Jean : Ben ya icitte, Vallée jeunesse. Ya aussi mon vieux quartier sur Leduc. Pis ya... ben dans les alentours de chez ma soeur. J'ai des amis là-bas.

Maxime : C'est où ça?

Jean : C'est hum, à une couple de rues en arrière. C'est pas loin d'icitte.

Maxime : Pis pourquoi tu penses que t'es plus à l'aise dans ces endroits-là?

Jean : Parce que je connais plus la place. Tsé, c'est tout du monde en qui j'ai confiance. Je sais au moins qu'il y a presque pas de mal qui se passe là. C'est moins dangereux.

À la lumière de cette définition alternative de la frontière qui, loin d'être institutionnalisée ou officielle, sépare les lieux de vie quotidienne des jeunes de la rue, j'ai

présenté à quel point l'expérience de Gatineau peut être multiple, et ce, même pour une seule personne. Si Jean fréquente quotidiennement les secteurs du Vieux-Hull, de Mutchmore, du Plateau et des Hautes-Plaines, ceux de Gatineau, d'Aylmer et de Mont-Bleu sont activement évités. Dans son cas, l'action combinée du sentiment de sécurité, de la connaissance de l'espace physique, de l'étendue du réseau social et du niveau de concordance entre l'ambiance et son identité détermine s'il rejette ou incorpore un secteur dans son quotidien. De manière simplifiée, les frontières les plus significatives pour Jean sont celles séparant Hull des autres secteurs (Gatineau et Aylmer) et plus particulièrement celle qui divise le quartier Mont-Bleu du reste de Hull. Seuls certains quartiers précis de Hull sont fréquentés.

En considérant que la frontière provinciale entre Ottawa et Gatineau, tout comme la plupart des autres jeunes de la rue de Gatineau, est perçue comme étant infranchissable, les espaces vécus au quotidien par Jean sont plus que limités. Ceux-ci se résument approximativement au centre-ville qu'est le Vieux-Hull et certains secteurs spécifiques du Plateau et du quartier Mutchmore. Toutes les limites que s'impose Jean le cantonne à un espace géographique restreint où les opportunités en terme de services, logements, emplois et activités ludiques sont quasi inexistantes. Comme je le présenterai avec les citations qui suivent, bien des jeunes de la rue créent eux-mêmes des obstacles aux opportunités dont ils pourraient profiter à Gatineau en évitant systématiquement des secteurs perçus comme moins accueillants. Cette situation est un exemple probant que les perceptions ont une influence capitale sur les interactions que développera un individu avec son environnement. Cela justifie donc définitivement mon approche méthodologique axée sur la perspective des participants.

Carl

Carl est le plus jeune des participants rencontrés. Âgé de 16 ans, il vit au Belvédère sur l'île de Hull depuis quelques mois. Élevé dans une famille dysfonctionnelle dans laquelle la mère manipulatrice abusait physiquement de ses enfants et conserve jusqu'à présent des problèmes de dépendance aux jeux de chances, Carl a vécu l'abandon et le manque de soutien à un très jeune âge. Ayant vécu son enfance dans le secteur Masson-Angers de Gatineau, son réseau d'amis et de connaissances est concentré à cet endroit.

Malgré ses difficultés et plusieurs décrochages, il continue toujours d'aller à l'école secondaire à proximité du Belvédère. Finalement, je dois ajouter que ses problèmes de drogue et son comportement de rébellion face à l'autorité ont créé de fortes tensions entre lui et les responsables du logement d'urgence qu'il occupe.

Lorsque je l'ai questionné sur ses expériences des différents secteurs de Gatineau, Carl s'est empressé de commenter sur la difficulté qu'il a de se déplacer pour pouvoir garder contact avec son réseau d'amis de Masson-Angers, le secteur le plus éloigné de l'île de Hull :

Maxime : Pis tu connais tu pas mal les autres secteurs que Hull? Tsé Gatineau, c'était plein de secteurs avant. Hull, Gatineau, Aylmer, Buckingham, Masson...

Carl : Ben Aylmer non, je connais personne à Aylmer. Mais je vais là pour mon orthodontiste. Tsé chu capable de me retrouver à Aylmer. Mais hum, Buckingham ouin, Masson-Angers ouin, chu ben familier avec ces places-là. Gatineau, pas vraiment, ben moins... J'ai des friends à Gatineau. Mais c'est plus du monde que j'ai rencontré icitte dans le vieux-Hull, mais qui vivent là-bas. Mais tsé, chu quand même capable de me retrouver dans la ville pour aller les trouver.

Maxime : Ça doit être un peu compliqué de se rendre là à la marche non?

Carl : Moi pis mon friend, on l'a fait une fois, c'était dégueulasse. C'était fucking long, man. On pas pris le bus pour le trois quart du retour parce qu'on était juste ben trop fatigué. C'était quelque chose.

Deux éléments ressortent de ce commentaire : les difficultés de déplacement dans une ville aussi étendue que Gatineau, mais surtout l'importance des relations sociales dans l'appropriation de l'espace. Encore plus que dans le cas de Jean qui accordait plus d'importance à la connaissance de l'espace physique, lorsque questionné à propos des secteurs fréquentés de Gatineau, Carl fait tout de suite l'association avec ses amitiés. Il est indéniable que non seulement pour les jeunes de la rue, mais aussi pour tous les adolescents, les amis prennent beaucoup d'importance. C'est d'autant plus vrai avec ces jeunes vulnérables qui se mettent souvent à considérer leur cercle d'amis comme une famille de substitution permettant de diminuer les heurts provoqués par une relation parentale difficile (Parazelli, 2002). Cette priorisation différenciée des critères de certains secteurs de la ville est un autre exemple du phénomène d'appropriation individuelle des frontières créées au sein même de Gatineau.

De manière plus concrète et semblable à la frontière provinciale, les difficultés de déplacement peuvent augmenter la prégnance de frontières entre les secteurs très éloignés de Gatineau. Si les systèmes de transport en commun desservent la plupart des quartiers de la ville, certains restent plus difficiles d'accès que d'autres. Le commentaire suivant approfondit la réflexion de Carl à ce sujet :

Maxime : Hé ben... Ya tu des places des fois que t'aimerais ça aller, mais qui deviennent compliqué d'accès sans voiture?

Carl : Ben souvent, j'aimerais ça aller voir mes friends à Buckingham. C'est ben compliqué les estis de bus pis ces affaires-là.

Maxime : Tu prends le bus jusqu'à Buckingham?

Carl : Ouin, c'est pas mal chiant, je vais pognier le premier bus pis après ça, il faut que je quête une ride jusque-là. Parce que ya ben de mes friends qui sont assez loin dans Masson-Angers.

Plus que pour la moyenne de la population, les jeunes de la rue ressentent la présence de frontières même si elles sont non officielles. Le maigre revenu d'aide sociale auquel Carl a droit ne lui permet pas d'avoir accès à une voiture. Dans une ville aussi fortement développée autour de l'auto, ne pas en avoir peut être un handicap majeur, et ce, particulièrement pour un jeune dont le réseau est concentré en périphérie de la ville. Carl a souvent répété que s'il en était capable, il aimerait retourner vivre à Masson-Angers ou à Buckingham, deux secteurs très éloignés du centre-ville. Les services adressés aux jeunes à risque d'itinérance sont pourtant centralisés sur l'île de Hull. Plus que Jean qui a toujours vécu dans le secteur Hull, Carl prend conscience d'une autre frontière moins clairement définie : celle entre le centre urbain et les périphéries. Des spécialisations associées à chaque milieu, une distribution inégale des relations sociales, ainsi que la simple distance entre ces environnements concrétisent cette frontière à ses yeux.

S'il est évident que la frontière entre le centre et la périphérie de Gatineau vient fragiliser la réalité de Carl en l'éloignant de son réseau de soutien, c'est sous-estimer sa capacité de résilience que de croire qu'il se maintient dans cette souffrance de l'éloignement. Bien au contraire, bien qu'il ne vive pas ici depuis longtemps, Carl s'est déjà constitué un nouveau cercle d'amis dans le Vieux-Hull :

Maxime : Ya tu des groupes identitaires auxquels tu trouves que tu ressembles plus pis avec qui c'est plus facile de faire des amis?

Carl : Ben... les stoners. C'est surtout ça mes friends. Mais à part la drogue, on est quand même proche. On est toute des friends là. Mais tsé dans le coin, c'est toute des stoners. À Buc, je connais ben du monde, mais icitte, je connais juste des stoners. À Buckingham, mes amis sont pas tous des stoners, c'est tout plein de genre de monde. Icitte, c'est du monde de conso [consommation], mais j'ai quand même des bons friends là-dedans. Je sais c'est qui le monde de conso pis le monde qui sont pas de conso là.

Maxime : Tu les retrouves au parc [Mont-Bleu]?

Carl : Ouin... ben j'en ai rencontré un gars icitte[au Belvédère] pis lui, il m'a fait rencontrer du monde qui fumait pas mal. Pis j'ai commencé à fumer avec eux, pis c'est comme ça que je me suis trouvé un groupe là.

Approfondissant d'autant plus la signification des frontières entre le centre et la périphérie, Carl explique ici comment son nouveau cercle d'amis du Vieux-Hull l'a influencé dans certaines de ses activités illicites. S'il fumait déjà de la marijuana lorsqu'il était à Buckingham, toutes ses relations sociales n'étaient pas fondées sur sa consommation de drogue. De son propre aveu, ses nouveaux amis du centre-ville sont là avant tout pour consommer avec lui. En ce sens, en plus d'affecter ses relations sociales, ses limites informelles viennent redéfinir ses habitudes de vies et ses activités illicites. Parce que les services dont il a besoin y étaient concentrés, Carl a dû aller vivre au centre-ville. Pour s'habituer à son nouveau milieu, il s'est fait de nouveaux amis. Parce que ce secteur de la ville concentre beaucoup de jeunes vulnérables comme lui, c'est avant tout la drogue qui les a rassemblés. Au final, la construction d'un réseau fondé sur les habitudes de consommation de Carl le rend encore moins enclin à combattre sa dépendance et le retient ainsi dans sa situation vulnérable. Le rôle et l'importance concrète de la frontière entre le centre et la périphérie de Gatineau deviennent clairs dans cette situation. Elle est en fait bien plus importante dans son quotidien que la limite entre Ottawa et Gatineau, une séparation qu'il ne franchit que sporadiquement.

Toujours en rapport avec ses habitudes de consommation, je lui ai demandé où il se procurait sa drogue :

Maxime : Ton dealer yé tu dans le coin ici?

Carl : Ben ouin, j'en ai un à Buckingham. J'en ai icitte.

Maxime : Y'en a plusieurs, t'as du choix.

Carl : Ouin, y'en a comme 3-4 icitte. J'en ai 2 ou 3 à Buck plus un friend qui peut m'en trouver facilement. Il est chill ce gars-là, mais il a arrêté de fumer récemment. Chu fier de lui quand même, il a complètement arrêté. C'est parce qu'il s'est trouvé une blonde, c'est pour ça.

Encore ici, on note la prédominance de Hull et du centre-ville lorsqu'il est question de drogues. Carl connaît plusieurs vendeurs à Hull tandis que son fournisseur de Buckingham semble se détourner de la drogue. Certains des commentaires des jeunes de la rue d'Ottawa allaient dans le même sens que Carl et soulignaient à quel point le centre-ville de Hull était une plaque tournante du commerce de la drogue dans la région. Bien que ce ne soit pas nécessairement explicite dans ce commentaire, Carl mentionne spécifiquement aller fumer au parc du quartier Mont-Bleu. Rappelons que Jean se méfie de ce secteur, qu'il considère comme trop lointain pour être fréquenté. Bien au contraire, pour Carl, un consommateur fréquent de marijuana, ce quartier est un endroit de prédilection. En fait, le quartier Mont-Bleu est très important pour presque tous les jeunes. Proche du centre de la ville, c'est un quartier plus pauvre que la plupart des autres et où la diversité ethnique est plus significative. Suivant les discussions avec les autres jeunes rencontrés, je donnerai certaines pistes de réponse à savoir pourquoi Mont-Bleu est si central et particulier aux yeux des jeunes de la rue.

En résumé, si la situation de Jean m'a permis de souligner que les frontières adaptées individuellement tiraient leur importance de la division d'espaces perçus comme étant plus ou moins sécuritaires, proches ou non d'une identité particulière et séparatrices de réseaux de relations, la réalité de Carl approfondit l'aspect des relations sociales et des influences sur les habitudes de vie que peuvent avoir ces espaces divisés. Si la discussion avec Carl ne s'est pas profondément attardée à ce sujet, je peux par contre noter l'exception qu'est la limite qu'il semble s'être créée entre le centre (Vieux-Hull) et la périphérie (Masson-Angers et Buckingham). Une certaine forme de paradoxe est visible dans ce cas. Il parle ainsi tout à la fois de son désir de retourner auprès de ses amis de la périphérie et de sa peur de retrouver sa famille qui y vit. Dans la même optique, il critique la superficialité des relations qu'il entretient dans le Vieux-Hull, mais commente tout à la fois

l'accès inégalé aux services dont il dispose à cet endroit. Il semble par contre que les frontières informelles soient moins ambiguës quant à leurs effets que la frontière provinciale. Les discussions plus courtes sur ces dernières n'auraient peut-être pas permis de le mettre en évidence. Puisque le sujet principal des discussions portait sur la relation des jeunes avec la frontière plus concrète et visible entre Ottawa et Gatineau, moins de questions ont été posées concernant celles plus subtiles divisant les deux villes. Avec les commentaires qui suivent, je vais tout de même révéler à quel point il est possible d'approfondir la réflexion quant à l'importance des frontières au sein même de Gatineau.

Karim

Probablement le jeune ayant le passé le plus difficile parmi ceux que j'ai rencontrés, Karim, qui a maintenant 21 ans, a plus amplement discuté de son expérience des différents secteurs de la ville. Jeune homme d'origine magrébine, Karim a passé les premières années de sa vie en France avant d'arriver ici avec ses parents. Plutôt réticent à parler de sa situation familiale, il m'a tout de même avoué avoir eu de la difficulté à gérer un père autoritaire. Obligé par son père à retourner dans son pays d'origine durant l'adolescence, Karim a eu l'occasion de voyager plus que la plupart des jeunes rencontrés. Ayant détesté son expérience parce qu'il ne comprenait pas la langue, il est revenu ici désabusé. Sans savoir exactement comment s'est passée la transition, il m'a tout de même expliqué avoir été évincé du foyer familial à un jeune âge. Il est rapidement entré dans la drogue et prends depuis quelques années des amphétamines. Karim est le seul des participants à avoir fait à la fois l'expérience du Belvédère, où il a vécu environ un an, et du Gîte Ami où il vit en alternance depuis un bon moment. En tout, il mentionne vivre dans une instabilité résidentielle depuis 4 ans et être très fatigué de cette situation.

La vie de Karim est profondément réglée en fonction de sa dépendance aux amphétamines. Un de ses commentaires décrit à quel point la drogue l'a fait entrer dans un cercle vicieux infernal qui l'empêche de sortir de la rue :

Karim : Ya 2 ans, ce qui est arrivé quand je me suis fait expulser du belv [Belvédère]. J'avais acheté une tente, c'était l'été en plus, fak ça tombait bien. Je dormais tout le temps dehors. Je faisais même pas mes 15 [nuits] ici [au Gîte Ami]. Des fois, je couchais ici juste pour prendre ma douche pis laver mon linge, tsé. Mais le problème pour moi, c'est que je me trouve une job, je me trouve un appart ou une

chambre pis je la perds genre un mois après là. Tsé, je consomme toute ma paye dans la drogue. Je payes pas mon loyer pis chu comme, OK... C'est devenu comme une habitude. Je pogne ça pour un mois pis après, je pars, je disparaïs. Je viens au Gîte, tsé...

Ce rythme de vie insoutenable différencie profondément les jeunes de la rue du reste de la population. C'est ce genre d'habitudes qui exacerbent l'importance que peuvent prendre les frontières dans le quotidien de ces jeunes. Dans le cas de Karim, l'exploitation de la frontière entre Hull et Gatineau en tant que séparation dans ses relations sociales lui aura permis de pallier son problème de consommation.

En effet, après avoir vécu trop longtemps dans son cercle vicieux de consommation et de perte de logement, Karim a récemment réussi à dénicher un appartement. La seule manière qu'il a trouvée afin d'éviter de le perdre a été de créer une séparation profonde de l'espace entre Hull associé à la drogue et au Gîte Ami et Gatineau où tous les liens sont coupés et où il peut relaxer dans son logement sans être incité à des exagérations. Voici comment il décrit sa situation:

Maxime : Pis entre Gatineau, quelles différences trouves-tu? Parce c'est quand même deux places séparées.

Karim : Ouin... C'est difficile à comparer. Parce que je fais un peu moitié-moitié...

Maxime : [...] Est-ce que tu trouves que les gens sont différents dans les deux secteurs?

Karim : [...] À Hull, pour moi, c'est une place de junkies. Parce que quand chu à Hull, chu tout le temps avec des junkies. Pis quand chu à Gatineau, chu tout le temps, tsé genre, je prends du temps pour moé. Avant, je connaissais du monde, mais j'ai eu de la marde avec eux. Fak maintenant, je leur parle plus. Fak maintenant, quand je vais à Gat, chu pas mal tout seul. Je connais juste des vieilles personnes. Je vois quasiment jamais du monde. Gatineau, c'est juste pour relaxer en ce moment.

Maxime : Fak Gatineau, c'est plus pour décompresser pis Hull c'est plus quand tu veux faire un trip.

Karim : Ouin Hull, c'est pour aller me pogner un petit peu de punch là.

Maxime : Pis à Gatineau, fais-tu tes trips là des fois?

Karim : Non à Gatineau, je fais rien là-bas. Je fume des joints tout seul pis je vais me coucher.

Même s'il reste toujours dépendant, Karim a su exploiter la frontière informelle et la division qu'elle provoque dans son cercle d'amis afin de créer une sorte de zone de tranquillité à Gatineau. C'est sans équivoque une démonstration de toute l'importance que peuvent prendre les frontières dans la réalité quotidienne de ces jeunes. Si pour Carl, la séparation des amitiés présentes dans différents secteurs et concrétisée par la distance peut être une difficulté à surmonter, ce même phénomène est exploité comme un avantage par Karim. Qui plus est, la séparation du cercle social de Karim, qui serait normalement quasi inexistante, car la distance entre les deux secteurs est minime, s'avère activement accentuée en coupant les ponts avec les anciens amis de Gatineau. La présence d'une frontière entre Hull et Gatineau est investie d'une importance particulière parce qu'elle devient la limite à partir de laquelle il devient acceptable d'avoir des amis avec qui consommer de la drogue. Si cette séparation n'est pas significative pour bien des travailleurs qui la traversent quotidiennement sans s'en rendre compte, elle est ainsi primordiale dans la vie de Karim qui s'en sert afin de pallier sa dépendance et maintenir un semblant de stabilité dans sa vie. Une seconde citation sur le même sujet vient d'autant plus appuyer ces propos :

Maxime : Gatineau, c'est ta place pour être relax.

Karim : Ouin c'est ça comme. Ya une gang là-bas que j'aime pu. C'était mes chums, mais je leur parle plus dans le fond. Pis hum... J'en ai d'autres que j'ai pas vus depuis que je suis à Hull. Pis quand je suis retourné à Gatineau il y a environ 2 mois... j'ai mon appart là, j'ai pas pris de nouvelles d'eux, dans le fond. J'en ai vu une couple sur la rue, j'ai pas vraiment aimé ça. J'aurais pu leur parler sur Facebook, mais je l'ai pas faite. Je veux quand même rester tranquille là-bas, tsé. Je veux juste ma petite place. Ouin, j'ai pas mal coupé les liens avec le monde de Gatineau. Parce que les amis que j'avais à Gatineau, c'est la même sorte que j'ai icitte là (des amis de consommation). Fak m'a garder ceux ici pis à Gatineau, je reste caché dans mon appart.

Il est donc évident que le rôle de la limite entre Hull et Gatineau est primordial pour Karim. Ce qui est par ailleurs ressorti de notre discussion concernant les frontières informelles, c'est l'évitement de certains secteurs considérés sans intérêt :

Maxime : Pis trouves-tu qu'il y a des différences entre... tsé Gatineau c'est tout fusionné, mais on s'entend que pour ben des gens, Hull, Gatineau pis Aylmer, c'est pas tout à fait la même affaire...

Karim : Ben pour moi Hull c'est Hull pis Gatineau c'est Gatineau. Pis Aylmer chu pas allé souvent à Aylmer. C'est plate à Aylmer pis c'est plate à Gatineau.

Même si les frontières entre les secteurs de Gatineau sont définitivement adaptées en fonction des individus, il devient malgré tout évident que certaines tendances existent. Tous les jeunes rencontrés à Gatineau ont mentionné avoir peu ou aucun lien avec Aylmer. De même, le secteur Gatineau est rarement mentionné comme un espace de rencontres ou de fréquentations quotidiennes. Toutes les activités des jeunes sont concentrées dans le secteur Hull et plus particulièrement dans les quartiers de Mont-Bleu et du Vieux-Hull. Si aucune réponse simple ne vient expliquer pourquoi ces limites sont largement partagées, certaines pistes de réponses peuvent quand même être proposées.

Premièrement, j'ai déjà mentionné qu'une forte centralisation des services adressés à l'itinérance et aux jeunes de la rue spécifiquement est présente au centre-ville de Hull. Ce phénomène présent non seulement à Gatineau, mais aussi dans la plupart des villes américaines s'explique principalement par l'abandon des centres et la popularisation des banlieues initiée durant les années soixante (Dear et Wolch, 1987). Les centres urbains étant délaissés par les plus riches, les classes moins aisées s'y sont concentrées. Cela inclut les plus marginalisés comme les jeunes de la rue. Les services à leur adresse se sont donc établis où la population à soutenir se trouvait.

Suivant cette logique de concrétisation géographique des inégalités sociales, une deuxième explication peut être avancée afin d'expliquer pourquoi les frontières informelles présentes à Gatineau ont souvent la même signification pour les jeunes de la rue. Comparés au Vieux-Hull et au quartier Mont-Bleu, les secteurs de Gatineau et particulièrement d'Aylmer sont généralement plus aisés. Les habitations qui s'y trouvent sont plus coûteuses et on y retrouve bien plus de maisons unifamiliales à acheter que d'appartements à louer. Ce sont là autant de facteurs qui, de la même manière qu'avec la frontière entre Ottawa et Gatineau dissuadent les jeunes de la rue. Tout comme dans le centre-ville d'Ottawa, certaines banlieues de Gatineau repoussent les populations marginales qui pourraient faire déprécier le cachet du secteur. Le phénomène « revanchiste », de nouveau applicable dans cette situation, vient promouvoir une éviction active (actions policières) ou passive (coût des services, ambiance générale, etc.) des populations marginales considérées comme une nuisance (Smith, 2002). Ainsi, comme certains jeunes le mentionnaient, il est bien plus

facile et acceptable de dormir dans les rues du centre-ville que dans un quartier chic d'Aylmer.

La réputation de Hull vient troisièmement attirer ces populations vulnérables. Durant les années soixante, de grands projets de réaménagement du centre-ville ont provoqué la destruction accélérée de secteurs entiers de la vieille ville. Les maisons ont été notamment remplacées par les tours à bureau gouvernemental du Portage et par le boulevard Maisonneuve qui scinde en deux sections le quartier du Vieux-Hull. Peu de gens vivent encore dans le centre-ville et les habitations qui subsistent sont souvent en piteux état. En effet, le secteur Hull est celui ayant reçu le plus de plaintes de logements insalubres en 2014-2015 (Tremblay, 2016). La diminution de la qualité de vie dans certaines sections du centre-ville vient avec une multiplication des logements abordables et une plus grande acceptation des populations marginales attirées par ces loyers. En opposition avec la logique banlieusarde de rejet de la différence, les attraits de Hull soulignent bien pourquoi la plupart des jeunes de la rue la sépare du reste de la ville.

Quatrièmement, comme l'a souligné Carl, certaines frontières au sein même de Gatineau sont très distantes les unes des autres. Ces espaces périphériques tels qu'Aylmer, Gatineau, Masson-Angers ou Buckingham sont tout simplement difficiles d'accès pour un individu sans véhicule personnel. Les transports en commun y sont inefficaces. Ce dernier aspect est le plus concret et celui qui affecte le plus systématiquement les jeunes de la rue.

Si, jusqu'à présent, il est évident que certaines limites d'avant la fusion municipale de 2002 sont plus présentes et significatives que d'autres, les discussions entourant le quotidien de Marc et d'Ève permettront de confirmer cette tendance.

Marc

À 25 ans, l'âge limite que je me suis fixé, Marc est le plus âgé des jeunes rencontrés. Timide ou réticent à parler de son passé, j'ai tout de même découvert qu'il avait toujours vécu dans la ville de Gatineau. Il semble préserver une relation plutôt harmonieuse avec sa mère qui vit dans le même secteur que lui. Itinérant depuis de nombreuses années, Marc est très connu au Gîte Ami où il dort tout l'hiver. Durant l'été, tout comme une cinquantaine d'itinérants, il se prépare un espace de camping dans le boisé derrière le Gîte. Cette

initiative très controversée a été initiée par le Gîte Ami et la ville de Gatineau afin d'assurer un semblant de stabilité à une population méfiante des services d'aide à l'itinérance². Grand consommateur d'amphétamines, Marc reste un individu débrouillard sachant survivre par lui-même dans des conditions extrêmes. Considéré comme un habitué du Gîte, il connaît personnellement la plupart des intervenantes et entretient des liens avec plusieurs des usagers. Il est probablement l'itinérant le plus endurci parmi les personnes que j'ai interviewées.

Ironiquement, l'instabilité résidentielle de Marc rime dans son cas avec très peu de déplacements. Ayant toujours vécu à Gatineau, Marc a développé une compréhension profonde des frontières existant au sein même de la ville. Encore une fois, c'est à travers son réseau d'amis qu'il différencie les secteurs les plus significatifs à ses yeux :

Maxime : T'as parlé tout à l'heure des liens sociaux que t'avais à Québec, mais je suis certain que t'as des tonnes d'amis à Gatineau!

Marc : Ben à Hull ouin, mais à Gatineau, il me reste pu tant de monde. Juste quelques amis que je me suis fait durant ma jeunesse.

Maxime : Le monde que tu connais, c'est juste à Hull?

Marc : Ouin pas mal. Ya ben du monde du Gîte Ami. C'est certain que ça aide pas ben ben à ma situation.

Maxime : En as-tu qui sont en appart?

Marc : En ce moment, peut-être trois... Mais sur la quarantaine d'amis que j'ai, je dirais que j'en ai à peu près quatre que je sais que je peux compter sur eux.

Même si je faisais référence à la grande région, Marc a immédiatement associé le nom de Gatineau, non pas à la ville en général, mais au secteur précis (l'ancienne ville d'avant la fusion) qu'il ne fréquente pas. Au départ quelque peu déroutante, cette situation s'est reproduite à plusieurs reprises tout au long des entrevues. Même s'il a en effet été élevé ailleurs qu'à Hull, Marc a reconstitué son cercle d'amis exclusivement à cet endroit. C'est dire à quel point ses limites individuelles sont infranchissables à ses yeux : il a perdu à peu près tout contact avec ceux qui ne vivent pas à Hull et, même plus spécifiquement,

² Suite à de nombreuses descentes de polices et à des plaintes du voisinage, le programme du camping derrière le Gîte-Ami n'a pas été reconduit en 2016. Les itinérants de Gatineau ont l'interdiction formelle de dormir dans ce boisé.

ceux qui ne vivent pas dans le Vieux-Hull. Il est donc clair que les frontières qui sont significatives à ses yeux restent semblables à celles de Jean, Carl et Karim.

Ce que je reconnais dans les commentaires de Jean, c'est potentiellement une version plus exacerbée de ce qui semble arriver à Carl. Séparés de leurs milieux d'origine, les deux se sont éloignés de leur réseau social initial et basé sur d'autres aspects que l'itinérance ou la drogue. Attirés par les services du centre-ville, les deux ont commencé à s'y adapter en créant de nouvelles amitiés plus superficielles basées prioritairement sur la consommation de drogue. Marc semble être allé plus loin sur le même chemin et a éventuellement coupé les ponts avec ses amis de Pointe Gatineau, le quartier où il a été élevé. Comme il le dit si bien, la plupart de ses amitiés sont maintenant superficielles et n'impliquent aucun support en cas de besoin. La séparation des réseaux d'amis par la frontière aura fragilisé sa situation à un point où il devient difficile pour lui de sortir de la rue par lui-même. Le commentaire suivant corrobore la distanciation qui s'est opérée entre Marc et son environnement de jeunesse :

Maxime : Sens-tu qu'il y a des différences quand tu te promènes dans la rue à Hull pis à Pointe Gatineau? T'as quand même vécu là-bas un bout de temps. Trouves-tu que c'est semblable?

Marc : Non pas pentoute. Je dirais que Pointe Gatineau ressemble un peu plus à Ottawa. Les gens sont snobs. C'est un peu plus dur de rencontrer du monde. Si tu connais ta clique, les gens vont t'introduire facilement pas mal partout, mais si tu connais pas grand monde, ça peut prendre du temps avant que tu ne sois introduit.

Maxime : Mais t'as été élevé là-bas, tu dois connaître du monde non?

Marc : Ouin, ben j'ai été élevé là-bas, je connaissais ben du monde. Mais maintenant je me sens complètement détaché de cette place-là. C'est comme si j'y avais jamais été quand j'y retourne.

Maxime : Pis comparé aux autres secteurs de Gatineau. Les connais-tu un peu?

Marc : Ben pas vraiment...

On comprend ici que Marc est fondamentalement cantonné au secteur de Hull et non à la ville de Gatineau. Sa vie est sur l'île de Hull et le reste de la ville (que ce soit par sa distance, l'attitude des gens ou une exclusion active de la part de la police) ne lui est pas vraiment accessible. Si aucun mur clairement défini ne vient barrer sa route, les limites qu'il perçoit créent des embuches suffisantes pour le dissuader de sortir du milieu qui le

maintien dans l'itinérance et la drogue. Vivant le même rejet que Marc, Karim n'a réussi à franchir réellement la frontière entre Hull et Gatineau qu'au prix d'un grand effort mental, de l'abandon de ses amitiés dans une des deux villes et par la location d'un logement. Tous ces efforts démontrent bien à quel point il est difficile de passer outre les obstacles décrits précédemment.

La discussion que j'ai menée avec Ève tend à corroborer la présence d'embuches à l'établissement des jeunes de la rue en dehors de l'île de Hull. Elle explique bien comment l'attitude des gens a souvent à voir avec cette situation. Loin des institutions formelles limitant l'accès à l'autre rive dans le cas de la frontière provinciale, on parle plutôt de restrictions perçues ou indirectes qui ont tout de même un effet dissuasif important.

Ève

La dernière des jeunes dont je vais présenter les commentaires concernant Gatineau s'avère encore une fois être Ève, qui a participé à mon analyse de la frontière provinciale entre Ottawa et Gatineau. Sa réflexion sur les différences entre les quartiers de Gatineau est très éclairante. Puisque j'ai déjà décrit son passé dans le dernier chapitre, je ne présenterai pas encore la biographie d'Ève.

Très fortement influencée par son expérience de jeune fille de la classe moyenne ayant vécu dans des régions plus cossues de Gatineau, les commentaires d'Ève quant aux différences entre les secteurs de la ville sont révélateurs :

Maxime : Pis tu te sentais tu mieux à Hull ou dans le Plateau?

Ève : Ben dans le Plateau c'était chill mais je pense que je préfère à Hull.

Maxime : Comment ça?

Ève : J'aime mieux me tenir avec des gens plus sociables. Au Plateau, j'ai pas rencontré de gens dans la rue qui m'ont dit allo. C'est différent. Ils se tiennent entre eux. Ici j'aime dire bonjour. Les gens me regardent pas croche. Ils me disent bonjour. Si tu vas dans une place riche, ils vont te regarder croche si tu dis allo.

Maxime : Te sentais-tu moins accueillie du côté du Plateau.

Ève : Ouin...

Comme le décrivaient Marc et Jean, l'attitude des gens face au caractère marginal de leur instabilité résidentielle est un facteur important déterminant si une frontière reste poreuse ou devient un mur infranchissable. Même à l'échelle plus précise des quartiers et avec des divisions non officielles, on assiste ainsi à la création d'une géographie inégale où le rejet des classes plus pauvre s'opère quotidiennement à travers non pas des actions concrètes, mais une attitude généralisée de fermeture. Pourtant, le Plateau est un quartier tout à fait accessible à partir du Vieux-Hull. Malgré leur relative proximité, deux quartiers peuvent se tourner le dos et renforcer la limite qui les sépare simplement par des gestes et des attitudes quasi imperceptibles à qui ils ne s'adressent pas. Plus encore, même si la population pauvre du Vieux-Hull se voit indirectement refuser l'accès aux quartiers plus riches des périphéries, rien n'empêche les gens aisés de traverser cette même frontière. La barrière n'existe que dans un sens. En effet, Ève explique avec éloquence cette situation :

Ève : Dans le Vieux [Hull].... chu certaine qu'il y en a qui ont du cash... Mais les fonctionnaires eux ont de l'argent, mais eux, ils font juste passer travailler pis après ils repartent.

Maxime : Pis ils vivent ou eux?

Ève : À Cantley. Peut-être même plus loin : Chelsea, Aylmer, ces coins-là. Ceux-là ont plus d'argent pis ça se voit. Chu déjà allé dans des maisons de riches pis ils ont ben des affaires inutiles. Moi je trainerais pas ça avec moi en tout cas. Je préfère vivre ici au Gîte ami.

Les propos d'Ève révèlent clairement l'existence d'une ville à deux vitesses où les plus riches peuvent se mouvoir sans même être conscients des limites profondes et quotidiennes auxquelles font face les plus pauvres comme les jeunes de la rue. Qui plus est, la concrétisation de ces frontières informelles peut être difficile à déceler, et ce, même pour un chercheur. Les facteurs qui lui donnent de l'importance ne sont en effet perceptibles que par ceux qui en sont victimes, c'est pourquoi l'utilisation d'entrevues approfondies est si utile. Il est ainsi difficile de déceler autrement l'attitude hostile d'un groupe envers un autre, le sentiment d'insécurité, la séparation de groupes sociaux ou même la simple distance entre deux espaces qui varie grandement en fonction de la capacité d'un individu à se déplacer.

Or ces différents facteurs tendent à créer des frontières à des emplacements semblables pour la plupart des jeunes de la rue. Les secteurs d'Aylmer et de Gatineau sont généralement évités tout comme les quartiers du Plateau et des Hautes-Plaines à Hull. Seuls les quartiers Mont-Bleu et de Vieux-Hull semblent réellement être accueillants pour les jeunes de la rue. Ève vient encore une fois corroborer ces affirmations lorsqu'elle commente son appréciation de Mont-Bleu :

Ève : Ouin je me tiens souvent à Mont-Bleu. Mont-Bleu c'est mon spot, tsé?

Maxime : Mont-Bleu, c'est pas mal multiethnique non?

Ève : Ouin, c'est là que j'ai connu mes meilleurs amis. Mont-Bleu pis Hull c'est pas la même chose.

Maxime : Comment ça?

Ève : Ya plus de gens dans Mont-Bleu qui viennent d'ailleurs. C'est ben multiculturel. C'est comme un petit bout d'Ottawa qui se retrouve là, tsé?

Maxime : Trouves-tu que ça ressemble à Ottawa?

Ève : Ben c'est très multiculturel tandis que dans le Vieux-Hull, on est beaucoup de Québécois. Mont-Bleu c'est multiculturel. Un jour, j'étais au Moca Loca (café local) de Mont-Bleu pis j'étais avec dix Algériens. J'étais toute seule de Québécoise là. C'est là que j'ai appris l'arabe.

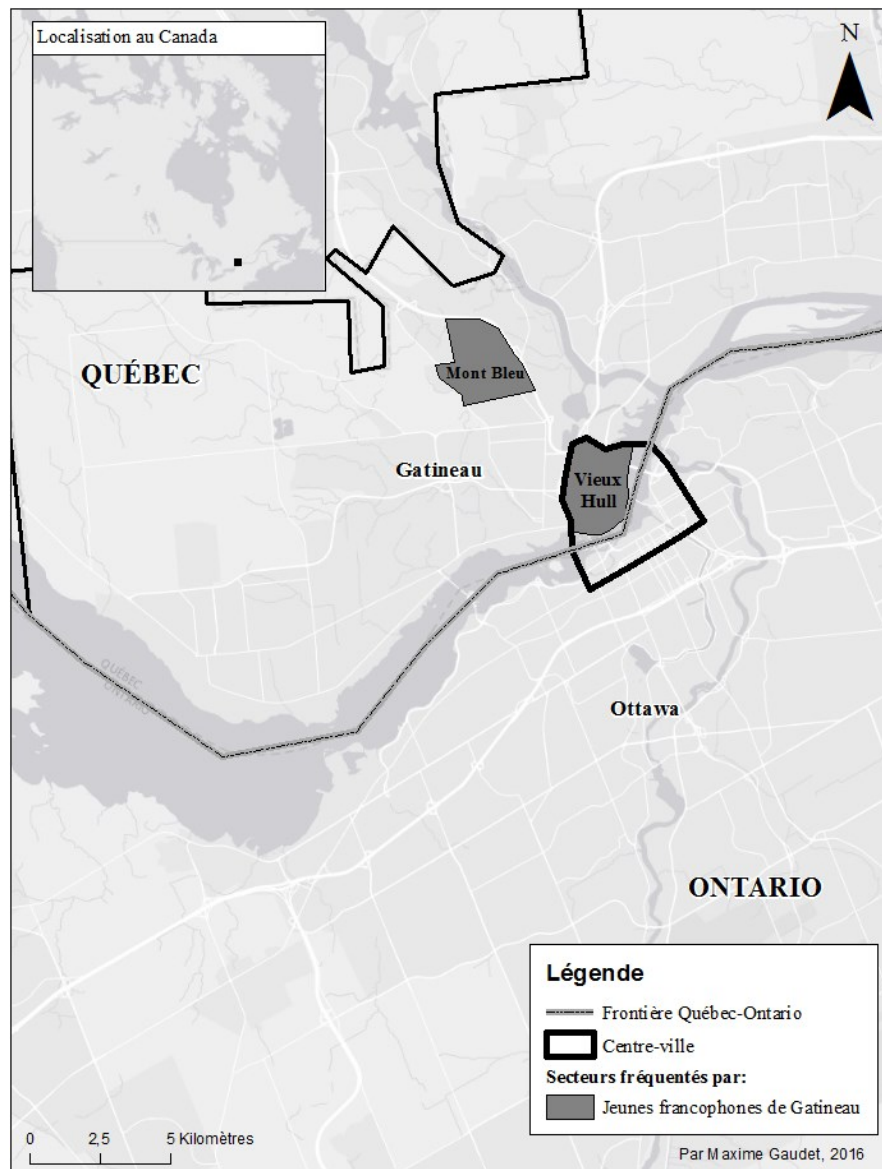
Le parallèle fait ici entre le quartier Mont-Bleu du secteur Hull et la ville d'Ottawa est pour le moins surprenant. S'il est indéniable que la diversité ethnique caractérise les deux environnements, Hull est généralement plus acceptant des jeunes itinérants que peut l'être Ottawa. En effet, une géographie inégale s'est développée de part et d'autre de la frontière entre les deux villes. L'embourgeoisement repousse les classes moins aisées vers Gatineau. Les jeunes de la rue sont donc indirectement évincés de la capitale au profit des quartiers populaires comme Mont-Bleu. Il est donc étonnant que l'un d'entre eux fasse un parallèle entre ces deux environnements. C'est peut-être là le signe de toute l'importance qu'a la diversité culturelle dans l'appréciation que fait Ève de son milieu de vie. Rarement mentionné comme un facteur d'attraction pour les jeunes, le commentaire d'Ève révèle ici à quel point il ne faut jamais laisser de côté l'importance de l'unicité de chaque individu rencontré dans l'analyse que je fais de leurs propos.

Ce cas de comparaison entre des quartiers des deux villes voisines est quasiment unique durant les entrevues avec les jeunes de Gatineau. Cela soutient l'une des conclusions du chapitre précédent où j'affirmais que les jeunes de Gatineau connaissaient peu Ottawa alors que ceux de la capitale fréquentaient souvent Gatineau. C'est aussi pourquoi je n'ai pas abordé les frontières adaptées individuellement par les jeunes de Gatineau dans la ville d'Ottawa. Leur manque de connaissance de l'autre rive ne leur permet pas de prendre conscience de ces séparations informelles. La seule division que l'on peut déceler au sein d'Ottawa concerne la séparation entre le centre-ville et la banlieue. Tout comme dans le cas de Gatineau, les jeunes francophones rencontrés ont indirectement présenté à quel point leur vision biaisée d'Ottawa était exclusivement basée sur une connaissance approximative du centre de la ville. Les banlieues leur sont carrément étrangères.

En guise de conclusion de cette section, les nombreux commentaires de mes répondants venant de Gatineau m'ont permis de créer la carte suivante décrivant les zones principales auxquelles ils s'associent. À la lumière de ce support visuel, il devient évident que les espaces dont peuvent profiter les jeunes rencontrés sont très limités. Je dois avant tout souligner l'importance des conclusions du chapitre précédent dans le développement de cette carte. Sachant que les jeunes de la rue rencontrés à Gatineau ont rarement mentionné traverser la frontière vers Ottawa, un pan entier de la région métropolitaine est immédiatement à délaissier de la carte. Marc, Carl, Jean et Ève ont ensuite expliqué ne pas connaître et ne jamais aller à Aylmer, Gatineau et au nord de Hull. Ce sont là des divisions claires de leurs espaces vécus principalement caractérisés par la dichotomie banlieue-centre urbain. Bien que Carl vienne de Buckingham, cet espace reste plutôt étranger aux jeunes de la rue, et même Carl s'en distancie progressivement. Au sein même de Hull, seuls les secteurs du Vieux-Hull et de Mont-Bleu sont présentés positivement par la plupart des jeunes de Gatineau et ont une importance dans leur quotidien. Bien que le Plateau et le secteur Mutchmore soient aussi mentionnés, les opinions sont plus divergentes quant à leur intégration dans le quotidien. C'est avant tout le facteur de la localisation des amitiés qui déterminent si ces espaces sont perçus positivement ou non. La carte permet finalement de noter à quel point les secteurs les plus fréquemment associés au quotidien des jeunes de la rue de Gatineau sont tout à la fois les zones les plus appauvries de la ville. Les secteurs du

Vieux-Hull et de Mont-Bleu offrent très peu d'opportunités d'emplois, de services ou d'hébergement agréables. En limitant leur espace vécu à une si petite superficie, les jeunes de la rue de Gatineau fragilisent d'autant plus leur situation déjà si précaire.

Carte 2 : secteurs d'Ottawa et de Gatineau fréquentés par les jeunes de la rue francophones de Gatineau.



Source : commentaires des entrevues avec les jeunes francophones, 2015.

Dans la section qui suit, j'approfondirai la perspective des jeunes d'Ottawa quant à la division des différents secteurs de leur ville. J'essaierai de mieux comprendre comment

ils créent des frontières portatives au sein de Gatineau. Je pourrai ainsi comparer les divisions que font les jeunes de Gatineau de leur ville avec celle que font les jeunes d'Ottawa. Il faut par contre souligner que, ces derniers n'ont que rarement élaboré à ce sujet et, lorsqu'ils le faisaient, ce n'était généralement qu'indirectement. Il sera donc plus difficile d'établir clairement le positionnement des frontières informelles créées par les jeunes de la rue d'Ottawa.

Une perspective ottavienne

S'il a rarement été explicitement question des divisions au sein même d'Ottawa, je soulignerais tout de même la même tendance que dans le cas des jeunes de la rue à Gatineau : il existe une opposition profonde entre le centre et les périphéries. Il est par contre surprenant de constater qu'avec le commentaire suivant, la tendance est inversée par rapport aux jeunes de Gatineau :

Nuit : You have to get pretty far away from downtown Ottawa if you actually want to have the kinds of conversations like in Gatineau – you know, just like, the random conversations, trying to find different items. You have to be away pretty far from downtown Ottawa and get into the outskirts area before you can be like, 'I'm looking for such and such, can you tell me where that is?' and you'll get the directions. But you have to get pretty far out of the downtown area. A lot of politicians and top executive type people that don't socialize it seems, they don't really want to be helpful. You know, a couple of times, I'm looking for a street, because I didn't know where it was, or I was listening to some person just a few feet away from me trying to ask some other people about a street, and it's like four blocks away, and people would ignore him, or tell him to fuck off, and I'm like, woah, walk up to him and say 'buddy, it's this way. Turn this way, and you're there.' And he was shocked that I was giving him directions. And, it's surprising –the downtown attitude.

Si le centre-ville pour les jeunes de Gatineau est compris comme un environnement plus acceptant et ouvert d'esprit que les quartiers des périphéries, c'est tout le contraire pour les jeunes d'Ottawa. Malgré le fait que leur quotidien soit fortement ancré dans cet environnement où les services s'adressant à eux sont concentrés, celui-ci n'est pas considéré comme un espace accueillant. J'ai déjà proposé une explication à ce phénomène à travers la notion d'embourgeoisement qui semble particulièrement affecter le centre-ville d'Ottawa (Prentice, 2011). Des populations plus fortunées s'établissent dans les secteurs et souhaitent le transformer à leur image. Sans même considérer ce facteur, on comprend

facilement que le centre d'une ville est le lieu de rencontre naturel de toutes les strates de la société. Des fonctionnaires et autres employés du secteur tertiaire travaillent dans les mêmes tours au pied desquelles des itinérants font la quête. Les confrontations sont multipliées par cette juxtaposition des extrêmes et semblent, dans le cas d'Ottawa, être bien plus visibles qu'à Gatineau. Le moindre impact des rencontres entre itinérants et travailleurs à Gatineau pourrait partiellement s'expliquer par un simple positionnement des services adressés aux plus pauvres qui sont relativement éloignés du secteur des affaires sur la rue du Portage.

Le deuxième élément à retirer du commentaire de Nuit est beaucoup plus original. Elle explique comment, à ses yeux, s'éloigner du centre-ville et donc aller dans les banlieues, revenait à retrouver une forme d'acceptation et d'ouverture d'esprit. Pourtant, encore une fois, cela va à l'encontre des commentaires faits par les jeunes de Gatineau. Qu'est-ce qui attire autant Nuit vers la banlieue d'Ottawa? De toute évidence, l'idéalisation de la banlieue comme un espace sécuritaire, familial et tranquille n'est pas seulement promue par le citoyen moyen. Les commentaires de Cass et Ashley qui se sont trouvé un appartement en banlieue corroborent ces affirmations :

Brian : And do you have an apartment now? And how are things around your apartment?

Cass : It's better.

Ashley : It's a lot better now.

Cass : We used to live out where we lived years ago, too. It's way better out there. You don't see the stuff that goes on downtown. Stuff like that. Like, cleaner – the parks are cleaner. There's more parks around you. More things for kids, for families. I don't have to worry about walking to the park and seeing needles and crackpipes – so my kid doesn't step on them by accident.

Brian : And you're out in the west end, right?

Ashley : Yeah.

En plus d'une vision de camaraderie entre voisins de banlieue, un sentiment de sécurité attire également certains jeunes de la rue vers une vie de banlieue. Évidemment, dans le cas de Cass et Ashley, le fait d'avoir un enfant à charge influence grandement leur perception de leur environnement. Peut-être est-ce cette différence de parcours de vie qui

détermine cette perspective alternative de la banlieue. Les participants d'Ottawa ayant souvent vécu pendant longtemps dans la rue et voulant à tout prix s'en sortir n'ont généralement pas la même expérience que les participants de Gatineau plus jeunes et qui n'ont pas tous vécu ce qu'est dormir dans la rue à proprement parler. Lorsqu'un individu souhaite profondément sortir de la marginalité, la banlieue devient en quelque sorte un idéal à atteindre. Un monde perçu comme étant totalement opposé à celui plus difficile du centre-ville.

Un autre facteur est à mettre en ligne de compte. À travers l'approche « revanchiste » accentuée par l'embourgeoisement du centre-ville d'Ottawa, ce sont non seulement les populations marginales qui sont évincées, mais aussi les services à leur intention. Bien que le transfert soit lent et n'implique pas nécessairement un abandon total du centre-ville, plusieurs centres de logement d'urgence comme le Shepards of Good Hope, ont commencé à offrir des services dans les banlieues rapprochées (Shepards of Good Hope, s.d.). Ces organismes achètent des logements peu coûteux et les offrent à un prix réduit à des gens à risque d'itinérance ou qui le sont déjà. Ainsi, contrairement à Gatineau où les services à l'itinérance sont fortement concentrés dans le Vieux-Hull, les jeunes d'Ottawa ont l'option de vivre dans les banlieues rapprochées tout en conservant un bon accès aux services à leur intention. La banlieue devient ainsi bien plus attirante et positive lorsqu'elle est accessible.

Bien au contraire, alors que la banlieue est comprise par Nuit, Cass et Ashley comme un havre de paix, le centre-ville est quant à lui un espace de rejet où elles se sentent comme des citoyennes de seconde zone :

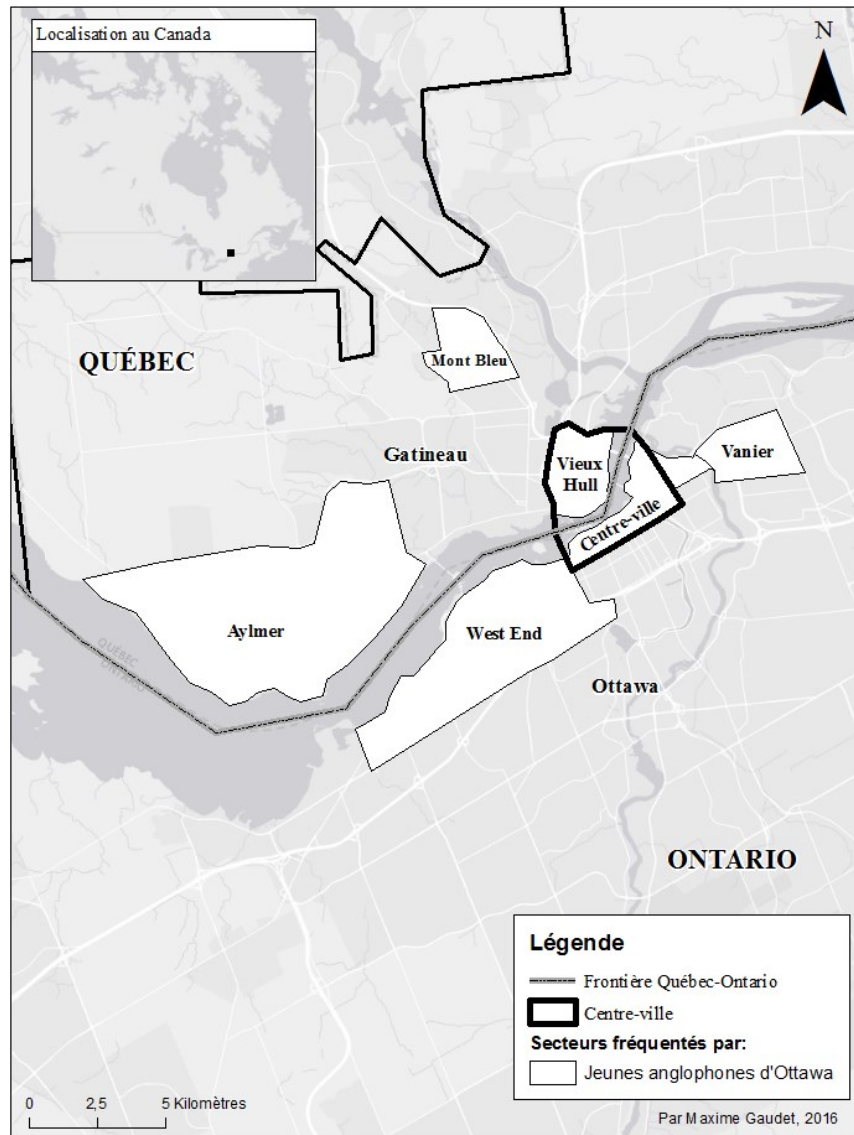
Brian : The NCC only comes around at certain points --

Meghan : Yeah, they come around there at night, because its like you're not allowed to be there beyond a certain time of day. I see the NCC a lot more at night in Major's [Major Hill Park downtown Ottawa], but I'm pretty sure it was the cops that were like, just 'cuz he was like, sitting in the middle of the field for like, 20 minutes, they said 'oh you've been there too long.' He was like, 'how have I been here for too long? I've been here for 20 minutes, big deal.' And then they're like, 'okay you're banned.' And he asked, 'why am I banned?' And they said, 'if you keep this up, we're going to arrest you.' So he was like okay, I'll leave. He was banned for like a month, and everytime he tried to walk in there, cops would be like, 'you really want to get arrested?' He was like, 'wow.'

Si la moyenne de la population n'est aucunement affectée par ces règles de fermeture des parcs, les jeunes de la rue se cherchant un endroit sécuritaire pour passer la nuit ou pour simplement pour relaxer en souffrent énormément. C'est là seulement un des exemples par lesquels le principe de « revanchisme » s'attèle à la tâche d'évacuer les populations marginales d'un environnement en court d'embourgeoisement. Ce phénomène est particulièrement exacerbé autour de ce parc central, car de nombreux condos de luxe sont présentement en développement à proximité. C'est entre autres ces efforts d'élimination des classes moins nanties qui fonde le plus concrètement l'établissement de frontières informelles entre le centre-ville et les banlieues pour les jeunes de la rue. N'étant plus à leur place au centre, plusieurs jeunes parlaient de Hull comme d'un environnement accueillant pouvant éventuellement devenir un espace de vie alternatif pour eux. En ce sens, même les banlieues d'Ottawa deviennent une solution plus intéressante qu'être sans cesse harcelé et ignoré dans le centre-ville. Pour les jeunes d'Ottawa, les frontières portatives sont avant tout des limites entre espaces de rejet et lieux accueillants et forment des guides dans leur transition hors de leur lieu de vie précédant, le centre-ville.

La carte suivante permet de comprendre par des indicateurs visuels les zones qui sont activement investies par les jeunes de la rue d'Ottawa. Celle-ci souligne avant tout que, malgré l'embourgeoisement du centre-ville, il reste un pôle important des habitudes de vie de mes répondants. Ils ne sont pas systématiquement repoussés de cet environnement qui reste attrayant à leurs yeux. Les banlieues rapprochées que sont le West End et le quartier Vanier ont été mentionnées comme des lieux accueillants. Conformément aux conclusions du chapitre précédent, le centre-ville de Hull et le quartier Mont-Bleu sont aussi des espaces de la ville que les jeunes d'Ottawa intègrent fréquemment à leur quotidien. Finalement, le secteur Aylmer de Gatineau, malgré sa population relativement aisée, a plusieurs fois été mentionné comme un lieu de rencontre ou comme un lieu de vie des participants d'Ottawa. Cette banlieue est en fait le secteur le plus anglophone de Gatineau ce qui peut partiellement expliquer son attrait. Ainsi, les jeunes d'Ottawa portent avec eux la frontière entre le Québec et l'Ontario en intégrant certains secteurs de Gatineau comme faisant partie intégrante d'Ottawa, leur espace de vie premier.

Carte 3 : secteurs d'Ottawa-Gatineau fréquentés par les jeunes de la rue anglophones d'Ottawa.

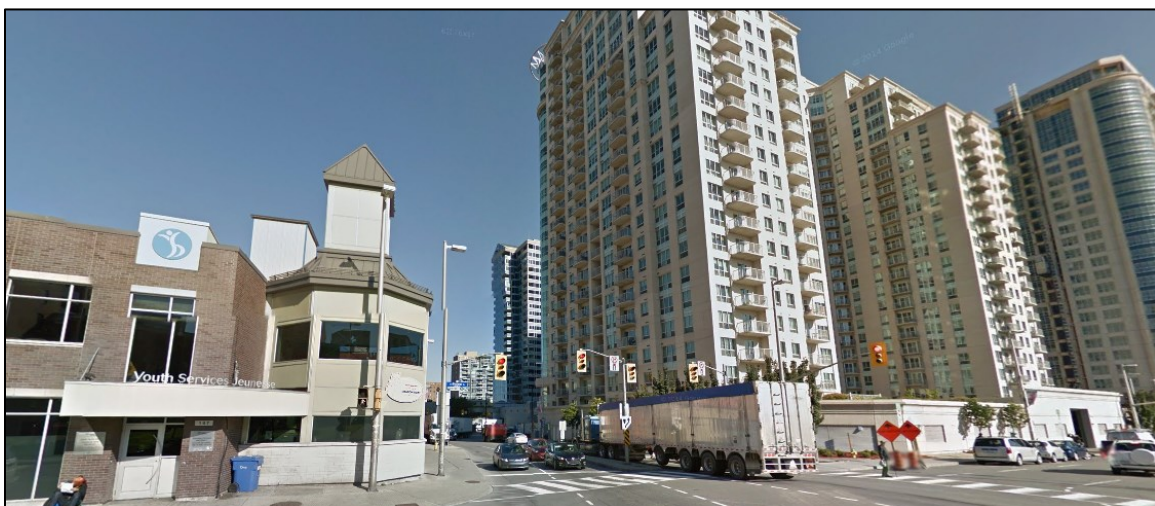


Source : commentaires des entrevues avec les jeunes anglophones, 2009.

Au final, la création de frontières portatives par les jeunes d'Ottawa et le développement de limites individuelles par ceux de Gatineau semble suivre des tendances opposées malgré le fait que les sources de division de la ville sont semblables. Dans les deux cas, on sépare les banlieues et le centre des villes. Pour ces deux groupes marginaux, cette division se fait sur la base qu'un environnement est ouvert d'esprit et qu'il est plus acceptant du mode de vie alternatif des jeunes de la rue alors que l'autre tend à les rejeter

et à les stigmatiser. La différence majeure tient avant tout à la distribution des rôles. Si c'est la banlieue qui rejette les jeunes de la rue de Gatineau, certains commentaires de ceux d'Ottawa laissent croire que c'est plutôt le centre-ville de la capitale qui leur est hostile. Cette inversion des rôles peut avant tout s'expliquer par la tendance forte à l'embourgeoisement du centre d'Ottawa. Réinvesti par les plus riches de la ville, on souhaite adapter cet environnement aux critères de vie d'une classe aisée. Bien qu'il soit bien présent, ce processus reste partiel et progressif. Certains secteurs du centre-ville restent plus ouverts à la présence de populations marginales. Des services à leur intention (Shepherds of Good Hope, Mission, Youth Services Bureau, etc.) restent tout à fait présents dans le centre-ville. D'autres endroits sont par contre en transformation radicale et éliminent certains lieux de rencontres précédemment privilégiés par les jeunes de la rue. On peut par exemple parler de la construction de Condos de luxe sur la rue Rideau et ce, juste à côté des bureaux du Youth Services Bureau d'Ottawa aidant les jeunes de la rue à se trouver un logement. L'image 1 illustre cette juxtaposition des extrêmes au centre d'Ottawa. Les marginaux sont ainsi activement ou passivement évincés de leur lieu de vie habituel. Même si l'accès au centre-ville ne leur est pas systématiquement refusé, l'hostilité qu'ils y ressentent rend certaines banlieues et, dans ce cas-ci, Gatineau très attirants pour eux.

Image 1 : nouvelles tours d'habitation de luxe à proximité du Youth Services Bureau d'Ottawa

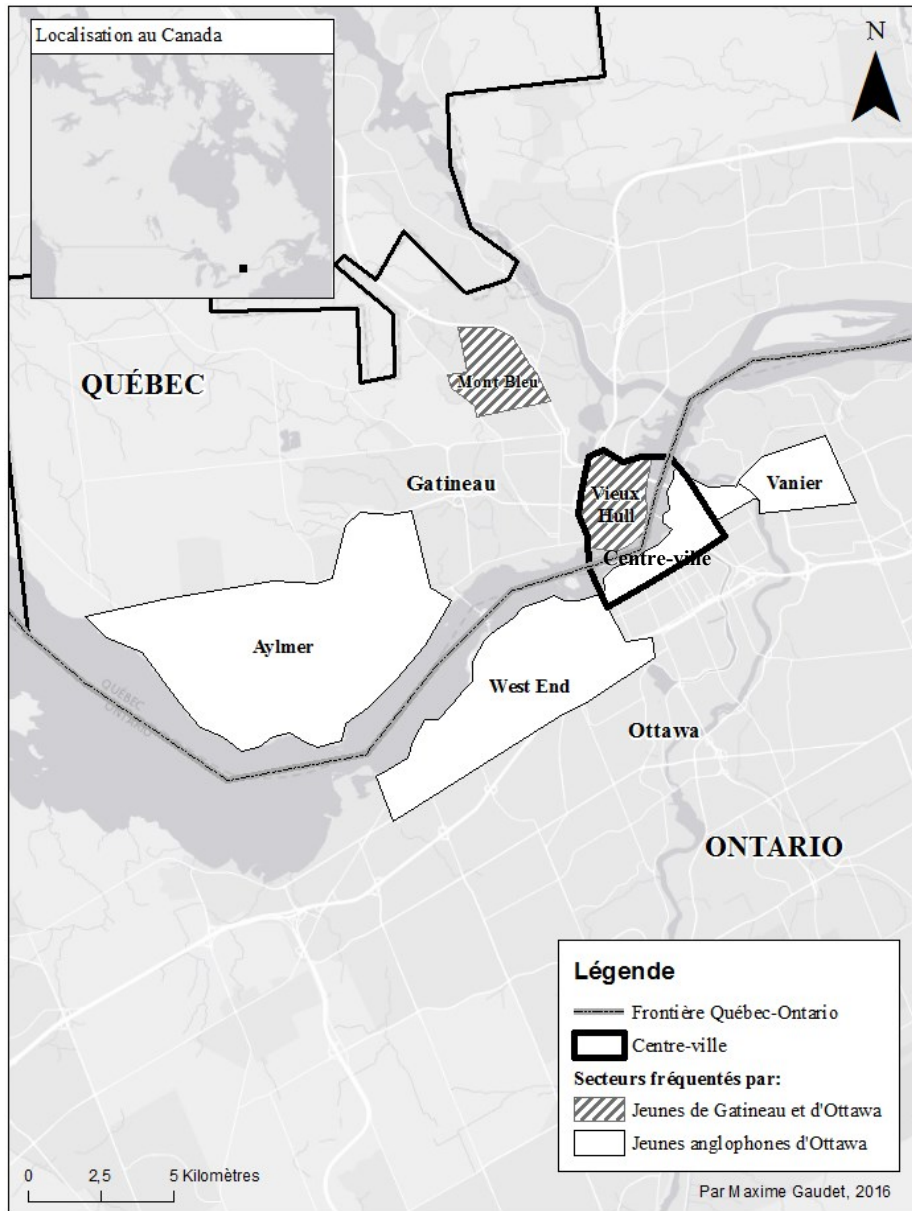


Source : Google Map.

Ces perceptions différenciées de la région métropolitaine et des zones à s'approprier influencent profondément les opportunités que peuvent exploiter les jeunes de la rue de Gatineau et d'Ottawa. Cantonnés quasi systématiquement au quartier central du Vieux-Hull et au secteur plutôt pauvre de Mont-Bleu, les jeunes de la rue de Gatineau se privent de nombreuses opportunités (de services mieux adaptés, d'emplois, de logement abordable, etc.) en percevant comme inaccessibles Ottawa et le reste de Gatineau. Bien au contraire, en mettant à profit un espace plus étendu incluant une part du centre-ville d'Ottawa, certaines banlieues rapprochées du centre de la capitale, mais aussi le centre de Gatineau, les jeunes de la rue d'Ottawa peuvent quant à eux multiplier leurs accès aux différents avantages qu'offrent ces sections de la région métropolitaine.

J'aimerais noter que certains des jeunes d'Ottawa avaient déjà opéré la transition vers Gatineau lors des entrevues. Ceux-ci arrivaient souvent à se trouver un logement dans les secteurs du Vieux-Hull, de Mont-Bleu, mais aussi d'Aylmer où la population anglophone peut devenir un attrait significatif. On remarque donc les mêmes tendances que chez les jeunes de Gatineau quant à leur association à des quartiers précis. Ces lieux plus abordables et acceptants des groupes marginalisés deviennent de rares espaces d'ouverture pour les jeunes de la rue qui se voient rejetés de plus en plus systématiquement des espaces qu'ils investissent (voir carte 4).

Carte 4 : Comparaison des secteurs fréquentés par les jeunes de la rue francophones de Gatineau avec ceux d'Ottawa.



Source : entrevues avec les jeunes de Gatineau (2015) et d'Ottawa (2009).

Résumé

Tout au long de ce chapitre, j'aurai révélé comment l'établissement de frontières variables, non officielles, individuelles et aux significations incertaines pouvait avoir une incidence aussi grande que la frontière provinciale entre Ottawa et Gatineau dans le quotidien des jeunes de la rue. Différents facteurs viennent déterminer l'importance, le rôle et le positionnement de ces limites pour chaque individu. J'ai noté l'influence des distances physiques, de la répartition du cercle d'amis de l'individu, de son sentiment de sécurité dans les différents secteurs, du développement ou non d'une appartenance face au milieu et d'une forme de concordance avec la réalité socio-économique de l'endroit. Interconnectés, ces différents facteurs déterminent si les frontières informelles ou portatives deviendront poreuses ou infranchissables.

Analyser les frontières individuelles au sein des deux villes aura permis de déterminer à quel point ces divisions modulent la vie de tous les jours des jeunes de la rue. Malgré le fait que le seul pouvoir qui est conféré à ces frontières provient de l'imaginaire des groupes qui les ont créées et qui les subissent, les jeunes ont appris à s'en servir comme des outils de gestion des amitiés, de la drogue et de la sécurité, mais ils les perçoivent aussi comme des limites restreignant leurs déplacements et leurs activités.

En ce sens, bien qu'à une échelle individuelle il soit très difficile de le déceler, je soutiens tout de même que les frontières adaptées individuellement retiennent une part de ce caractère paradoxal qui définit si profondément la frontière entre Ottawa et Gatineau. Alors que pour Jean, Mont-Bleu est un espace dangereux qui confronte son identité, pour Ève, c'est un lieu de rencontre de prédilection. Je ne prétendrai pourtant pas que le paradoxe soit aussi fort dans ce cas-ci qu'avec la frontière officielle. J'ai en effet rarement identifié des effets opposés provoqués par les limites informelles pour un seul et même individu. Il faut bien noter que ces frontières n'ont de sens que par la compréhension qu'en ont les individus. En d'autres mots, le paradoxe de ces frontières n'existe que si l'individu le souhaite, mais les incertitudes provoquées par des ambiguïtés sont rarement rationnellement promues. C'est pourquoi les paradoxes sont moins évidents dans les discussions concernant cette forme de division.

Au final, malgré l'unicité des interprétations de ces frontières, j'ai tout de même relevé certaines tendances quant à leur positionnement et à leur signification parmi les jeunes rencontrés. La carte trois illustre les secteurs investis par les jeunes de la rue francophones de Gatineau et anglophones d'Ottawa. Sans décrire de nouveau ces espaces inégaux, une comparaison directe de ceux-ci permet de souligner une tendance de fond concluant efficacement ce chapitre. On remarque ainsi l'établissement d'un paysage inégal des opportunités pouvant être exploitées par les jeunes de la rue d'Ottawa et Gatineau. Pour toutes les raisons décrites tout au long de ce chapitre et du précédent, les jeunes de Gatineau ont accès à un espace géographique définitivement plus limité que les jeunes d'Ottawa. En s'isolant prioritairement dans les secteurs de Mont-Bleu et du Vieux-Hull, les jeunes de Gatineau laissent filer les nombreux avantages institutionnels, économiques, résidentiels et ludiques que peut offrir le reste de la région métropolitaine. Il serait ainsi possible d'affirmer que, loin de vivre dans une grande région d'un million trois-cents mille personnes ayant une qualité de vie généralement très enviable, les jeunes de la rue de Gatineau se limitent au secteur plus restreint de Hull. Celui-ci n'est plus simplement une portion d'une grande ville, mais devient à leurs yeux une ville à part entière dont on ne sort pas, sauf exception. Entouré de banlieues perçues comme exclusives et de la ville d'Ottawa, un monde aux identités, à la langue et à la réalité économique incompatibles, Hull est une sorte de refuge où il reste envisageable de vivre en tant que jeune de la rue dans la région. Au contraire, les jeunes d'Ottawa diversifient les espaces adoptés en intégrant certaines portions des banlieues de Gatineau et d'Ottawa et en n'hésitant pas à traverser la frontière provinciale. Ils multiplient ainsi les opportunités et voient théoriquement leurs probabilités de se sortir de l'itinérance décuplées.

Conclusion

La frontière imaginée, un paysage inégal des opportunités

En prodiguant un cadre de réflexion approfondie, une série de questions précises et une écoute active, cette recherche aura permis de sensibiliser des jeunes itinérants à l'importance primordiale qu'avait leur environnement géographique divisé par une frontière sur leur vie quotidienne. Souvent inconscients des impacts que pouvait avoir l'espace sur leur réalité, bien des participants sont ressortis des entrevues chamboulés.

À une autre échelle, il aura par ailleurs été possible de répondre à la question de recherche principale : comment les jeunes de la rue d'Ottawa-Gatineau voient-ils leurs pratiques et perceptions de leur environnement géographique affecté par la présence de la frontière provinciale divisant les deux villes? En altérant leur compréhension de leur propre espace de vie, la présence de la frontière redéfinit profondément les pratiques habituelles des jeunes de la rue. Une portion très significative de leurs représentations de la région d'Ottawa-Gatineau tourne autour de la présence de « l'Autre », de la population différente vivant de l'autre côté de la frontière. Ce rapprochement de l'altérité est encore plus important ici que dans n'importe quelle autre ville, car elle est concrétisée et mise de l'avant par la frontière soulignant les différences linguistiques, économiques et sociales entre les populations des villes de Gatineau et d'Ottawa. De la même manière, l'image mentale qu'ont les jeunes de la région est affectée par la présence de la frontière à travers leur intégration du caractère paradoxal de cette particularité spatiale. Mentionnant à la fois la proximité géographique et l'éloignement identitaire, la fluidité des passages et les limites institutionnelles, les opportunités offertes et les inconvénients ressentis, la frontière complexifie les représentations et, par extension, les pratiques qu'ont les jeunes itinérants de leur lieu de vie divisé.

C'est en effet ici que prend tout son sens cette recherche. Au-delà d'une simple transformation des représentations de la ville, la frontière a un impact concret et direct sur la vie des jeunes de la rue. Parce qu'ils perçoivent l'autre rive comme un espace différent, aux populations culturellement éloignées, difficile d'accès et tout simplement inconnue, les jeunes de la rue de Gatineau évitent quasi systématiquement Ottawa. L'avantage

inhérent au fait de juxtaposer deux villes et l'ensemble des services à l'itinérance qu'ils proposent (grande source d'opportunités) est donc limité par cette représentation biaisée de la région divisée.

Bien au contraire, les jeunes d'Ottawa, par leur perspective de majorité linguistique, par leurs possibilités accrues de déplacements et par les évictions provoqués par l'embourgeoisement du centre-ville d'Ottawa, ont beaucoup plus de facilité à se diriger vers Gatineau pour profiter des avantages significatifs de cette autre ville (loyers abordables, éviter la police, etc.) Les perceptions biaisées par la présence de la frontière se concrétisent dans certaines utilisations inégales des opportunités offertes par la région. Alors que les jeunes itinérants anglophones d'Ottawa se déplacent fréquemment vers Gatineau afin de profiter des avantages des deux villes, il n'en va pas de même pour ceux de Gatineau qui restent cantonnés à un secteur très limité du centre-ville de Hull. La frontière est donc indirectement source d'inégalité au sein même de la population la plus vulnérable de la région.

Bien entendu, la frontière implique certaines limites institutionnelles s'imposant aux individus devant tout simplement subir ces structures qui leur sont extérieures. Il est ainsi impossible de profiter de services gouvernementaux d'un côté de la rivière sans avoir une adresse de résidence dans cette province. Ces transferts impliquent un passage obligé par une bureaucratie qui peut s'avérer complexe pour certains jeunes itinérants. Il n'en reste pas moins que cette population peut faire preuve d'agentivité afin de manœuvrer autour de ces structures et adapter leur lieu de vie en fonction de leurs propres besoins.

C'est dans cette logique que j'aurai dévoilé l'existence de frontières imaginaires, flexibles et changeantes selon les perspectives existant dans les deux villes et en parallèle avec la limite officielle entre les deux provinces. Au même titre que la rivière des Outaouais divisant la région (et parfois même de manière plus significative) ces frontières fluides, informelles et individuelles viennent moduler les représentations qu'ont les jeunes de leur espace quotidien. Ces frontières, fréquemment placées en fonction de quartiers ou des anciennes limites municipales précédents la fusion de la ville de Gatineau, sont chargées d'implications pratiques (où trouver de la drogue, où se nourrir, où se loger, etc.), de significations identitaires ou de sentiments de sécurité/danger. J'aurai démontré que la

présence de telles limites au sein même des villes vient accentuer la création d'un paysage inégalitaire des opportunités entre les populations ottaviennes et gatinoises des jeunes de la rue. Non seulement les jeunes de Gatineau évitent-ils Ottawa, mais ils se limitent à vivre dans les secteurs de Mont-Bleu et du Centre-ville de Gatineau, des endroits où ils se sentent à l'aise, où ils ne sont pas systématiquement repoussés et où ils ont des amis. Ces quartiers sont par contre les plus pauvres de toute la région. Les opportunités d'emploi et le soutien afin de sortir de la précarité résidentielle y sont très limités. Au contraire, les jeunes d'Ottawa n'hésitent pas à exploiter les avantages non seulement de Gatineau, mais aussi de certains quartiers à l'extérieur du centre-ville d'Ottawa.

Ce portrait asymétrique de la relation des jeunes de la rue avec la frontière ne correspond pas systématiquement aux résultats de recherche du projet *La frontière au quotidien, expérience des minorités à Ottawa-Gatineau* (Gilbert *et al.*, 2014). En effet, en étudiant la relation qu'entretiennent les minorités Anglo-Québécoises, Franco-Ontariennes et certaines populations issues de l'immigration, les chercheurs ont démontré la prégnance de la frontière à la fois en tant que structure rigide et espace fluide d'échanges. Pour la plupart de ces minorités, la présence de l'autre rive impose certaines restrictions d'accès aux services essentiels (Santé et éducation en particulier) et oppose deux cultures (francophone et anglophone) dont la juxtaposition vient cristalliser les différences. D'un autre côté, le caractère paradoxal de la frontière est démontré par sa capacité simultanée à susciter des rencontres et à multiplier les opportunités économiques et sociales. Pourtant, dans le cas des jeunes itinérants (particulièrement ceux de Gatineau), si l'ambiguïté de la relation à la frontière est présente, c'est l'aspect rigide et séparateur qui est vécu avec le plus de force. Par leur capacité de déplacement limité, leur dépendance profonde aux pourvoyeurs de services et leurs pouvoirs économique et social quasi inexistant, la frontière est perçue comme un mur par les jeunes de Gatineau. C'est avant tout par cette modulation différenciée du paradoxe de la frontière que les conclusions de ma recherche sur les jeunes de la rue se différencient de celles sur les minorités ethniques et linguistiques.

Considérations futures

Tout au long de cette recherche, j'ai fréquemment hésité à étendre la question de recherche qui n'utilisait en fait qu'une infime part des propos très intéressants des

participants. Durant les entrevues semi-dirigées, les jeunes redirigeaient fréquemment la discussion vers une comparaison entre Ottawa-Gatineau et d'autres villes où ils avaient vécu auparavant. Avec l'ajout d'une série d'entrevues avec des jeunes de grandes villes comme Montréal ou Toronto (qui ont fréquemment été mentionné par les participants), il serait possible d'approfondir les particularités propres à cette région divisée ainsi que les points communs avec d'autres espaces urbains (les frontières informelles existent dans toutes les villes).

En ayant recours aux données d'une autre recherche non publiée afin d'avoir la perspective des jeunes de la rue d'Ottawa, je n'ai pu m'empêcher de remarquer la tendance bien différente que proposait cette étude. L'accent était bien plus placé sur l'offre de services spécialisés pour les jeunes de la rue et les efforts des institutions de soutien afin d'intégrer les populations des deux côtés de la rivière. En ce sens, il serait tout à fait envisageable de compléter une série d'entrevues avec les pourvoyeurs de services de la région et de souligner la division inégale de l'offre de services entre les deux côtés de la rivière et entre les deux langues officielles. Ce genre de recherche viendrait potentiellement renforcer les conclusions de ce travail concernant la création d'un paysage inégalitaire d'opportunités.

Il serait également envisageable d'approfondir la comparaison superficielle ici faite entre les jeunes des deux côtés de la rive en créant un échantillon plus important de jeunes Ontariens. J'ai délibérément mis l'accent sur l'analyse des jeunes de la rue de Gatineau, car ce sont avec eux que j'ai eu les rapports les plus directs et les données les plus intéressantes. Si j'avais complété le même genre de travail de longue haleine à Ottawa, la comparaison aurait été plus approfondie. Un approfondissement des discussions avec les jeunes anglophones d'Ottawa serait un cadre parfait afin de les questionner directement sur l'importance de leur statut social avantaagé par leur majorité linguistique. Alors que les jeunes de Gatineau en revenaient fréquemment à parler des désagrément d'être une minorité linguistique, ceux d'Ottawa n'avaient pas la même approche face à cette situation.

Au final, tout au long de cette recherche le lien puissant et particulier unissant les jeunes de la rue avec leur environnement géographique a été souligné. Cette interaction devient unique et étrange lorsqu'entre en ligne de compte une frontière provinciale divisant

le centre-ville de la région métropolitaine d'Ottawa-Gatineau, l'espace de vie typique des jeunes de la rue. De ce phénomène résulte un ensemble de facteurs d'influences altérant la perception qu'ont les jeunes itinérants de Gatineau et d'Ottawa de leur propre environnement géographique. Alors que certains exploitent les opportunités offertes par la juxtaposition des deux villes, d'autres se cantonnent à des secteurs limités. Il devient donc évident que, si la perspective psychologique ou celle du service social permettent d'approfondir la réalité de l'itinérance, il n'en reste pas moins que ce phénomène est profondément et visiblement géographique.

Bibliographie

- Alliance pour mettre un terme à l'itinérance à Ottawa (2016). « Rapport des progrès réalisés en 2015 pour mettre un terme à l'itinérance à Ottawa ». En ligne : http://endhomelessnessottawa.ca/wp-content/uploads/2016/04/aeo_annualreport-2015fr_digital.pdf
- André, Y. et A. Bailly (1998). « Mental Images of Teachers and Pupils, Spatial Representation of Territories and the World ». *Prospects*, 28 : 2, 278-284.
- Andrew, C., B. Ray, G. Chiasson et M. Lefebvre (2014). « La fonction capitale de l'emploi ». Dans : Gilbert, A. (dir.). *La frontière au quotidien, expériences des minorités à Ottawa-Gatineau*. Ottawa : Presses de l'université d'Ottawa, 41-57.
- Artaud, G. (1985). *L'adulte en quête de son identité*. Ottawa : édition de l'université d'Ottawa.
- Aubry T. D. et al. (2007). *Panel study on persons who are homeless in Ottawa : phase 2 results: final report*. Ottawa : Université d'Ottawa, Centre de recherché sur les services éducatifs et communautaires.
- Bailly, A. et al. (1991). *Les concepts de la géographie humaine*. Paris : Masson.
- Barreyere, J-Y. (1992). *Les loubards. Une approche anthropologique*. Paris : l'Harmattan.
- Beauregard, R. (2003). *Voices of decline: the postwar fate of U.S. cities*. New York : Routledge.
- Bourdieu, P. (1984). *Distinction: A Social Critique of the Judgement of Taste*. Londre : Routledge.
- Brandon, D., K. Wells, C. Francis et E. Ramsay (1980). *The Survivors*. Londre : Routledge & Kegan Paul.
- Brosseau, M. et A. Cellar (2003). « Un siècle de boires et de déboires : Hull aux prises avec son histoire et sa géographie ». *Cahiers de géographie du Québec*, 47 : 130, 7-34.
- Brosseau, M. (2014). « Le paradoxe de la frontière ». Dans: Gilbert, A. (dir.). *La frontière au quotidien, expériences des minorités à Ottawa-Gatineau*. Ottawa : Presses de l'université d'Ottawa, 24-40.
- Bryman, A. (2004). *Social Research Methods*. 2ième edition. New York : Oxford University Press.

Bunce, S. (2004). « The emergence of “smart growth” intensification in Toronto : Environment and economy in the new official plan ». *Local Environment*, 9 : 2, 177-191.

Buttimer, A. (1974). *Values in Geography. Commission on College Geography Ressource Paper 24*. Washington, DC : Association of American Geographers.

Charmaz, K. (2002). « Qualitative Interviewing and Grounded Theory Analysis ». Dans Gubrium J.F. et J.A. Holstein (édi.). *Handbook of Interview Research : Context and Method*. Thousand Oaks, Californie : Sage.

Cloke, P. et al. (2004). *Practising Human Geography*. Londre : SAGE.

Cloke, P., J. May et S. Johnsen (2011). *Swept Up Lives?: Re-envisioning the Homeless City*. Hoboken : Wiley-Blackwell.

Collins, P.H. (1991). « Learning from the Outsider Within, the Sociological Significance of Black Feminist Thought ». Dans Fonow M.M. et J.A. Cook (édi.). *Beyond Methodology, Feminist Scholarship as Lived Research*. Indianapolis : Indiana University Press.

DeVerteuil, G. (2003). « Homeless mobility, institutional settings, and the new property management ». *Environment and Planning A*, 35, 361-379.

DeVerteuil, G. (2006). «The local state and homeless shelters: Beyond revanchism? ». *Cities*, 23 : 2, 109–120.

Di Méo, G (1999). « Géographies tranquilles du quotidien. Une analyse de la contribution des sciences sociales et de la géographie à l'étude des pratiques spatiales ». *Cahiers de géographie du Québec*, 43 : 118, 75-93.

Duncan, J. (1983). « Men Without Property: the Tramp's Classification and Use of Urban Space ». Dans Wake, R.W. (édi.). *Readings in Urban Analysis : Perspectives on Urban Form and Structure*. Nouveau Brunswick (NJ) : Centre for Urban Policy Research, 86-102.

Éducaloi (2015). « L'émancipation de l'adolescent ». En ligne : <https://www.educaloi.qc.ca/capsules/lemancipation-de-ladolescent>

Emploi et développement social Canada (2016). « Indicateur de mieux-être au Canada : apprentissage – décrochage scolaire ». En ligne : <http://mieux-etre.edsc.gc.ca/mismе-iowb/.3ndic.1t.4r@-fra.jsp?iid=32>

Emploi Québec (2015). « Évaluation d'une demande ». En ligne : <http://www.emploi.quebec.gouv.qc.ca/citoyens/obtenir-une-aide-financiere/aide-sociale/evaluation-dune-demande/>

- Emploi Québec (2016). « Nouveaux montants des prestations ». En ligne : <http://www.emploiquebec.gouv.qc.ca/citoyens/obtenir-une-aide-financiere/aide-sociale/evaluation-dune-demande/>
- Emploi Québec (s.d.). « Aide aux moins de 25 ans — Programme alternative jeunesse ». En ligne : <http://www.emploiquebec.gouv.qc.ca/citoyens/obtenir-une-aide-financiere/aide-aux-moins-de-25-ans/>
- Gaetz, S. (2014). *A safe and decent place to live : towards a housing first framework for youth*. Toronto : The Homeless Hub Press.
- Geertz, C. (1973). *The Interpretation of Cultures*. New York : Basic Books Publisher.
- Gilbert, A. et al. (2014). *La frontière au quotidien, expériences des minorités à Ottawa-Gatineau*. Ottawa : Presses de l'université d'Ottawa.
- Gilbert, A. et B. Ray (2014). « Géographies tranquilles du quotidien ». Dans : Gilbert, A. (dir.). *La frontière au quotidien, expériences des minorités à Ottawa-Gatineau*. Ottawa : Presses de l'université d'Ottawa, 87-102.
- Giroux S. et G. Tremblay (2009). *Méthodologie des sciences humaines : la recherche en action*. Montréal: Édition du renouveau pédagogique.
- Glaser, B.G. et A.L. Strauss (1967). *The discovery of Grounded Theory : Strategies for Qualitative Research*. New York : Aldine Publishing Company.
- Gouvernement du Québec(2014). *Mobilisés et engagés pour prévenir et réduire l'itinérance. Plan d'action interministériel en itinérance 2015-2020*. Québec : La Direction des communications du ministère de la Santé et des Services sociaux.
- Gouvernement du Québec (2014). *Ensemble pour éviter la rue et en sortir. Politique nationale de lutte à l'itinérance*. Québec : La Direction des communications du ministère de la Santé et des Services sociaux.
- Graham, S. et S. Marvin (2001). *Splintering Urbanism : Networked Infrastructures, Technological Mobilities, and the Urban Condition*. New York : Routledge.
- Guba, E.G. (1985). « The context of Emergent Paradigm Research ». Dans Lincoln, M. (édi.). *Organisation Theory and Inquiry : The Paradigm Revolution*. Beverly Hills : SAGE.
- Hackworth, J. (2003). « Public housing and the rescaling of regulation in the USA ». *Environment and Planning A*, 35, 531–549.

- Hägerstrand, T. (1970). « What About People in Regional Science? ». *Papers of the Regional Science Association*, 24, 7-21.
- Highmore, B. (2011). *Ordinary Lives : Studies in the everyday*. New York : Routledge.
- Huntington, P. S. (1993). « The clash of Civilizations? ». *Foreign Affairs*, 72, 22-49
- Jackson, E. (2012). « Fixed in Mobility: Young Homeless People and the City ». *International Journal of Urban and Regional Research*, 36 : 4, 725-741.
- Joassart-Marcelli, P., J. Musso et J. Wolch (2005). « Fiscal consequences of concentrated poverty in a metropolitan area ». *Annals of the Association of American Geographers*, 95, 336-356.
- Karabanow, J. (2004). *Being Young and Homeless. Understanding how Youth Enter and Exit Street Life*. New York : Peter Lang Publishing.
- Klodawsky, F., T. Aubry et S. Farrell (2006). « Care and the Lives of Homeless Youth in Neoliberal Times in Canada ». *Gender, Place & Culture : A Journal of Feminist Geography*, 13 : 4, 419-436.
- Konrad, V. (2012) « Conflating Imagination, Identity, and Affinity in the Social Construction of Borderlands Culture Between Canada and the United States ». *American Review of Canadian Studies*, 42 : 4, 530-548. En ligne : <http://dx.doi.org/10.1080/02722011.2012.732096>
- Kurtz, P.D., S.V. Jarviz et G.L. Kurtz (1991). « Problems of Homeless Youths : Empirical Findings and Human Services Issues ». *Social Work*, 36, 309-314.
- Lees, L. (2003). « The ambivalence of Diversity and the Politics of Urban Renaissance : The Case of Youth in Downtown Portland, Maine ». *International Journal of Urban and Regional Research*, 27 : 3, 613-634.
- Lefebvre, M., A. Gilbert et B. Ray (2014). « Les langues et la culture dans l'espace régional ». Dans : Gilbert, A. (dir.). *La frontière au quotidien, expériences des minorités à Ottawa-Gatineau*. Ottawa: Presses de l'université d'Ottawa, 59-86.
- Lucchini, R. (1993). *Enfant de la rue. Identité, sociabilité, drogue*. Genève: Librairie Droz S.A.
- Lynch, K. (1976). *L'image de la cité*. Paris: Dunod.
- McDowell, L. (1983). « Towards an understanding of the gender division of urban space ». *Environment and Planning D : Society and Space*, 1, 15-30.

McDowell, L. (1999). *Gender, Identity and place, Understanding Feminist Geographies*. Minneapolis : University of Minnesota Press.

Ministère de la santé et des soins de longue durée (2012). « Programmes du ministère Assurance-santé de l'Ontario ». En ligne : <http://www.health.gov.on.ca/fr/public/programs/ohip/>

Mitchell, D. (2001). « Postmodern geographical praxis? The postmodern impulse and the war against the homeless ». Dans Minca, C. (édi.) *Postmodern Geography : Theory and Praxis*. Londre : Blackwell.

Newman, D. (2010). « Territory, Compartments and Borders : Avoiding the Trap of the Territorial Trap ». *Geopolitics*, 15 : 4, 773-778. En ligne : <http://dx.doi.org/10.1080/14650041003717541>

NewYouth (2015). « How do I rent my Apartment? ». En ligne : <http://www.newyouth.ca/daily-life/housing/find-place/how-do-i-rent-apartment>

Novak, P. (2011).« The Flexible Territoriality of Borders ». *Geopolitics*, 16 : 4,741-767. En ligne : <http://dx.doi.org/10.1080/14650045.2010.494190>

Office municipal d'habitation de Gatineau (s.d.). « Logement abordable : classement de la demande et délais d'attente ». En ligne : <http://www.omhgateau.qc.ca/requerants/abordable/classement.php>

Office municipal d'habitation de Gatineau (s.d.). « Logement abordable : taux de loyer abordable ». En ligne : <http://www.omhgateau.qc.ca/requerants/abordable/loyer.php>

Ontario Ministry of Communy and Social Services (2015). « Ontario Works Overview ». En ligne : <http://www.mcsc.gov.on.ca/en/mcsc/programs/social/ow/>

Paasi, A. (2007). « Boundaries as social processes: Territoriality in the world of flows ». *Geopolitics*, 3:1, 69-88. En ligne : <http://dx.doi.org/10.1080/14650049808407608>

Paasi, A. (2003). « Boundaries in a Globalizing World ». Dans Anderson, K. (ed.). *Handbook of Cultural Geography*. Londre : Sage Publications, 462-472.

Parazelli, M. (2002). *La rue attractive: parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue*. Québec : Presses de l'Université du Québec.

Parazelli, M. (2004). « Jeunes de la rue et gestionnaires urbains, une topologie conflictuelle ». Dans : Boudreault P. et M. Parazelli (dir.). *L'imaginaire urbain et les jeunes, la ville comme espace d'expériences identitaires et créatrices*. Québec : Presses de l'université du Québec, 181-202.

- Prentice, M. (2011). « Condo BOOM! A city in transition ». *Ottawa magazine*, septembre, 44-50.
- Ramazanoglu, C. et J. Holland (2002). *Feminist Methodology: Challenges and Choices*. Londre : Sage. En ligne : <http://books.scholarsportal.info.proxy.bib.uottawa.ca/viewdoc.html?id=/ebooks/ebooks2/pda/2011-12-01/1/8698.0761951229>
- Robinson, C. (2005). « Grieving home ». *Social & Cultural Geography*. 6: 1, 47-60. En ligne : <http://dx.doi.org/10.1080/1464936052000335964>
- Roebuck, B. (2014). *Exclusion and Resilience: Exploring the Decision-Making Processes of Young People Who Are Homeless*. Ottawa : University of Ottawa, Department of Criminology.
- Ruddick, S.M. (1996). *Young and Homeless in Hollywood, Mapping Social Identities*. New-York : Routledge.
- Rowe, S., J. Wolch (1990). « Social Networks in Time and Space: Homeless Women in Skid Row, Los Angeles ». *Annals of the Association of American Geographers*, 80 : 2, 184-204.
- Sack, R. (1986). « The Meaning of Territoriality ». Dans Sack, R., *Human Territoriality, Its Theory and History*. Cambridge : Cambridge University Press, 5-27.
- Shepards of Good Hope (s.d.). « Programs and Services ». En ligne : <http://shepherdsofgoodhope.com/about-us/programs/>
- Silverman, D. (1991). « Interpreting Qualitative Data: Methods for Analysing Talk, Text and Interaction ». Thousand Oaks, CA: Sage.
- Simmel, G. (1921). « The Sociological Significance of ‘The Stranger’ ». Dans Park R.E. et E.W. Burgess (édi.). *Introduction to the Science of Sociology*. Chicago : University of Chicago Press, 322-327.
- Smith, N. (1996). *The New Urban Frontier : Gentrification and the Revanchist City*. Londre: Routledge.
- Smith, N. (2002). « New Globalism, New Urbanism: Gentrification as Global Urban Strategy ». *Antipode*, 34, 427-450.
- Société de l’hypothèque, de l’habitation et du logement (2015). « Rapport sur le marché locatif — RMR d’Ottawa-Gatineau (Québec) ». En ligne : http://www.cmhc-schl.gc.ca/odpub/esub/64385/64385_2015_A01.pdf?lang=fr

Société de l'hypothèque, de l'habitation et du logement (2014). « Rapport sur le marché locatif — RMR d'Ottawa-Gatineau (Ontario) ». En ligne : http://www.cmhc-schl.gc.ca/odpub/esub/64425/64425_2014_A01.pdf?lang=fr

Société canadienne d'hypothèque et de logement (SCHL) (2015). « Renseignements sur le logement ». En ligne : https://www.cmhc-schl.gc.ca/fr/co/aclo/seauca/ot/ot_002.cfm

Statistique Canada (2006). « Recensement de la population de 2006 ». En ligne : <https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2006/index-fra.cfm#archived>

Statistique Canada (2011). « Recensement de la population de 2011 ». En ligne : <http://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/index-fra.cfm>

Statistique Canada (2011). « Région de l'Ontario - Pourcentage de la population sous la mesure de faible revenu après impôt en 2010 selon les subdivisions de recensement (SDR) de 2011 ». En ligne : https://www12.statcan.gc.ca/nhs-enm/2011/as-sa/map-carte/thematic_download-thematiques_telecharger_R3-fra.cfm?SERIES=10&GEOCODE=300

Statistique Canada (2011). « Région du Québec - Pourcentage de la population sous la mesure de faible revenu après impôt en 2010 selon les subdivisions de recensement (SDR) de 2011 ». En ligne : https://www12.statcan.gc.ca/nhs-enm/2011/as-sa/map-carte/thematic_download-thematiques_telecharger_R3-fra.cfm?SERIES=10&GEOCODE=200

Statistique Canada(2013). « CANSIM, tableau 111-0009 ». En ligne : <http://www.statcan.gc.ca/tables-tableaux/sum-som/102/cst01/famil107a-fra.htm>

Statistique Canada (2014). « Revenu total médian selon le type de famille, par région métropolitaine de recensement ». En ligne : <http://www.statcan.gc.ca/tables-tableaux/sum-som/102/cst01/famil107a-fra.htm>

Steck, B. (1998). « L'exclusion ou le territoire du repli progressif ». *L'information géographique*, 2, 66-71.

Stephen, M. (2013). *Language and Minority Rights*. Londre: Routledge.

Taylor, J.P. (1994). « The state as container: territoriality in the modern world-system ». En ligne : http://resolver.scholarsportal.info.proxy.bib.uottawa.ca/resolve/03091325/v18i0002/151_tsactitmw.xml

Tremblay, N. (2016). « Logements insalubres : Gatineau veut uniformiser ses pratiques ». *Ici Radio-Canada*. En ligne : <http://ici.radio->

canada.ca/regions/ottawa/2016/03/08/003-logements-insalubres-reglement-ville-gatineau.shtml

Vallée Jeunesse (s.d.). « Historique ». En ligne : <http://www.valleejeunesse.ca/historique.html>

Van Der Ploeg, J. et E. Scholte (1997). « In Search for an Explanation: Theories of Homelessness ». Dans : Van Der Ploeg, J. et E. Scholte, *Homeless Youth*. London : SAGE Publications, 55-68.

Vant, A. (1986). *Marginalité sociale, marginalité spatiale*. Paris : Éditions du CNRS.

Ville d'Ottawa (2014). « Demande de logement social ». En ligne : <http://ottawa.ca/fr/demande-de-logement-social>

Ville d'Ottawa (2015). « Population ». En ligne : <http://ottawa.ca/en/long-range-financial-plans/economy-and-demographics/population>

Ville de Gatineau (2015). « Données démographiques et socio-économiques ». En ligne : http://www.gatineau.ca/portail/default.aspx?p=histoire_cartes_statistiques/donnees_demographiques_socioeconomiques

Votta, E. et I. Manion (2004). « Suicide, high-risk behaviors, and coping style in homeless adolescent males' adjustment ». *Journal of Adolescent Health*, 34 : 3, 237-243.

Winchester, H.P.M. et M.W. Rofe (2010). « Qualitative Research and its lace in Human Geography ». Dans : Hay, I. (édi.). *Qualitative Research Methods in Human Geography*. Troisième édition. Melbourne : Oxford University Press. 3-25.

Wolch J. R., M. Dear (1987). *Landscapes of despair: From deinstitutionalization to homelessness*. Trenton (NJ) : Princeton University Press.

Wolch J. R., M. Dear et A. Akita (1988). « Explaining homelessness ». *Journal of the American Planning Association*, 54 : 4, 443-453.

Wolch, J.R. et M. Dear (1993). *Malign Neglect, Homelessness in an American City*. San Francisco : Jossey-Bass Publishers.

Yablonski, L. (1968). *The Hippie Trip*. New York : Pegasus.

YMCA (2016). « Second Stage Youth Housing Program ». En ligne : <http://www.ymcaywca.ca/Youth/housing/secondstagehousing>

Youth Services Bureau (2012). « Community and Housing Services ». En ligne : <http://www.ywb.ca/index.php?page=community-services&hl=eng>

Annexe 1

Guide d'entrevue

« À cheval sur la frontière : tactique de survie des jeunes de la rue à Ottawa-Gatineau »

Thème 1 : historique résidentiel et relation à la frontière

De quelle ville venez-vous? Quelle région? Quelle Province?

- Veuillez nous faire un bref historique des endroits où vous avez vécu.
- Si vous avez toujours vécu ici, avez-vous déménagé souvent? Dans quels secteurs de la ville avez-vous vécu?
- Si vous venez d'ailleurs, pourquoi avoir choisi Ottawa-Gatineau?

Depuis combien de temps vivez-vous dans la rue? /Combien de temps avez-vous vécu dans la rue?

- Où dormez-vous le soir? Organismes? À l'extérieur? Chez des amis?
- Avez-vous un endroit stable où dormir?
- Vivez-vous surtout à Ottawa ou à Gatineau?
- Si vous dormez souvent à des endroits différents, est-ce plus facile de trouver un endroit à Ottawa ou à Gatineau?

Avez-vous toujours vécu du même côté de la rivière?

- Sinon, pourquoi avoir décidé de changer d'espace de vie?
- Avez-vous ressenti des différences significatives entre les deux côtés de la frontière? Au niveau de vos relations sociales? Des services à votre disposition?
- Si vous avez toujours vécu du même côté, avez-vous déjà considéré vivre de l'autre côté de la frontière? Le feriez-vous? Pourquoi?

Thème 2 : Répondre aux besoins quotidiens

Où vous vivez, avez-vous accès à tout ce que vous voulez ou ce dont vous avez besoin?

- Les services, les emplois, les magasins, les groupes communautaires, les églises et les autres composantes de votre vie quotidienne sont-ils disponibles dans votre quartier? Ailleurs dans la ville où vous vivez? De votre côté de la rivière?
- La disponibilité de ces services est-elle similaire des deux côtés de la rivière?
- Quels avantages et désavantages y a-t-il à vivre du côté de la rivière où vous êtes établis?

Traversez-vous fréquemment la frontière?

- Qu'est-ce qui vous pousse à traverser la rivière?
- Pour quelles raisons traversez-vous la frontière?
- Quel moyen de transport utilisez-vous le plus souvent? Est-ce difficile de vous déplacer ainsi?
- Vos lieux de fréquentations changeraient-ils si votre mode de transport était différent?

Est-ce plus difficile de trouver ce dont on a besoin d'un côté ou de l'autre de la frontière?

- Des endroits pour dormir?
- L'accès aux services est-il plus difficile d'un côté?
- Comment agit la police des deux côtés? Est-ce différent?

Thème 3 : Imaginer la ville

Sentez-vous qu'Ottawa et Gatineau constituent une seule ville ou deux villes distinctes?

- En général, vous sentez-vous une plus grande affinité avec les gens d'un côté ou de l'autre de la rivière?

Sentez-vous ou percevez-vous des différences lorsque vous vous promenez sur la rue dans votre quartier ou votre voisinage et lorsque vous vous promenez dans d'autres quartiers de votre ville?

- Existe-t-il des différences entre la ville où vous vivez et celle de l'autre côté de la rivière? (Si déménagement) Entre Ottawa-Gatineau et votre ville d'origine?
- Ressentez-vous un plus grand bien-être ou un plus grand malaise dans tel ou tel quartier? Où? Pourquoi? Vous sentez-vous plus jugés à certains endroits?
- Qu'en est-il d'un côté de la rivière en comparaison à l'autre?
- Vous sentez-vous « chez vous » de n'importe quel côté de la rivière?

Thème 4 : Liens sociaux

Vos liens sociaux s'étendent-ils dans toute la ville? Pensons aux relations avec les amis, aux groupes communautaires, religieux, de lecture, d'entraînement, etc.

- Ces liens sont-ils plus forts dans certains endroits de la ville que dans d'autres?
- Ces liens sont-ils plus forts d'un côté de la frontière que de l'autre?

J'aimerais vous amener à penser un peu à comment vous pourriez vous identifier ou comment vous pourriez identifier le groupe auquel vous vous sentez appartenir. Quelle(s) serai(en)t cette ou ces identité(s)?

- Croyez-vous que ces groupes identitaires sont cohésifs dans la région de la capitale nationale?
- Est-ce que certains de ces groupes sont dominants d'un côté ou de l'autre de la rivière?
- Est-ce que cela a un impact sur le choix de l'endroit où vous vivez ou sur ce que vous pensez de l'autre côté de la rivière?
- Y a-t-il des endroits où vous vous sentez plus minoritaires? Plus majoritaires? La frontière a-t-elle un impact sur le fait que vous vous sentez majoritaire ou minoritaire?

Si Ottawa et Gatineau devenaient la même ville, quelles différences croyez-vous que ça ferait?

- Seriez-vous plus à l'aise de traverser la rivière?

Annexe 2 Arbre de codage

Codes généraux	Activités		
	Gatineau		
	Ottawa		
	Secteurs de Gatineau		
	Secteurs d'Ottawa		
	Autres ville/pays		
	La frontière		
	Description passé		
Codes spécifiques	Émotions face à la situation		
	École/éducation		
	Technologies	Accès aux technologies	
		Relations sociales sur Internet	
	Sécurité/dangers		
	Services et commerces		
	Revenu/emploi	Aide sociale	
		Opportunités d'emploi	
		Revenus illicites	
		Situation d'emploi	
	Relations sociales	Relation avec des professionnels	
		Relation familiale	Relation parents
			Relation Frères et sœurs

		Relations amicales	Lieux de rencontre amis
		Relations amoureuses	
Police et activités illicites		Drogue	Accessibilité drogue
			Dealers
			Types de drogue
		Relation avec la police	
Logement		Couch surfing	
		Coût des logements	
		Disponibilité des logements	
		Logement futur/rêvé	
		Logement présent	Raison de la situation présente
		Logements passés	Raison des changements d'habitation
		Qualité du logement	
		Refuge	
		Vie dans la rue	
Langues			
Identité/personnalité		Identité religieuse	
		Identité sexuelle	
		Identité QC/ON	
Déplacements			
Atmosphère d'un lieu			
Attitude des gens			
Autres	(propos sans lien avec la recherche)		